



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

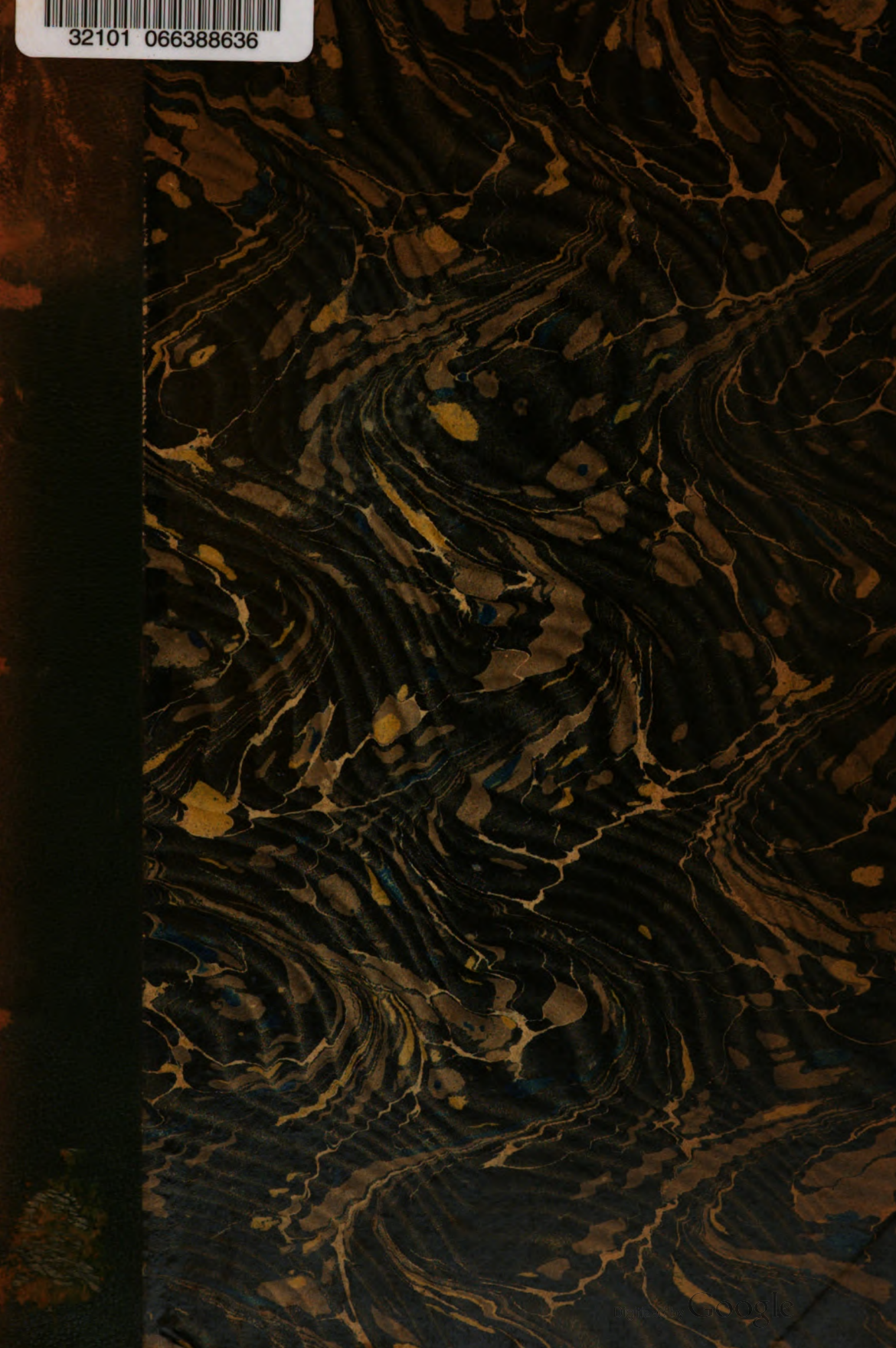
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



32101 066388636



3206

.173

v.3, pt.2

Library of



Princeton University.



26. L. P.

ÉTUDE HISTORIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE
DES
NOMS DE LIEUX HABITÉS
(VILLES, VILLAGES ET PRINCIPAUX HAMEAUX)

DU
DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR

PAR
L. BERTHOUD
PHARMACIEN DES HÔPITAUX
DE PARIS

L. MATRUCHOT
PROFESSEUR ADJOINT DE BOTANIQUE
À LA SORBONNE

III. — PÉRIODE GALLO-ROMAINE
(DEUXIÈME PARTIE)

(Extrait du *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur*, année 1905)

SEMUR
IMPRIMERIE COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE
V. BORDOT
—
1905

LIVRE DEUXIÈME

PÉRIODE GALLO-ROMAINE

(FIN)

v. 3, p. 2

JAN 14/920 428028

ÉTUDE HISTORIQUE ET ÉTYMOLOGIQUE DES **NOMS DE LIEUX HABITÉS**

VILLES, VILLAGES ET PRINCIPAUX HAMEAUX
DU
DÉPARTEMENT DE LA CÔTE-D'OR

LIVRE DEUXIÈME (*Suite*)

PÉRIODE GALLO-ROMAINE

(DEUXIÈME PARTIE)

Pour terminer l'étude des noms communaux qui remontent à l'époque romaine, il nous reste à passer en revue une centaine de vocables, que nous répartirons en trois chapitres.

I. — Le premier de ces chapitres comprendra des noms se rapportant aux établissements d'ordres divers que les Romains firent dans notre région ; ce sont là, au premier chef, des souvenirs de la civilisation romaine, et la plupart des vocables qui nous les ont transmis sont, selon nous, nettement contemporains de la domination romaine en Gaule.

Nous les classons de la façon suivante :

§ 1. — Vocables rappelant des constructions romaines : **Ahuy, Arc-sur-Tille, Arceau, Bagnot, Baigneux-les-Juifs.**

§ 2. — Vocable rappelant une voie romaine : **Obtrée.**

§ 3. — Vocables rappelant des souvenirs religieux : **Chanceaux, Fain-les-Montbard, Fain-les-Moutier, Losne, Menesbles.**

§ 4. Vocables rappelant des colonies auxiliaires barbares : **Bœuf (Saint-Jean-de), Bouhey, Marmagne, Salmaise.**

§ 5. — Vocables reproduisant des dénominations génériques de lieux habités usitées à l'époque gallo-romaine : **Athée, Athie, Etais, Chenove, Collonges - les - Bévy, Collonges - les - Premières,**

Etaules, Trochères, Vic-de-Chassenay, Vic-des-Prés, Vic-sous-Thil, Vix, Longvic, Viévy.

§ 6. — Vocables rappelant des murailles antiques : **Mimeure, Semur.**

II. — Dans un second chapitre nous rangerons des noms remontant aussi pour la plupart à l'époque romaine et se rapportant à des particularités d'ordre topographique : eaux, plaines, montagnes, pâturages, forêts.

§ 1. — Vocables d'ordre hydrographique : **Bellefond, Boulland, Bourberain, Buffon, Foncegrive, Poiseul-la-Grange, Poiseul-la-Ville, Poiseul-les-Saulx, Puits, Riel-les-Eaux, Sombornon.**

§ 2. — Vocables relatifs aux plaines et montagnes : **Beire, Bierres-les-Semur, Longchamp. — Beaumont, Jours, Mémont.**

§ 3. — Vocables relatifs aux pâturages, aux forêts : **Pasques. — Epoisses, Lux, Meursault, Veuxhaulles.**

III. — Enfin dans un troisième et dernier chapitre, nous étudierons les nombreux vocables dérivés d'un des trois règnes de la nature. Cette série doit venir la dernière par ordre chronologique, car certains de ces vocables ne remontent peut-être pas jusqu'à l'époque gallo-romaine, mais datent seulement de l'époque mérovingienne.

§ 1. — Vocables non suffixés : **Bouix, Boux, Busseaut, Chivres, Fourches (Saint-Léger de), Fresnes, Nesle (-et-Massoult), Reulle, Rouvres, Saffres, Saulx, Thil-la-Ville, Viévine, Sanvignes.**

§ 2. — Vocables suffixés en *-etum* : **Arnay-le-Duc, Arnay-sous-Vitteaux, Chaignay, Chaignot, Fontenay, Frémoy (Courcelles-), Frénois, Moloy, Planay, Prenois, Reullée, Rouvray, Spoy, Vernois-les-Vesvres.**

§ 3. — Vocabulaire suffixé en *-ea* : **Chassagne.**

§ 4. — Vocables suffixés en *-arius, -aria, -arium* : **Asnières, Busières, Busserotte, Colombier, Coulmier, Plombières, Pothières, Premières, Veuvey.**

§ 5. — Vocables suffixés en *-olus* : **Buxerolles, Chambolle, Faverolles, Gevrolles, Lignerolles, Marcheseuil, Savolles, Vignolles (1).**

Nous terminerons enfin cette série par l'étude de quelques vocables dont l'étymologie nous semble obscure, mais qui nous paraissent néanmoins remonter à l'époque romaine : **Barges, Bouze, Jeux, Lanthès.**

• (1) Les vocables tels que Essaro's, Marcelois, La Bruyère, La Bussière et analogues ne remontent pas à l'époque romaine et trouveront place à l'époque romane.

ÉTABLISSEMENTS ROMAINS

§ 1. — CONSTRUCTIONS ROMAINES

AHUY, c. de Dijon-Nord.

FORMES ANCIENNES (1). — *In villa Aquæductu*, 886 (Pérard, p. 51). — *in Aqueducto*, 900-904 (Pérard, p. 61). — *(in villa quæ dicitur) Aqueductus*, 1098 (Pérard, p. 81). — *in Aqueductu*, 1098-1113 (Pérard, p. 84). *Aqueductus* (au génitif), 1139 (Pérard, p. 110). — *de Aquæductus*, 1178 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne, pr., p. 261). — *(apud) Aheuz*, 1235 (*id.*, p. 260). — *Ahuit*, 1286 (Pérard, p. 430), 1580 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne, pr., p. 352, 358), 1469 (Cerche des feux du bailliage de Dijon).

Ahuy (la Motte d'), com. de Belleneuve, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES : *Aqueductus (versus Bellam noram)*, 1244 (Cart. de Mirebeau). — *(Vallis de) Ahuit*, 1283 (Cart. de Saint-Léger).

Ahuy (le Plan ou le Plain d'), com. de Val-Suzon, c. de Saint-Seine.

FORME ANCIENNE : *Aqueductus* (2), 1009 (Cart. de Flavigny).

Le nom d'*Aqueductus* a été donné à plusieurs localités de la Gaule romaine, particulièrement dans la province Narbonnaise et aussi, comme en témoignent nos trois Ahuy, dans la région bourguignonne. Ces localités étaient évidemment bâties au voisinage de canalisations établies pour la conduite des eaux. En particulier, l'étymologie n'est pas douteuse pour l'Ahuy du territoire de Belleneuve, car on a retrouvé dans cette localité des vestiges d'aqueducs et de constructions romaines.

Pour Ahuy, près Dijon, nous ne savons quelle sorte de canalisations rappelle le nom du village ; mais il est curieux de constater que ce village est situé aussi sur le trajet du nouvel aqueduc, construit au siècle dernier, qui amène à Dijon les eaux de la source du Rosoir.

Aquæductus, dont le mot français aqueduc n'est qu'une traduction de forme savante, a donné en français très régulièrement Ahuit :

1° *Aquæ* s'est réduit à A, de même qu'en patois bourguignon le latin *aqua* a donné eâ, ai, â ;

2° Le d intervocal est tombé ;

3° Le c de *ductus* s'est vocalisé en i, comme dans *factum*, *lactem*, *noctem* devenus fait, lait, nuit ;

4° Ultérieurement le t étymologique, ne se prononçant pas, est tombé et l'i final a été noté y.

(1) La forme *in Aquatovilla* (Chron. de Bèze, p. 260) a été identifiée avec Ahuy par M. J. Garnier ; mais nous la laisserons de côté. De même pour la forme *Aquodium*, v. 1050 et v. 1075 (Pérard, p. 74) que Fyot applique à Ahuy ; ici l'assimilation est possible.

(2) L'æ est souvent noté e dans les textes du Cart. de Flavigny ; la même charte porte *ecclesie* pour *ecclesie*, *villa que silva...* pour *villa quæ silva*.

ARC-SUR-TILLE, c. de Dijon-Est.

FORMES ANCIENNES (1). — *Arcus*, 1120-1130 (Pérard, p. 92 et 93). — *Archo* (*Manfredus de*), 1120-1130 (Pérard, p. 94). — *Arco* (*ecclesia de*), 1124 (Pérard, p. 101). — *Archum*, XII^e s. (Cart. de Saint-Etienne). — *Arc*, 1190 (Pérard, p. 264). — *Arcu* (*molendinum de*), 1218 (Titres des Bernardines de Tart). — *Arc-sur-Tille*, 1260 (Pérard, p. 500). — *Arcu* (*Guido de*), 1392 (Pérard, p. 124).

Le thème étymologique est *Arcus*, au sens d'arc, arche, arcade. Le vocable rappelle très vraisemblablement un pont formé d'une arche, jeté sur la rivière la Tille, à l'endroit du passage de la voie romaine qui, après avoir traversé la Saône à Pontailler, venait à Binges, Arc-sur-Tille et se dirigeait de là vers l'Ouest ou le Sud-Ouest (2).

A quelle époque remonte ce vocable? Selon toute vraisemblance à l'époque romaine. Créé au Moyen-Age, le vocable eût été Arche ou l'Arche. Arc, au contraire, procède de *Arcus*, qui est proprement latin; plus tard à ce mot se sont substitués dans la toponomastique soit le mot *pons*, pont, si fréquent dans les noms de lieux, soit le bas-latin hypothétique *arca*, d'où provient le français arche.

REMARQUE. — Dans le parler local, Arc-sur-Tille se dit « Astille ».

HOMONYMES. — Arc, toujours suivi d'un qualificatif (Bouches-du-Rhône, Doubs, Haute-Marne, Haute-Saône, Var); Arches (Cantal, Gard, Vosges). — L'Arche (Indre-et-Loire, Rhône, Sarthe); Larche (Corrèze); les Arches (Basses-Alpes, Ardennes, Eure, Maine-et-Loire, Sarthe, Savoie, Seine-et-Marne); Pont de l'Arche (Eure). L'Arche et les Arches, ayant l'article roman, ne remontent sûrement pas au-delà de l'époque romane.

ARCEAU, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — (*in villa*) *Acellis*, 865, 1004 (Cart. de Flavigny), 909 (Chartes bourguignonnes, p. 136), 975 (Reomaüs, p. 173), 1004, 1080-1098 (Pérard, p. 67 et 79). — (*presbyter de*) *Ecellis*, 1^{er} quart du XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 442). — *Acels*, 1147 (Pérard, p. 117). — *Aces*, *Acels*, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 467, 470, 493, 485). — *Acellis* (*Amedeus, dominus*), 1187 (Pérard, p. 336). — *Acellarum* (*Amedeus dominus*), 1187 (Pérard, p. 337). — (*Willelmus de*) *Arcellis*, 1252 (Ch. des communes). — (*hospitalis de*) *Accellis*, 1280 (Ch. des communes). — *Acceaus* 1296, *Asceaux* 1297, *Arceau* 1325 (épitaphes dans l'église d'Arceau, d'après Courtépée).

(1) M. J. Garnier donne *Arciacum*, XI^e s. (Chron. de Bèze); mais cette forme ne s'applique pas à Arc-sur-Tille, elle n'a pu donner que Arcey ou Arey.

(2) Cf. Clerc. *La Franche-Comté à l'époque romaine*, Besançon, 1863. — Cf. aussi *Notice sur les voies romaines de la Côte-d'Or*, Dijon, 1872.

Il ne nous semble pas douteux que le thème étymologique d'Arceau soit différent de *Acellis*, qui n'eût pu donner que quelque chose comme Azeau ou Aiseau (1). Pour que le vocable soit en roman Aceaux ou Acels, il faut que le *c* latin de *Acellis* ait été appuyé d'une consonne; dès lors le thème le plus rationnel nous semble être *Arcelli*, formé par le pluriel de *Arcellus*, petit arc, petite arche.

Étymologiquement le vocable Arceau serait donc du pluriel, ainsi qu'en témoignent d'ailleurs la presque totalité des formes anciennes et il rappellerait le souvenir d'une série de petites arches formant pont sur la Tille.

Dans notre manière de voir, ce vocable n'est donc nullement comme pourrait le laisser croire un examen superficiel du mot, un diminutif du nom du village contigu, Arc-sur-Tille. Il tirerait seulement son origine d'une particularité analogue, et sans doute le pont à plusieurs petites arches dont il rappellerait le souvenir permettait le passage de la Tille à la voie romaine allant de Beire à Gonlis, voie dont l'abbé Morillot a étudié le parcours (2).

La chute si précoce de l'*r* de *Arcellis*, consacrée par les formes les plus anciennes, n'est pas sans exemple dans la toponomastique de la région. Matour (Saône-et-Loire), est noté *Marturnus* dans un pouillé du *x^e* s. du diocèse d'Autun; comme les pouillés reproduisent d'ordinaire des formes beaucoup plus anciennes, *Marturnus* est certainement une forme très archaïque de Matour. Or, dès avant l'an 1000, cette localité a donné au pays qui l'environne le nom de « *pagus malornensis* »; à cette époque très reculée, l'*r* de *Marturnus* avait donc déjà disparu de la prononciation courante : ex. : *in territorio Malornensi*, fin *ix^e* s. (Pérard, p. 36).

D'ailleurs on pourrait trouver, dans le parler bourguignon, d'innombrables exemples de l'assimilation de l'*r* au *c* doux ou à l'*s* qui le suit : Maxilly ou Massilly pour Marilly; « Masselà », forme patoise de Marcelois; Acenay (1377) pour Arcenay; « Teu-sèy » avec *s* dur, prononciation locale de Turcey; « Co-sel » pour Corcelle. etc.

Mais il est curieux de constater que la chute de l'*r* de *Arcellis*, bien qu'elle se manifeste dès le *ix^e* s. et qu'elle ait duré sans interruption jusqu'à nos jours (puisque dans le parler populaire on dit encore « A-ceau ») n'a pas été assez profonde pour en faire disparaître toute trace dans les documents écrits : au *xiii^e* s. dans la forme *Arcellis*, au *xiv^e* s. dans la forme *Arceau* et enfin jusque dans la graphie officielle du vocable d'aujourd'hui, l'*r* étymologique a reparu.

Ce phénomène, d'ailleurs purement graphique, est dû peut-être au fait que le nom de la localité voisine, Arc-sur-Tille, avait conservé cet *r* étymo-

(1) Les formes anciennes citées plus haut, du *ix^e* au *xii^e* siècle et dont l'*r* est absent, ne sont donc nullement étymologiques; ce sont de simples latinisations, imaginées par les clercs, des formes romanes d'alors.

(2) Abbé Morillot, Rapport à la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or (Mém., t. X., page XXXIII). Cette voie romaine « allait de Beire à Arceau et Arcelot, traversait le parc d'Arcelot et se continuait dans la direction d'Arc-sur-Tille, où elle devait se rattacher au tronçon (déjà reconnu) d'Arc-sur-Tille à Gonlis. »

gique dans les textes écrits et que les clercs, en face du vocable Arceau, ont cru se trouver en présence d'un diminutif du vocable Arc et l'ont traité de même.

HOMONYMES. — Arceau (Basses-Pyrénées), l'Arceau (Charente-Inférieure, Dordogne), et peut-être l'Archet (Haute-Savoie, Seine-et-Marne), l'Archette (Loiret, Lozère).

Arcelot, com. d'Arceau, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Acellulis*, 1059, 1147 (Pérard, p. 74 et 12). — *Acelet*, *Asceleth*, 1120 1130, 1124, 1147 (Pérard, p. 94, 100 et 305).

Arcelot est manifestement un diminutif, selon le mode bourguignon, de Arceau, anciennement Arcel, pour un plus correct Arcels. Arcelet (Haute-Loire) est homonyme.

BAIGNEUX-LES-JUIFS, chef-l. de c., arr. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Bagnos*, 1201 (Titres de l'abb. de Fontenay). — *Baignez*, 1243 (Ch. des comptes DD) ; 1248 (Pérard, p. 470). — *Baigneux*, v. 1380, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

BAGNOT, c. de Seurre.

FORMES ANCIENNES (1). — *Baignous*, 1190 (Cart. de Cîteaux, I) ; 1299 (Petit, VI, 456). — *Baignoul*, 1232 (Courtépée, III, 155). — *Baignol*, 1431, *Baigneul*, 1470 (Cerche des feux de Beaune et de Nuits).

Le thème étymologique commun à ces deux vocables et à leurs homonymes est le latin *Balneolum*, diminutif de *Balneum*, endroit où l'on se baigne. Ces vocables rappellent donc un établissement de bains romains ; mais il ne s'agissait, dans les deux cas particuliers qui nous occupent, ni d'eaux thermales ni d'eaux minérales. Etant donné même la situation de Baigneux-les-Juifs, sur un plateau aride, il faut admettre qu'il s'agissait d'un simple établissement particulier, ayant donné son nom à un lieudit où fut construit le village au XII^e s.

Cette étymologie, absolument certaine pour Bagnot où l'final de *Balneolum* est reconnaissable dans les formes romanes, est moins assurée pour Baigneux, à cause des conditions locales d'une part et aussi à cause des formes toutes assourdies et plurielles qu'on trouve à ce vocable.

HOMONYMES. — Baigneux (Indre-et-Loire, Sarthe), Baigneux (Aisne, Allier, Aube, Cher, Indre, Maine-et-Loire (2), Marne, Meurthe-et-Moselle, Seine (3), Deux-Sèvres, Somme, Vienne) ; Baigneaux

(1) *Bagna villa*, 733 (Pérard, p. 8), donnée ici par M. J. Garnier, est à supprimer, car *Bagna* eût donné en français une forme féminine telle que Bagne ou Baigne, mais non Bagnot.

(2) Cette localité présente des vestiges de bains romains.

(3) Baigneux (Seine), est aujourd'hui dépourvu d'eau courante ; mais il est établi par des textes manuscrits qu'une source jaillit aut au milieu du village fut, il y a quelques siècles, captée et canalisée au profit d'un village voisin, Montrouge (Communication verbale de M. le Dr Dervieux).

(Seine-et-Marne, Yonne), Baigneaux (Eure et-Loir, Gironde, Loir et-Cher).

Bagnolet (Seine) et Baignolet (Eure-et-Loir) sont des diminutifs.

Les formes du Midi ont conservé l'étymologique : Baignol (H^{te}-Vienne), Bagnol (Vaucluse, H^{te}-Vienne), Bagnoles (Aude), Bagnols (Hérault, Gard, Lozère, Puy-de-Dôme, Rhône, Var), Banyuls (Pyrénées-Orientales, forme catalane). De même Bagnolles (Orne).

§ 2. — VOIES ROMAINES

OBTRÉE, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Albestrées*, 1203 (Titres de l'abb. de Pothières). — *O'etré*, vers 1775 (Courtépée, VI, p. 543). — *Aubtrée*, 1779 (Le Conducteur français, n° XXXII, p. 32 et carte).

La seule forme un peu ancienne qui nous soit connue suffit pour remonter facilement à l'origine de ce nom, aujourd'hui fortement altéré tout au moins dans la graphie. Le thème étymologique est *Alba Strata*, route pavée blanche.

Le mot *strata*, en effet, désignait les voies romaines pavées (*via strata lapideæ*, route garnie de pierres, route pavée) ; dans la suite le mot *strata* fut pris substantivement et employé isolément pour désigner une route pavée.

Strata est devenu en langue d'oïl *estrée* (par prothèse d'un *e*) et en langue d'oc *estrade* qu'on retrouve encore aujourd'hui dans l'expression *battre l'estrade*, battre le pavé.

Estrée est resté comme vocable d'un certain nombre de localités, soit seul : Estrée ou Estrées (Calvados, Indre, Nord, Oise, Pas-de-Calais, Somme, Seine-et Oise, Allier), Etrez (Ain, Seine-et-Oise), et sous forme diminutive Estréelles (Pas-de-Calais), Estrolles (Aisne), Etreilles (Aube, Ille-et-Vilaine, Haute-Saône, Seine-et-Marne) ; soit en combinaison avec un adjectif : Froidestrées (Aisne), Estrée-Blanche (Pas-de-Calais), ou avec un nom : Estrée-Cauchy (Pas-de-Calais), Etréaupont (Aisne).

Estrée-Blanche est précisément synonyme de Obtrée (Côte-d'Or), et tous deux sont équivalents, quant au sens, du nom de lieu Aubevoye (Eure).

REMARQUES. — Le mot *strata*, dont le dérivé français *estrée* est tombé en désuétude, subsiste dans un certain nombre de langues européennes sous les formes dérivées suivantes : *strada* (italien), *estrada* (espagnol), *strasse* (allemand), *street* (anglais).

Ce mot *strata* et ses dérivés ont une importance capitale pour la reconstitution du parcours des anciennes voies romaines disparues, dans la France du Nord. Tandis que le mot *estrade* a subsisté très

longtemps dans la langue d'oc pour désigner une route pavée et par suite a pu s'appliquer à des voies et des localités créées jusque vers la fin du Moyen-Age, dans la langue d'oïl au contraire le mot *estrée* et ses variantes ont disparu de bonne heure : ils avaient à peu près partout cessé d'être en usage à l'époque Mérovingienne (1).

Les localités du nom d'Estrée sont donc à peu près toutes de l'époque romaine ; de plus elles sont toutes situées sur une route pavée d'origine romaine. On est donc en droit de conclure que toute localité du nom d'Estrée indique un point où passait une voie romaine.

Obtrée, dans la Côte-d'Or, ne fait pas exception à la règle, bien que toute trace de voie romaine semble avoir disparu à proximité de ce village. Il est, en effet, situé d'une part sur la route nationale de Dijon à Troyes par Châtillon qui, sur une partie de son trajet et là en particulier a vraisemblablement emprunté celui d'une antique voie romaine. D'autre part, Obtrée est dans le prolongement direct d'un très vieux chemin conduisant de Belan à Chaumont-le-Bois et appelé encore aujourd'hui « la Voie-Blanche », ce qui est la traduction littérale du nom d'Obtrée. Obtrée semble être construit au point de croisement de ces deux voies romaines présumées.

Un autre souvenir onomastique de même ordre subsiste ou tout au moins subsistait à la fin du Moyen-Age dans le nom **L'Estrée** porté par une rue ou faubourg de Coulmier-le-Sec d'après la mention suivante : « ... *mansum quod est in capite vici qui dicitur Lestrée* ». 1196 (Cart. N.-D. de Châtillon). Une voie antique passait, en effet, à Coulmier.

§ 3. — SOUVENIRS RELIGIEUX

On a longtemps cru que les noms des dieux du Panthéon romain étaient restés gravés dans beaucoup de noms de lieux de notre pays. C'était l'époque où l'on aimait à retrouver dans Lucenay, Mercurey, Pouillenay, Venarey le souvenir d'un culte autrefois rendu dans ces localités à Lucine, à Mercure, à Apollon, à Vénus. Depuis la rénovation des études de toponymie qui, grâce à l'emploi d'une méthode judicieuse constituent aujourd'hui un corps de doctrine solidement établi, on a reconnu qu'en réalité les noms de lieux ne nous ont conservé que relativement peu de vestiges du paganisme. Il n'en est pas moins avéré que certains noms de divinités de l'Olympe ont été appliqués à des lieux habités.

La preuve en est fournie par les textes de l'antiquité et du haut Moyen-Age. Les *Itinéraires* notamment nous montrent par les Gaules

(1) Ce qui le montre bien, c'est la rareté des vocables où *estrée* est joint à l'article roman, sous la forme L'Estrée avec des graphies diverses.

des stations qui portent des noms tels que : *ad Martem*, *Fanum Martis*, *Fanum Minervæ*, *Fanum Jovis*. Dans la Chronique de Frédégaire, *Mons Mercori* (pour *Mercurii*) désigne une colline qui a changé son nom primitif contre celui de *Mons martyrum* et est aujourd'hui Montmartre, quartier de Paris (1).

En somme les noms de lieux empruntés au paganisme gallo-romain n'ont formé qu'un bien faible contingent. Si l'on ajoute qu'une partie d'entre eux ont disparu, parce que les localités qui les portaient ont été détruites ou bien ont changé de noms, que d'autres parmi les survivants sont difficilement reconnaissables faute de documents assez anciens pour en assurer la détermination sûre, on comprendra combien il en reste peu dont on soit en mesure d'affirmer l'authenticité. Il y en a pourtant, et pour rares qu'ils soient, il n'en est pas moins intéressant de les relever, même si leur origine divine n'est que probable ou possible.

C'est en nous appuyant sur la seule considération des formes anciennes que nous rangeons dans la catégorie des vocables se rattachant aux souvenirs religieux de l'antiquité romaine les noms de communes suivants, bien qu'il p'ane, nous le verrons, quelque incertitude à leur égard.

CHANCEAUX, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Cancelli* (2), 841 (Cart. de Flavigny et dom Bouquet, VIII, p. 77). — *Cancellum*, 877, 992 (Cart. de Flavigny), 886 (Cart. de Saint-Seine). — *Campus Sigillatus* (2), 1012-1013 (Cart. de Flavigny). — *(de) Cancellis*, 1154 (Pérard, 237). — *Cancellæ*, 1214 (dom Plancher, I, pr., p. 99). — *Chanceaux*, fin du XIII^e s. (pouillé du Cart. d'Autun). — *Chanceaux*, 1404 (Pérard, p. 287).

Le thème étymologique est *Cancelli*, qui sous la forme oblique *Cancellis* a donné régulièrement en français Chancels puis Chanceaux. Quel est le sens de ce vocable ?

Cancellus et plus ordinairement *Cancelli* est un mot latin de la bonne latinité (on le trouve dans Cicéron), signifiant proprement « treillis, balustrade, grillage, barreaux ». Il a servi à former le mot savant « cancel », sous lequel on désignait autrefois la balustrade ou grille qui dans une église ferme le sanctuaire ou le chœur, et par extension le sanctuaire ou le chœur lui-même.

(1) La toponymie du département de la Côte-d'Or renferme un « mont Mercure » sur le territoire de Barjon, canton de Grancey.

(2) Dom Bouquet écrit bien *Cancellis* au cas oblique du pluriel ; c'est donc à tort que J. Garnier dit : *Cancellum* (dom Bouquet, VIII, 77).

(3) *Campus Sigillatus* n'est bien entendu qu'une latinisation fantaisiste du vocable d'alors qui était évidemment déjà Chanceaux, ou plutôt Chancels ou quelque chose d'approchant.

Dans Grégoire de Tours (*De gloria confessorum*) on lit : « On voit aujourd'hui un *cancel* au lieu où l'on dit que le saint (saint Martin) s'est arrêté » (trad. de Bulliot et Thiollier, *La mission et le culte de saint Martin*, p. 14).

La forme populaire « chanceau » du latin *cancellus*, ne semble pas avoir été usitée ; mais il est permis cependant de voir dans Chancelaux, *Cancelli*, le souvenir d'oratoires, chapelles ou sanctuaires quelconques, élevés primitivement en ce lieu.

Dans une autre hypothèse, *Cancelli* pourrait être une acception secondaire du mot, au sens de « palis, palissade » ; le vocable Chancelaux rappellerait dans ce cas un ouvrage, fortifié ou non, et serait synonyme des Palis, La Palisse, La Palissade, qu'on trouve çà et là sur le sol français.

Enfin une troisième hypothèse, moins probable, peut encore être présentée. *Cancelli* ayant eu aussi, au figuré, le sens de « barrières, bornes, limites », il se pourrait que Chancelaux dût son nom à sa situation sur la limite de deux territoires. Effectivement Chancelaux appartenait au Duesmois (*pagus Duesmensis*) et par suite au diocèse d'Autun, mais il se trouvait aux confins de ce territoire, et son finage touchait au Mémontois (*pagus Magnimontensis*) et par suite au diocèse de Langres, dont Poncey et Pellerey en particulier faisaient partie (1).

HOMONYMES. — Chancelaux (Indre-et-Loire, Haute-Loire), Chancel (Saône-et-Loire, Vendée) ; le Chancel (Dordogne, Puy-de-Dôme), et probablement Champceaux (Cher), Champsel (Puy-de-Dôme).

C'est très probablement le même mot qui constitue le radical des vocables Chancelade (2) (Dordogne, Lozère, Puy-de-Dôme), Chancelai (Vienne), **Chancelay** (Côte-d'Or), au territoire de Bessey-la-Cour, c. de Bligny-sur-Ouche, noté *Cancellatus* en 852 (Bibl. de l'Ecole des Chartes, I, 209), (*grangia de*) *Cancellis* (?). 1140, *Cancellata*, 1293 (d'après Courtépée). Chancelay répond au thème masculin *Cancellatus* (s.-ent. *locus* ou *campus*), signifiant : lieu entouré de treillage (3). Chancelade répond au féminin *Cancellata*, avec un sens analogue.

(1) Cf. Pistolet de Saint-Ferjeux, *Limites de la province Lingonaise*, Paris, 1874, avec une carte.

(2) C'est à Chancelade, c. de Périgueux (Dordogne) que fut fondée en 1129 l'abbaye de ce nom, en latin *Cancellata* : « in loco de Cancellata juxta fontem fuit, qui fons Cancellatus antiquitus dicebatur » (Gall. christ. II, pr., col. 492). Une explication étymologique du vocable est donnée (Col. 1202 du même recueil) dans la partie des généralités historiques écrite par les Bénédictins de la Congrégation de saint Maur, qui reproduisent sans doute à ce propos une tradition plus ou moins ancienne : « *Conditâ juxta Petracorium leuca... prope fontem Cancellatum craticulis ferreis septum a quo abbatia Cancellata cognomentum tulit* ». Cette explication, qu'il n'y a aucune raison de révoquer en doute, nous montre un lieu appelé Chancelade tirant son nom d'une source qui était protégée par une grille en fer.

(3) C'est donc sensiblement un équivalent, à l'époque romaine, du nom de lieu médiéval Flessis, reproduisant un substantif commun du vieux français désignant une clôture formée de branches entrelacées.

La Cerche des feux de Beaune et de Nuiz, 1470, relève une **grange de Chancelle**, citée entre Aussant et Bessey-la-Cour, au canton de Bligny-sur-Ouche.

FAIN-LES-MONTBARD, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Fanum*, 992 (dom Plancher, I, pr., p. 24). — *Finium* (*feodum*), 1097 (Chron. de Hugues de Flavigny, d'après le Cart. d'Autun, t. II, p. IX). — *Fanium* (*in territoria Fanii*), 1157 (dom Plancher, p. 50). — *Fanum*, 1194, *Fanium*, 1196 (Cart. de Fontenay, d'après Petit, Hist. des Ducs, III, 332, 345). — *Le Fain*, 1397, 1442, 1461 (Rôles des feux de l'Auxois).

FAIN-LES-MOUTIER, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Fains*, 1377, 1442, 1461 (Rôles des feux de l'Auxois). — (*ecclesia de beatæ Mariæ de*) *Fanis*, 1634 (Reomaüs, p. 464).

FAIN-LES-RÉOME, sous la 1^{re} République.

A priori, deux thèmes distincts sont possibles pour expliquer Fain : l'un se rapporte au mot *fanum*, l'autre au mot *fines*.

Les textes romains font connaître plusieurs localités où entre le mot *fanum* (au sens de temple, lieu consacré), associé à un nom de divinité : *fanum Martis*, auj. Famars (Nord) ; *fanum Jovis*, auj. Fangeaux (Aude) et Fanjoux (Haute-Garonne) ; *fanum Minervæ*, auj. disparu, station de la route de Reims à Toul, mentionnée par les Itinéraires, etc. D'autres fois il semble que le mot *fanum* ait été employé seul, ou du moins que le déterminatif qui l'accompagnait ait disparu dans la suite des temps (1). Tel paraît être le cas pour Fains (Meuse) et peut-être Fains (Calvados, Eure).

D'autre part, les documents itinéraires de l'époque romaine mentionnent de nombreuses localités traversées par des voies romaines et n'ayant pas d'autre nom que *Fines* ou *ad Fines*, au sens de « les confins, aux confins ». Chacune de ces localités était située aux confins d'une cité, c'est-à-dire à la lisière du territoire d'un peuple de la Gaule romaine. *Fines* a donné en français « Fins » avec des graphies diverses. Parmi ces anciens *Fines*, citons d'après M. Longnon, Fains (Eure-et-Loir), Feings (Loir-et-Cher, Orne). Feins (Ille-et-Vilaine, Loiret, Mayenne), Fins (Somme), Pfyns (Suisse), Fin (Haute-Loire) ; Fimmes (Marne) et Fismes (Marne), qui s'expliquent par la forme oblique *Finibus* ; Hinx (Landes) et Hix (Pyrénées-Orientales) (2).

(1) Cf. *Colonia Agrippina* devenu Cologne ; *Lucus Augusti*, auj. Luc (Drôme) ; *Aquæ Sextiæ*, auj. Aix-en-Provence, etc.

(2) Ce sont des *fines* de pays gascon où l'*f* initial de certains mots fait place comme en espagnol à une simple aspiration : Haget pour *Fagetum* ; Peyrehorade pour *Petra forata*.

Duquel de ces deux thèmes, *Fanum* et *Fines*, relèvent les Fain de la Côte-d'Or ?

Nulle tradition ni nul vestige se rapportant à un temple antique construit en ces lieux, ne nous fournissent de renseignements au sujet d'un *Fanum* originel.

Pour résoudre le problème, il faut donc se reporter d'abord aux formes anciennes des deux vocables, et dans le cas où elles seraient impuissantes à fournir la solution, interroger la géographie ancienne pour savoir si l'on n'est pas en présence de *Fines* authentiques.

Pour Fain-les-Montbard, la question nous semble résolue par le seul examen des formes anciennes. La forme *Fanum* de 992 s'applique bien en effet à cette localité (1), et cette forme ne laisse guère de doute sur un *fanum* originel. Bien plus les formes romanes munies de l'article nous montrent qu'il s'agit là d'un mot « fain » qui avait dû rester comme nom commun dans la langue courante, et que ce mot était du singulier ; ceci exclut absolument l'hypothèse d'un *Fines* originel qui eût été du pluriel.

La forme *Finium* de 1097 n'est pas étymologique ; elle est isolée, car le XII^e s. conserve la tradition *Fanum* ou variante *Fanium*, par a ; ce n'est qu'une latinisation fautive du nom vulgaire du XI^e s., par confusion avec le mot fins, confins (*fines*). Cette interprétation d'un clerc lettré du XI^e s. a duré pour ainsi dire jusqu'à nos jours ; la plupart des auteurs, à la suite de D'Anville, ont considéré Fain-les-Montbard comme un *fines Eduorum* placé à la lisière du territoire des Eduens, proche celui des Lingons. A la vérité la position de Fain-les-Montbard, sur la voie romaine d'Alise à Sens, à quelques kilomètres en deçà du point où cette voie quitte l'ancien diocèse d'Autun pour entrer dans l'ancien diocèse de Langres, semblait justifier cette manière de voir. Nous venons de montrer que cette conception doit être abandonnée et que Fain-les-Montbard est un *Fanum* authentique.

Fanum a donné en français Fain, comme *granum*, *panem*, *nanum* ont donné grain, pain, nain.

Pour Fain-les-Moutier, nous serons moins affirmatifs. Nous n'avons pas, en effet, de formes suffisamment anciennes pour nous guider sûrement. A la vérité les des formes des XIV^e et XV^e s., ainsi que la latinisation *Fanis* au pluriel, donnée par Petrus Roverius au XVII^e s., semblent plaider en faveur d'un *Fines* étymologique. Mais

(1) Gautier donne à l'abbaye de Flavigny « *Fano, altare S. Germani* » ; or, l'église de Fain-les-Montbard a bien saint Germain comme patron. De plus la cure de cette localité était à la collation de l'évêque d'Autun au XVIII^e s. (Courtépée), tandis que Fain-les-Moutier avait pour patron et seigneur l'abbé de Moutier-Saint-Jean.

l'argument n'a qu'une faible valeur : en effet d'une part il s'agit là de formes très tardives ; en outre Fains (Meuse), qui est un *Fanum* non douteux, présente à partir du x^e s. une alternance de formes latines *Fanum* et *Fanis* (ou *Fannis*) qui montre que les clercs latinisaient souvent ce vocable d'une façon très fantaisiste. Enfin, Fain-les-Moutier n'est sur aucune voie romaine reconnue et n'est pas à la limite de deux diocèses (1). Cependant il se pourrait que les limites des deux diocèses ne correspondissent point exactement avec les frontières des anciennes cités et qu'effectivement Fain-les-Moutier ait été situé à l'extrême limite du pays des Lingons.

Pour ces diverses raisons, nous ne pouvons que nous résoudre à considérer Fain-les-Moutier comme un *Fines* fort problématique, sans émettre aucune affirmation à cet égard.

HOMONYMES. — Sont homonymes de Fain-les-Monthard, c'est-à-dire de *Fanum* : Fains (Meuse, Calvados, Eure). Si Fain-les-Moutier est un *Fines*, les localités homonymes sont celles que nous avons citées plus haut, en étudiant les dérivés de ce mot latin.

LOSNE, c. de Saint-Jean-de-Losne.

FORMES ANCIENNES. — *Latona*, vii^e s. (Chron. de Frédégaire, Chron. de Saint-Bénigne, p. 50 et 59) ; 1106 (dom Plancher, I, pr., p. 36). — *Ladona*, 870 (Roserot, *Chartes inédites du chapitre de Langres*). — *Laumpna*, 1027 (Gall. christ., IV, instr., col. 227). — *Launna*, xi^e s. (Chron. de Bèze, p. 336). — *Laona*, 1149, 1217 (Pérard, p. 235, 321). — *Laudana*, 1237 (Pérard, p. 440). — *Loone*, 1249 (Ch. des Comptes, B, 193). — *Laone*, 1314 (Dhétel, l'abbaye de N.-D. de Lône, p. 308). — *Lône*, 1422 (*id.* p. 309). — *Laudona*, xv^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, continuée, p. 216). — *Loosne*, 1490 (Cerche des feux du Comté d'Auxonne et des terres d'outre Saône. — *Losne*, 1543 (Dhétel, p. 143). — *Laulne*, 1579 (Dhétel, p. 119).

D'Anville a considéré cette localité comme tenant son nom de celui de la déesse *Latona*, mère de Diane et d'Apollon, qui aurait vraisemblablement eu un temple en ce lieu. Cette étymologie est encore celle qui prévaut aujourd'hui. Séduisante par sa simplicité, suggérée tout naturellement par la forme *Latona* du vii^e s., elle paraît s'imposer par l'ancienneté de cette forme, dont résulte régulièrement, par chute de la dentale, *Laone*, puis *Lône* (écrit *Losne*

(1) Il suffit de jeter les yeux sur la carte du diocèse d'Autun (Cart. d'Autun, II^e), ou sur la carte du diocèse de Langres aux diverses époques de l'histoire (*in* Limites de la province lingonaise, par PISTOLLET de Saint-Ferjeux), pour se rendre compte que Fain-les-Moutier est séparé du diocèse d'Autun par toute la vallée de l'Armançon, et en particulier par les anciennes paroisses de Saint-Germain-de-Senailly (qui comprenait les villages actuels de Senailly, Saint-Germain et Quincercot) et de Athie-Viserny.

avec s artificiel destiné à marquer la longueur de l'o précédent). C'est donc elle que nous adopterons, car elle ne soulève pas plus d'objections quant au fond que quant à la forme.

Pourtant une autre solution pourrait, à première vue, arrêter l'esprit; disons de suite qu'elle ne vaut pas la précédente. Il a existé dans le parler roman un vieux mot « lône » qui paraît avoir été plus spécial au bassin du Rhône, où il est encore usité çà et là. Il a laissé les vocables suivants : la Lône (Haute-Marne), les Lônes (Bouches-du-Rhône, Vaucluse); la Laune (Vaucluse). En Provence (1), ainsi qu'en Dauphiné, « lône » signifie « eau dormante, bras-mort de rivière ». Dans le département de l'Ain, l'acceptation est un peu différente (2) : là « lône » désigne, d'après Joanne (*Dict. géogr. et administ. de la France*, p. 19) « les îles avec saules et peupliers dont le cours du Rhône est parsemé ». Or, le village de Losne (Côte-d'Or), est précisément situé sur une île du bord de la Saône qui, à cet endroit, compte plusieurs autres ilots. L'argument topographique semble donc pour Losne militer fortement en faveur de cette nouvelle étymologie. Mais pour que celle-ci fût digne du premier rang, il faudrait de toute nécessité qu'il y eût également concordance au point de vue de la forme ancienne, il faudrait avoir la certitude que ce vieux mot « lône » était à l'époque romaine *latona*. Or, rien ne l'indique, on ne connaît aucune notation ancienne du mot qui vienne plaider en ce sens; ce qu'on en sait tendrait plutôt à la preuve contraire. En effet *latona* eût dû laisser trace de la dentale en Provence, avec une graphie telle que « ladone » ou « lazone, lasone »; en admettant même que cette consonne ait aujourd'hui totalement disparu, comme cela s'est produit même pour cette région, dans quelque cas, on devrait la retrouver dans le passé (Cf. Luagnes, Bouches du-Rhône, qui est *Lodena* en 1025). Or, « lône » est déjà *lona* en 979 au cartulaire de Saint-Victor de Marseille, où ce terme désigne un bras secondaire de la Durance, ainsi que le territoire avoisinant : « *in comitatu Avinionense, in agro Rupiano, in loco que nominant à la Lona...*; *de uno latus, lona aquarum.* » (Guérard, Cart. Saint-Victor de Marseille, II, 509). L'expression revient à propos du même lieu, en 1010, où elle est *Launa* (*id.*, t. I, 215) et à

(1) Mistral, *Dict. prov.* : « *Lono, louono* (niç.), *loueno* (m.), *louno* (l.); rom. *lona, losna, launa*; lyon. *laône*; v. fr., *lône, losne*; b.-lat., *launa*; sanscr., *lavana*; it., lat., *lacuna*; s. f. lagune, mare, flaqué, bras de rivière, lieu où l'eau est profonde et tranquille... *Li lono dou Rose*, les flaques d'eau qui occupent les anciens lits du Rhône. Cette dénomination s'applique aux bras du Rhône dans toute l'étendue de son cours ».

Nous ignorons jusqu'à quel point est justifié le rapprochement avec le latin *lacuna*.

(2) Ce changement d'acception ne dépasse pas les limites de la métonymie. Le bras mort du cours d'eau, c'est la partie enveloppante; l'île, la partie enveloppée. C'est donc à peu de chose près la variation de sens du contenant au contenu.

trois autres reprises au cours du XI^e s., où elle est *lona*. Donc, rien qui ressemble à *latona*.

Comme conclusion, nous dirons donc qu'une critique attentive ne permet pas d'admettre la seconde solution étymologique, et nous nous en tiendrons à la première.

HOMONYME. — Lannes (Haute-Marne), *Latona* vers l'an 1000 (Chron. Saint-Bénigne, p. 161), *Laona* en 1169. Cette localité est située près du nord d'un petit affluent de la Marne, le ruisseau de Neuilly, au point où il se grossit des eaux du ruisseau de Charmoilles, à deux ou trois kilomètres à l'est du lit de la Marne. Nous ignorons si le village est, ou a été jadis, assis sur une île.

MENESBLES, c. de Recey.

FORMES ANCIENNES. — (*Radulphus de*) *Minervis*, v. 1174 (fonds de Lugny, d'après Petit, II, 367). — (*Radulphus de*) *Maneicles* (sic, mais à lire sans doute *Manerles*), 1175 (Cart. de Longuay, d'après Petit, II, 375). — *Menelues* (à lire *Menelves*), *Menervis*, 1186, 1195 (Cart. de Lugny). — (*Radulphus de*) *Minelves*, 1189 (Titres de Bures, d'après Petit, III, 283). — *Menevles*, 1208 (dom Plancher, I, pr., p. 96). — *Menevres*, 1277 (Arch. de la Côte-d'Or, d'après Petit, VI, 250). — *Menièbles*, v. 1380 et en 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Les formes anciennes de ce vocable semblent bien apparentées au nom de la déesse Minerve, en latin *Minerva*. M. Longnon croit même voir dans Menesble un homonyme de Minerve (Hérault) et Ménerbes (Vaucluse) qui sont d'anciens *Minerra* tirant leur nom d'un sanctuaire élevé jadis en ces lieux à la déesse (1). Mais l'absence de formes tout à fait anciennes pour Menesbles ne permet pas de se prononcer avec certitude à cet égard.

Si, malgré l'époque un peu basse à laquelle elles se présentent, on considère ces formes, toutes plurielles, comme indiquant un thème étymologique pluriel et non singulier, *Minervis* (au cas oblique) et non *Minerra*, on est amené à une étymologie un peu différente. *Minervis* pourrait se classer alors dans la série des gentilices qui, au Moyen-Age, sont mentionnés comme noms de lieux, au datif pluriel, avec finale classique *-iis* réduite à *-is* (d'Arbois de Jubainville). Le gentilice *Minervius* est connu et évidemment apparenté au nom de la déesse Minerve.

Minerva ou mieux *Minervis* a donné Menesbles : 1^o par changement de l'i précédant la tonique en e (stade *Menervres*) ; 2^o par substitution de la

(1) Dans une localité qui n'est pas très éloignée de Menesbles, à Villey-sur-Tille, était un oratoire païen où un autel portait l'inscription suivante : « MERCURIO ET MINERVÆ ARNALIA NUMINIB. AUGUSTOR SACRUM C. LUCIUS MARCELLINUS DECUR. V. S. L. M. (d'après Bulliot : La mission de Saint-Martin, p. 108).

liquide *l* à *r* (stade *Menelbes*); 3° par métathèse de *l* qui passe dans la première syllabe (stade *Menevles*); 4° par changement de *v* en *b*, phénomène peu habituel mais qui semble indiqué ici pour faciliter la prononciation (stade *Menebles*).

REMARQUE. — En patois bourguignon, *Meneshles* se dit « M'nève » ou « M'nèvre »; cette dernière n'est que la forme de 1277 conservée jusqu'à nos jours. L'une et l'autre montrent que dans le langage populaire, le *v* étymologique s'est conservé; c'est là un fait conforme à la phonétique de la langue d'oïl. La forme française *Meneshles* présente, au contraire, l'anomalie d'un *b* substitué au *v* latin, anomalie qu'on a déjà relevée dans quelques rares exemples (*Vesontio* devenu *Besançon*).

§ 4. — COLONIES BARBARES EN GAULE

Un certain nombre de localités doivent leur nom à l'établissement de colonies de peuples barbares, que les empereurs romains installèrent en Gaule soit pour cultiver leurs terres, soit comme auxiliaires pour la défense. Les colons d'origine germanique furent désignés du nom de *Lati*, *Lètes*; ceux d'origine slave ou scythique furent appelés *Sarmatae*, *Sarmates*.

L'existence de ces colonies est établie de façon irréfutable par des textes de l'époque impériale, notamment par la *Notitia dignitatum imperii romani*, qui fournit l'indication des dignitaires romains (préfets) chargés de diriger les travaux agricoles et l'éducation militaire de ces barbares.

Dans notre département, plusieurs localités ont gardé le nom des peuplades barbares qui les ont ainsi occupées. Ce sont : Marmagne, Salmaise, et, avec doute, Bouhey et Bœuf (Saint-Jean-de-).

En outre, dans les premiers siècles du Moyen-Age, s'établit dans la région comprise entre Langres et Dijon, une peuplade qu'on trouve désignée, dans les textes médiévaux, sous le nom d'*Attuarii*. Le *pagus Attoariorum* de l'époque franque se rapporte à cette région; mais aucun nom de localité n'a conservé jusqu'à nous la trace de l'occupation du pays par ces barbares (1).

BŒUF (SAINT-JEAN-DE), c. de Sombornon.

FORMES ANCIENNES. — *Booi*, vers 1102 (Cart. de Cîteaux, d'après Petit, Hist. des Ducs, II. 289). — *Boois*, XII^e s. (Titres du prieuré de Saint-Vivant). — *Boyes* (2), 1203 (Cart. de Cîteaux, I). — *Boies*, 1259

(1) Le nom de ce *pagus* ne s'est pas conservé dans le langage courant; il serait en français, d'après M. Longnon, quelque chose comme « Atuyer ». Or, précisément on trouve encore *Atuyer* comme nom patronymique ou nom de famille.

(2) Il n'est pas certain que cette forme s'applique à Bœuf plutôt qu'à Bouhey. Dans l'ignorance où nous sommes du contexte, la seule raison qui nous la fait inscrire ici est que tandis que Bouhey était de l'archiprêtre de Beaune, Bœuf était de l'archiprêtre de Vergy et par suite apparaît de préférence aux titres de Saint-Vivant de Vergy et de l'abbaye de Cîteaux.

(Martyrol. de N.-D. de Beaune, p. 131). — *Bois*, *Boes*, 1265 (*id.* p. 129). — *Beux*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 378). — *Buefs*, 1391, *Beuf*, 1431 (Cerche des feux du Nuiton).

L'absence de formes très anciennes ne nous permet pas de reconnaître de façon certaine l'étymologie du nom. Cependant nous croyons qu'on peut voir là le nom même des *Boii*, les Boiens, peuplade helvétique que les Eduens, avec l'autorisation de César, établirent dans la partie occidentale de leur territoire, après la victoire des Romains sur les Helvètes. Voy. ci-dessous BOUHEY.

Le nom de saint Jean a dû être ajouté fort tard au nom primitif, puisque au XIV^e s. encore un texte ecclésiastique ne le mentionne pas.

D'après M. Longnon, *Boii* n'a pu donner en français que *Beux*, avec orthographe indéterminée. L'*f* de *Bœuf* est toute moderne (fin du XIV^e s.) ; elle a évidemment été suggérée par la graphie du mot qui désigne l'animal bien connu.

REMARQUE. — Les Boiens ont laissé leur nom au *pagus Boicus* (pays de Buch, dans le Bordelais) qu'on trouve indiqué dans des textes de l'époque carolingienne.

HOMONYMES ET APPARENTÉS. — *Bœuf* (Allier, Saône-et-Loire), *Beux* (Haute-Loire).

BOUHEY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Boes*, 1178 (Titres de l'abbaye de La Bussière). — *Boex* (1), 1186 (Cart. de La Bussière, d'après Petit, *Hist. des Ducs*, III, 264). — *Bouyers*, 1299 (Ch. des Comptes, B, 200). — *Boyers*, 1397 et 1442, *Boyer*, 1461, *Bouyer* (*Crugéy-soulz-*), vers 1470 (Cerche des feux du bailliage d'Auxois).

A première vue la terminaison en *-ey* de ce vocable pourrait laisser croire à un thème primitif en *-iacus*, comme il en existe de nombreux exemplaires dans notre région. Mais rien dans les formes anciennes connues n'autorise cette manière de voir.

Ces formes anciennes sont d'ailleurs insuffisantes pour permettre d'affirmer avec certitude un thème étymologique. Mais nous pen-

(1) Le départ entre les mentions anciennes concernant *Bœuf* et *Bouhey*, localités peu éloignées l'une de l'autre, est difficile à faire. Mais pour la forme *Boex* 1186, il semble bien qu'il n'y ait pas doute. Dans l'acte qui nous la fournit, *Girardus de Chadenaiaco* concède à l'abbaye de la Bussière « *terciam partem decimarum de Crugéy et de Boex et universarum decimarum ad parrochialium de Crugéy appendentium, quam de casamento domini ducis Burgundie habebat.* » Or *Bouhey*, dépourvu d'église, dépendait de la parolasse de *Crugéy* (d'après Courtépée) ; donc *Boex* se rapporte bien vraisemblablement à *Bouhey*.

On voit de plus par ce texte que les droits seigneuriaux de *Crugéy-Bouhey* appartenaient au duc de Bourgogne, qui les dispensait à son vassal le seigneur de Chaudenay ; ceci explique la rareté des mentions concernant ces localités (*Crugéy* ne nous est cité qu'une fois, en 1004, au Cartul. de Saint-Bénigne). C'est là un fait assez commun pour les biens relevant du domaine ducal et antérieurement sans doute du domaine fiscal.

sons qu'on peut sans invraisemblance rapprocher Bouhey du vocable précédemment étudié et voir là encore un souvenir du nom des Boïens. Ici le thème serait *Boiarii*, formé sur le nom des Boïens (*Boii*) à l'aide du suffixe pluriel *-arii* (*Boi-arii*). Ce suffixe *-arii* (devenu en français *-iers*) a été en effet fréquemment employé dans la formation des noms de peuples : *Attuarii*, *Ripuarii*, *Baioarii*, etc. La forme française *-ier* remonte à près de dix siècles : elle était, du *x^e* au *xiii^e* s., la seule en usage comme traduction des formes latines en *-arii*. C'est ainsi qu'on disait Baviens ou Bérieurs pour désigner les *Baioarii* (Bavière), Ruïers ou Ripuyers pour désigner les anciens *Ripuarii* établis dans le pays de Cologne, etc. On conçoit donc que Bouyers puisse être la forme française au *xiii^e* s. du nom de peuplade *Boiarii*, qui ne serait que le nom des *Boii* développé avec un suffixe, comme *Attuarii* ou *Cattuarii* est le nom des *Catti* développé avec le même suffixe.

Dans cette manière de voir, Bouhey et Bœuf relèveraient donc de deux thèmes étymologiques distincts mais ayant le même radical. La similitude des deux vocables vers la fin du Moyen-Age (*Boes* 1265 pour Bœuf, *Boes* 1178 et *Boex* 1186 pour Bouhey), à supposer que l'attribution de ces formes soit exacte, serait un phénomène purement fortuit.

HOMONYMES. — Peut-être Bohé, lieu auj. détruit (Yonne). Semble apparenté Bohéries (Aisne), anciennement *Boheriæ*.

Boerot, 1220 (Cart. de la Ch. des Comptes, B, 199) près Beaune, est un « petit Boer » auj. disparu ; c'est vraisemblablement un homonyme de Bouhey formé à l'époque où celui-ci était *Boes* ou mieux *Boer*.

MARMAGNE, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Marcomannia*, 723, 748 (dom Plancher, I, preuves, p. 1 et 4). — *Marmania*, 1100 (Cart. de Flavigny). — *Mormannia*, 1157 (dom Plancher, I, pr., p. 50). — *Marmagnia*, 1196 (Titres de l'abbaye de Fontenay). — *Marmaignes*, *xiv^e* s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 382). — *Marmaigne*, 1397, 1461 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Marmeigne*, 1442 (*id.*).

La forme ancienne *Marcomannia* indique, sans le moindre doute, que Marmagne doit son nom à une colonie de Marcomans établie dans cette localité. On peut affirmer, d'après M. Longnon, qu'elle le fut à l'époque romaine. En effet le nom de Marcomans, connu déjà au temps de Tibère et cité par Tacite, avait disparu comme nom de peuple dès le *v^e* siècle quand les Germains envahirent la Gaule. Les textes de l'époque mérovingienne portant le thème *Marcomannia*,

cela ne peut s'entendre que d'un lieu ayant été habité par les Marcomans.

Marcomannia a donné régulièrement en français Marmagne par chute de l'o atone précédant la tonique, chute entraînant celle du c.

HOMONYMES. — Marmagne (Cher, Saône-et-Loire), Marmaigne (Allier, Loiret, Mayenne). Ces derniers ont conservé la forme que revêt notre Marmagne aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, et qui est encore aujourd'hui la prononciation locale.

SALMAISE, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Sarmatia*, 862 (Chartes bourguignonnes), 1020 (Arch. Côte-d'Or, H., 30), 1035 (Pérard, p. 184), ^{xi}^e et ^{xii}^e s. (Pérard, *passim*). — *Castrum Sarmatii*, 1003, 1009 (Pérard, p. 168, 172). — *Sarmacia*, 1013 et vers 1020 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 165 et 167) — *Sarmasia*, 1020, 1029, 1030 (Pérard, p. 175, 177, 179), 1020 (dom Plancher, I, pr., p. 26), fin du ^{xiii}^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II p. 380). — *Sarmasiæ*, 1024 (Pérard, p. 176). — *Sarmatiense castrum*, 1035 (Pérard, p. 184). — (*cellam de*) *Sarmatiaca*, 1177 (Pérard, p. 249). — *Salmasia*, 1255, 1277, (Pérard, p. 481 et 343), 1269 (dom Plancher, I, pr., p. 108). — *Samaise*, 1262 (Pérard, p. 503). — *Salmacia*, 1272 (Cart. évêché d'Autun, p. 23). — *Saumaise*, mai 1265 (Original de la Charte d'affranchissement accordée par Estienès de Mont saint Jehan), *Saulmaise*, 1380, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Sau-moises*, fin du ^{xiv}^e s. (Itinéraires de Philippe-le-Hardi et de Jean-sans-Peur, p. XIII et *passim*).

La forme ancienne *Sarmatia* ne laisse aucun doute sur l'origine du nom de Salmaise. Ce village doit son nom à une colonie de Sarmates qui y fut établie à l'époque romaine (Voy. plus haut).

Sarmatia est un nominatif féminin singulier formé du nom des Sarmates, *Sarmatæ*, développé avec le suffixe *-ia* ; il signifie « endroit occupé par des Sarmates », « Sarmatie ».

Sarmatia a donné très régulièrement en français Salmaise, par substitution de liquide *l* à *r*, par fléchissement de la sifflante dure en sifflante douce et par transformation en *ai* de l' *a* latin accentué.

Dans le parler local, Salmaise est « Semoise » ou « Semâse ».

HOMONYMES. — Il y eut en Gaule, et même hors de Gaule, de nombreuses colonies de Sarmates, ainsi qu'en témoignent les homonymes du vocable Salmaise. Sont homonymes : Salmaze (Charente), Sarmazes (Tarn), Sermaise (Loir-et-Cher, Maine-et-Loire, Oise, Saône-et-Loire, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise), Sermaises (Loiret), Sermaize (Marne), Sermasse (Allier), Sermesse (Saône-et-Loire), Sermoise (Aisne, Aube, Nièvre, Yonne) ; Charmasse (Saône-et-Loire)

qui est *Sarmace* en 1291 (Cart. Evêché d'Autun, p. 97) et *Salmace* en 1300.

Sermizelle (Yonne), et une localité disparue entre Saint-Gervais et Dracy (Saône-et-Loire), mentionnée au XIII^e s. sous le nom de *Sarmaseul* (d'après Bulliot, *Système défensif chez les Romains*, p. 188), sont des diminutifs en *-ola* de *Sarmatia* : *Sarmatiola*, proprement « le petit Sermaise ». Peut-être en est-il de même de Chalmazelles (Loire).

Enfin sont apparentés à *Salmaise* les vocables Sermages (Nièvre), ancien *Sarmatica* ; Charmesse, près Genouilly (Saône-et-Loire), qui est en 876 *villa Sarmatica* (Bulliot, *id.*, p. 186) ; enfin Sermiers (Marne), qui est un ancien *Sarmatae*, forme basse *Sarmedum* en 850.

La *Salmasière* (Mayenne) est une localité qui tire son nom d'un premier possesseur nommé *Salmase* ou quelque chose d'approchant ; la présence de l'article montre qu'on est en présence d'un vocable récent.

Saumaise, com. de Semur, qui est déjà *Saumaise* en 1658 (Rôle des feux de l'Auxois) n'est qu'une variante de *Salmaise*, où l' *i* est vocalisée.

§ 5. — DÉNOMINATIONS GÉNÉRIQUES DE LIEUX HABITÉS

ATHÉE, c. d'Auxonne.

FORMES ANCIENNES (1). — *Attegias*, 733 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 41), 1^{er} quart du XI^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 176 et 177), 871 (dom Plancher, I, pr., p. 10). — *Atteias*, (2), 733 (Cart. de Saint-Bénigne), 880 (Chartes bourguignonnes). — *Eslées*, 1431 (Cerche des feux du Dijonnais).

ATHIE-SOUS-MOUTIER, ou **ATHIE-SOUS-RÉOME**, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES (3). — (*ecclesia*) *Ateiensis*, 1126, 1147 (Reomaüs, p. 188, 198 et 201). — *Ateæ*, 1189 (Reomaüs, p. 221). — *Ateia*, 1211 (*id.*, p. 240). — *Athies*, 1397 et 1442 (Cerche des feux du bailliage d'Auxois).

(1) La forme *Attiviacum* 630 (?) (Chron. de Bèze, XI^e s.) donnée par M. J. Garnier dans sa *Nomenclature*, est à rejeter ; elle est inacceptable au point de vue phonétique, et d'ailleurs Athée avait été donné à Saint-Bénigne dès 733.

(2) Pérard, reproduisant cet acte, écrit ce nom de lieu *Atænis* : « *Atænis medietate, Glennoco...* » Mais il faut rétablir *Ateias medietate, Glennono*, d'après M. Bordier (Du Recueil des Chartes mérovingiennes, Paris 1850) qui a fait vérifier l'original au Cartulaire de Saint-Bénigne par M. J. Garnier. C'est à propos de cette donation que la Chronique de Saint-Bénigne écrit : « *Attegias medietate, Glennono* ».

(3) La forme *Ateias*, 877 (Dom Bouquet, VIII, 668) donnée ici par M. J. Garnier, s'applique en réalité à la ferme de l'Athée, com. de Tonnerre (Yonne) ; la localité est désignée en effet *in fine Tornodrinse*.

Athie-Villiers, com. de Pouillenay, c. de Flavigny.

FORME ANCIENNE. — *Atées juxta Poilenay*, 1239 (titres de l'abbaye de Flavigny).

Pour M. D'Arbois de Jubainville, Athée et ses variantes représentent un nom propre de personne employé adjectivement, *Ateia* (s.-ent. *domus* ou *casa*) ou plus correctement *Atteia*, qui serait la forme féminine d'un gentilice *Atteius*.

M. Longnon préfère y voir le mot latin *Attegia* ou son pluriel *Attegiæ*, au sens de cabane, chaumière. En faveur de cette dernière manière de voir plaident diverses raisons d'inégale valeur (1). On peut remarquer d'abord que ce vocable et ses variantes sont localisés dans la moitié septentrionale de la France : c'est une raison pour n'y pas voir un nom de personne d'origine romaine, car un tel nom se trouverait de préférence répandu dans le Midi de la France, où l'influence romaine a pénétré plus tôt et plus profondément. En outre, on peut dire d'une façon générale que lorsqu'il s'agit d'un vocable assez largement répandu sur le sol français, il faut, entre deux thèmes étymologiques dérivés l'un d'un nom propre, l'autre d'un nom commun, choisir de préférence le second, surtout lorsqu'il s'agit d'un nom banal de construction rurale, comme *attegia* ; les noms de lieux représentant des gentilices ne se rencontrent d'ordinaire qu'à un très petit nombre d'exemplaires, quand ils ne sont pas isolés.

Nous adopterons donc le thème *Attegiæ*, au sens de « cabanes », « agglomération de chaumières », pour les trois vocables étudiés ici.

Attegiæ a donné Athées ou Athies par la chute normale du *g* intervocal (comme dans *Brigia* devenu la Brie, et la rivière *Brigia*, affluent du Loir, devenu la Braye), et par la réduction du *tt* à *t* simple.

Les formes plurielles latines ou françaises indiquent bien une agglomération de chaumières ; mais si l'*s* terminal a disparu dans la graphie actuelle du nom de nos trois localités, il subsiste dans la plupart des homonymes énumérés ci-dessous.

HOMONYMES. — Athée (Indre-et-Loire, Maine-et-Loire, Mayenne, Nièvre), Athez (Saône-et-Loire), Athies (Aisne, Pas-de-Calais, Somme, Yonne), Athis (Calvados, Marne, Orne, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise).

La Taye (Eure-et-Loir), *Ataiæ*, v. 1109, *Ataya*, 1246, *Estaye*, 1372, *Ataie*, 1398, est homonyme.

(1) On ne saurait s'appuyer ici sur la *ferme de l'Athée*, com. de Tonnerre (Yonne), pour démontrer que le mot athée, au sens de chaumière, est un nom commun resté dans le langage courant, puisqu'il aurait pris là l'article roman. Si l'on consulte en effet le *Dict. topographique de l'Yonne*, on voit que jusqu'au *xvi^e s.* ce vocable toujours au pluriel est resté privé de l'article (*Ateias*, 877, *Atheix*, 1108, *Ataieix*, 1222, *Athées*, 1496, *Astée*, 1498, *Astez*, 1514). L'article n'a sans doute fait son apparition qu'à la suite d'une sorte de jeu de mots fait sur le mot français athée.

ETAIS, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES (1). — *Hesthest*, 1102 (Cart. de Molesme, d'après Petit, II, 503). — *Esteth*, *Eset*, 1147 (Reomaüs, p. 199, 201). — (*Matheus de*) *Esetz*, 1185 (fonds de l'abbaye de Fontenay, d'après Petit, III, 263), 1193 (Archives Côte-d'Or, H. 1247, d'après H. Corot), 1196 (Cart. de Fontenay, d'ap. Petit, III, 348), 1267 (Ch. des Comptes, B, 1272, d'après Petit, V, 275), xiv^e s. (Longnon, pouillés de la province de Lyon, p. 142). — (*Matheus de*) *Testis*, 1196 (Cart. N.-D. de Châtillon, d'après Petit, III, 348), 1202 (Ch. des Comptes B, 10470, d'ap. Petit, III, 388). — *Stet*, 1196 (fonds de Fontenay, d'ap. Petit, III, 346). — (*Matheus de*) *Eset*, 1201 (id. 382). — (*Matheus de*) *Thet*, 1203 (Cart. de la Bussière, d'ap. Petit, III, 394). — *Estoes*, 1377 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Estées*, 1397, 1442, 1461 (id.). — *Estés*, xiv^e s. (Longnon, pouillés de la prov. de Lyon, p. 183). — *Estoetz*, *Estoets*, *Esetz*, *Estoes*, 1677, *Estay*, 1679, *Estethz*, 1680, *Esthays*, 1686, *Etais*, 1693 (Registres paroissiaux d'Etais, d'ap. M. Corot).

Les seules formes que nous possédions sur *Etais* sont des formes romanes de basse époque et une forme latine *Testis* (au nom. *Testiæ*) qui n'a rien d'étymologique. On ne peut donc ici procéder que par conjectures. La plus vraisemblable nous paraît être de voir dans *Etais* un homonyme d'Athée et Athie, c'est-à-dire un *Attegiæ* orinel. Nous n'avons pour cela d'autre raison que celle tirée de l'identité de ces vocables vers la fin du Moyen-Age (Athée est *Estées* en 1431, *Etais* est *Estées* en 1397 et 1442); mais cette raison nous paraît suffisante, car il faut remarquer que les formes romanes, aux graphies si diverses, que nous avons pour *Etais* du xiii^e au xiv^e s., figurent le plus souvent comme déterminatifs d'un nom d'homme; or dans ces conditions les formes sont toujours moins pures que lorsqu'elles sont données par un texte, pouillé ou cerche des feux, relevant spécialement les noms des localités.

En conséquence nous pouvons nous appuyer sur *Estoes*, *Estés*, *Estées* avec plus de sécurité que sur toute autre forme, et nous venons de voir que cela nous conduit au thème *Attegiæ*. *Etais*, comme Athie et Athée, aurait donc eu primitivement le sens d'agglomération de chaumières.

HOMONYME. — *Etais* (Yonne), dont les formes connues sont encore

(1) La forme *Stafiacus*, 723 (dom Plancher, pr., p. 1) a été rattachée à tort par M. J. Garnier à Savois; nous ne croyons pas qu'elle puisse davantage concerner *Etais*, comme le pense M. H. Corot, (cf. H. Corot, Bull. d'Hist. et d'Archéol. religieuses, t. II, 1884, p. 160). M. Corot lit *Stafiacus* mais tous les auteurs s'accordent à lire *Stafiacus*. Or *Stafiacus* n'a pu donner en français que quelque chose comme Etevey ou Etivey. A la vérité, nous avons commis une erreur en disant (fasc. II, p. 126, art. SAVOIS, en note) : « *Stafiacus* concerne sans doute Etivey (Yonne) ». Cette localité est en effet loin du Duesmois, et, dans la pièce de 723, *Stafiacus* est mentionné *in pagodumense*. Il s'agit sûrement d'une autre localité, Etivey ou Etevey, aujourd'hui disparue.

moins anciennes que celles de notre Elais : *Testæ*, 1247 ; *Estel*, xiv^e s. ; *Estaiz*, 1529.

CHENOVE, c. de Dijon-Ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Canavæ*, 630 (Chron. de Bèze, p. 236) ; viii^e s. (Pérard, p. 4 ; Cart. d'Autun, I, p. 81 : testament de Saint-Léger, pièce suspecte) ; 828 (Pérard, p. 16 ; Chron. de Saint-Bénigne, p. 92) ; 901, 1113 (Cart. d'Autun, I, p. 35, 18) ; 1102, 1113 (dom Plancher, I, pr., p. 34, 36). — *Chenevæ*, 733-734 (Pérard, p. 8 ; Chron. de Saint-Bénigne, p. 41), 1170 (dom Plancher, I, pr., p. 53) ; 880 (Chartes bourg., p. 121) (1). — *Canabæ*, 1102 (Pérard, p. 83) ; xiii^e s. (Cart. d'Autun, I, *passim*, et III, p. 73), 1320 (Longnon, pouillés prov. Lyon, p. 176). — *Chenaves*, v. 1175 (Pérard, p. 139). — *Canevæ*, 1175 (Pérard, p. 248) ; 1178 (dom Plancher, I, pr., p. 56). — *Chenoves*, 1238 (Petit, IV, 308) ; 1247 (Cart. d'Autun, I, p. 170) ; xiv^e s. (Longnon, pouillés prov. Lyon, p. 101 et 186).

Nous présenterons pour Chenôve deux solutions étymologiques. Elles se valent au point de vue phonétique, et fournissent l'une comme l'autre une explication également naturelle du vocable. Toutefois la première, qui a les préférences de M. Longnon, est plus recommandable.

1. — Le thème est *Canavæ* ou *Canabæ*, signifiant « cellier, cave » puis « taverne, cabaret ». Le mot *canava* n'a pas été relevé chez les auteurs classiques ; on ne le trouve que dans des écrivains de la décadence, Saint-Augustin, qui vécut de 354 à 430, Saint-Ennode (473-521). La variante *canaba* figure sur des inscriptions, où elle désigne, en nous apprenant leur existence, les entrepôts de vin, les docks que la corporation des *negotiatores vinarii* ou marchands de vin en gros possédait le long des quais dans les ports de la Saône et du Rhône.

Ainsi Chenôve, qui a perdu l's du pluriel indiqué par les formes anciennes, aurait tiré son nom de celliers sans doute assez importants établis dans ce pays, encore vignoble de nos jours ; cela prouverait que l'industrie vinicole y remonte à l'antiquité, industrie renouvelée, il est assez curieux de le constater, par les Ducs de Bourgogne qui y avaient un pressoir construit avant 1238. Ce vocable serait ainsi synonyme de celui du hameau **Les Celliers**, au territoire d'Alise, ainsi nommé en raison des caves que l'abbaye de Flavigny y avait fait construire.

Comment *Canava* ou *Canaba* a-t-il laissé Chenôve ? *Canava* avait ses deux premières syllabes brèves ; comme la pénultième qui prend

(1) Et non *Chenavæ* comme l'écrivit J. Garnier, *Nom. hist.*

d'ordinaire l'accent en latin, ne le porte jamais lorsqu'elle est brève, cet accent se trouvait rejeté sur l'antépénultième ; régulièrement, *Canava* eût dû perdre sa voyelle intermédiaire, qui était atone, et donner « chanve ». S'il en est résulté « Chenôve », il faut admettre un déplacement de l'accent, qui s'est trouvé reporté de la première syllabe sur la seconde. Dès lors, on a eu « Chenève » au VIII^e s., transformé plus tard, vers le XII^e s., semble-t-il, en Chenôve par l'effet de la tendance du dialecte bourguignon à changer en o l'é accentué.

2. — Dans une autre manière de voir, Chenôve reproduirait simplement le nom sous lequel est désignée dans le parler populaire de Bourgogne la plante textile appelée chanvre, *cannabis* en latin. *Cannabis* a la pénultième brève, il est donc accentué sur l'antépénultième. En bas-latin, ce mot, qui est féminin, s'est simplifié en *canava*, avec accent sur la première syllabe, ce qui a donné correctement en français « chanve » altéré en « chanvre » par l'introduction d'un *r* comme le fait s'est passé pour quelques autres mots (*pulpitum*, pupitre ; *regesta*, registre ; *Carnuti*, Chartres). Mais *cannabis*, sous son cas oblique *cannabe(m)* ou son produit d'évolution bas-latin *canava* n'a pas abouti de suite à « chanve » en roman, il a fait d'abord chanève, par suite d'une exception aux lois de l'accentuation qui, d'après Darmesteter (*Grammaire historique de la langue française*) n'est partagée que par deux autres mots : *orfanum*, devenu en vieux français « orfène » (plus tard « orphelin »), et *rafanum*, devenu « ravène ». La forme romane première « chanève » s'est ensuite corrigée en « chanve », passé à « chanvre » dans le français ; mais elle a persisté, avec sa voyelle médiale accentuée, dans certains parlers locaux, comme le bourguignon où elle est « chenôve » (et aussi « chênôvre »), et le forézien, où elle est « chinève ». En Bourgogne, l'évolution a donc été la suivante : *cannabe(m)* ou *canava*, chanève, chenève, chenôve, avec déplacement de l'accent latin (on prononce ch'nôve).

Cette évolution particulière du mot *cannabis* a son parallèle dans celle du mot *sinapis*, désignant la moutarde sauvage. Tandis qu'en français, accentué sur la première syllabe, *sinapem* a donné seneve, puis senve ou sanve, ce mot a eu, dans notre région, un sort tout différent : par suite du déplacement de l'accent de la première syllabe sur la seconde, *sinapem* a donné, en dialecte bourguignon, senôve, prononcé « s'nôve ».

Chenôve devrait donc son nom à la culture du chanvre qui occupait une partie plus ou moins importante du territoire lors de la fondation du lieu habité. Les noms des végétaux cultivés ou croissant naturellement ont en effet servi à qualifier maintes localités. Chenôve serait en fait l'homonyme de Chanves (Ain), Chanvre (Indre), Chamvres (Yonne).

Il existe dans notre département un écart du nom de **Chenôve** au territoire de Savigny-les-Beaune ; il est noté *grangia de Chenove* en 1150 (titres de l'abbaye de Maizières).

HOMONYMES. — Chenôves (Saône-et-Loire), qui est *Canabæ* en 875 (Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, 6), *Canevæ* en 872 (Cart. de Saint-Marcel de Châlon, par Canat de Chizy, p. 4).

NOTA. — M. d'Arbois de Jubainville (*Origine de la propriété foncière*, p. 653), a émis sur l'étymologie de Chenôve une opinion différente de celles exposées ci-dessus. Le savant professeur du Collège de France, qui avait surtout en vue de fixer les lignes générales de la toponomastique française, ne pouvait s'arrêter à approfondir tous les noms de lieux qu'il passait en revue. Lorsqu'on étudie en détail, un à un, les vocables d'une région particulière, on peut exceptionnellement être amené à des conclusions en désaccord avec celles d'un maître.

COLLONGES-LES-BÉVY, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Colonicas*, 879 (Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, p. 13). — *Colunges*, 1221 (Cart. de Citeaux). — *Colonges*, 1391 (Cerche des feux de Beaune et de Nuiz. — *Quelonges*, 1431 (*id.*). — *Coulonges*, 1470, (*id.*).

COLLONGES-LES-PREMIÈRES, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Colonica villa*, XI^e s. (Chron. de Bèze). — *Colonges-les-Longeaul*, 1431 (Cerche des feux du bailliage de Dijon). — Dans le parler local, se dit « Clonge ».

Colonges, com. de Plombières, c. de Dijon-Ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Colonicas*, VI^e s. (Chr. de Saint-Bénigne), 874 (Chartes bourg., p. 115). — *Colonias*, 1015 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 180). — *Colonges*, 1431 (Cerche des feux du bailliage de Dijon).

Collonges, com. de Marcigny-Ogny, c. de Pouilly.

FORME ANCIENNE. — *Colonges*, 1396 (Rôle des feux de l'Auxois).

Collonges, com. de Millery, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Colunges*, 1180 (dom Plancher, I, pr., p. 58). — *Colonges*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois).

Collonges, com. de Saulieu.

FORME ANCIENNE. — *Colungias*, 1362 (titres du chapitre de Saulieu).

Le thème étymologique de Colonge est le mot latin *colonica*. C'était originellement un adjectif, sous-entendant un substantif tel que *villa*, *casa*, *domus* ; il était formé sur *colonus*, colon, au sens de cultivateur, et désignait une maison de paysan laboureur.

Dès l'époque franque ce mot s'altéra, sans doute par suite d'une

confusion avec le latin classique *colonia*, colonie, et devint *colonia*, forme qu'on trouve dans les écrits de Grégoire de Tours au VI^e s.

Colonge dérive de *Colonica* par les intermédiaires *Coloneca*, *Colonega*, *Colon'ga* ; de même *Santonica* a donné Saintonge.

Les formes plurielles Colonges proviennent de l'accusatif pluriel *Colonicas*.

Le double l de Collonges est d'origine récente.

HOMONYMES. — Dérivent de *Colonica* ou *Colonicas* : Collonge (Ain, Corrèze, Drôme, Isère, Loire, Puy-de-Dôme, Rhône, Haute-Saône, Saône-et-Loire, Savoie, Tarn-et-Garonne), Collonges (Ain, Corrèze, Creuse, Rhône, Haute-Savoie, Saône-et-Loire) ; Colongo (Rhône, Savoie) ; Coulonges (Aisne, Charente, Charente-Inférieure, Eure, Loir-et-Cher, Mayenne, Nièvre, Orne, Sarthe, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne) ; et ces mêmes formes munies de l'article, témoignent que le mot avait passé comme nom commun dans la langue romane ; Collorgue (Gard) ; Collongues (Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône, Lot-et-Garonne, Hautes-Pyrénées, Vaucluse) ; la Coulonche (Orne) ; puis les mêmes formes où -an- s'est substitué à -on- : Collanges, Coulange, Coulanges, la Collange, les Collanges, etc., éparses sur le sol français.

Dérivent de *Colonia* : Cologne (Aisne, Gers) ; Coulogne (Pas-de-Calais) ; Coulaïne (Gironde, Indre-et-Loire, Maine-et-Loire, Sarthe).

Le pont de Cologne, sur l'Arroux, non loin d'Arnay-le-Duc, a même étymologie.

ETAULES, c. de Dijon-Nord.

FORMES ANCIENNES. — *Finis Stabolensis*, 758 (Cart. de Flavigny) ; *Finis Stabulensis*, 852 (Pérard, p. 146). — (de) *Stabulis*, 1129, 1133, 1139 (Pérard, p. 102, 106, 110). — (*vicum qui vocatur*) *Stabula*, 1178 (Cart. de Saint-Seine). — (*Willelmus de*) *Stables*, 1191 (Arch. de Vausso, Cart. des Templiers, d'après Petit, III, p. 313). — *Estauille*, 1245 (Pérard, p. 429). — *Estabully* (*sic*), 1245 (*id.*, p. 429). — (de) *Stabulo*, 1283 (*id.*, p. 490). — *Estaulles*, 1286 (Pérard, p. 430). — *Estaulles*, *Etaules*, 1469 (Cerche des feux du Dijonnais).

Le thème étymologique de ce vocable est le mot latin *stabulum*, au sens de gîte, chaumière, auberge, et secondairement étable, bergerie, écurie. Ici il est pris au sens de chaumière et au pluriel : c'est le pluriel neutre *Stabula* qui a donné Etaules.

Stabula a donné très régulièrement Etaules. 1° Il s'est fait une prothèse d'un e avec chute de l's latin comme dans *scutum*, *spina*, *stella*, devenus escu, espine, estoile, puis écu, épine, étoile ; 2° l'u atone est tombé, comme dans *tabula* devenant table. Arrivé à ce point, le vocable était « Etables ». En français le mot étable, dérivé de *stabulum*, ne s'est pas modifié ulté-

rieurement. Mais dans la région bourguignonne, la transformation a subi un degré de plus ; 3° il s'est fait un changement de *b* en *v*, phénomène fréquent dans le passage du latin au français (*probare, faba, hibernum*, prouver, fève, hiver), et une vocalisation subséquente de *v* devenant *u*, ce qui est sa destinée normale devant une consonne (ex. : *navi/ragium* devenant naufrage). Comme exemple offrant une transformation identique, on peut citer le latin *tabula*, devenu table en français et « taule » en patois bourguignon.

Un homonyme, Etaules (Yonne), de la même région par conséquent, a des formes anciennes montrant bien les divers degrés de transformation de *Stabulum* : *Stabulæ*, 1180, *Estables*, 1218, *Etaules*, 1464.

Plusieurs localités de ce nom, *Stabula* ou *Stabulum*, figurent aux textes itinéraires : par ex. : *Stabula* chez les *Rauraci* dans la Gaule Belgique, *Stabulum* dans la Narbonnaise, au pied des Pyrénées. Là, sur des voies romaines, le sens d'auberge paraît plus indiqué.

HOMONYMES. — Etaule (Charente, Haute-Saône, Saône-et-Loire), Etaules (Charente-Inférieure, Yonne) ; les Taules (Nièvre), qui est Ville Destaulles, 1369, ville des *Etaules*, 1389, *Etaulles*, 1638.

TROCHÈRES, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Trescasæ* (1), 830, 1109 (Chr. de Bèze, p. 255, 258, 417). — *Trecasæ*, 1^{er} quart du XI^e s. (*id.*, p. 293). — (*in villa quæ*) *Trescase* (*appellatur*), v. 1125 (*id.*, p. 444 et 464). — *Troicheriæ*, 1288 (Cart. d'Autun, II, p. 76). — *Troicherre*, XIV^e s. (Longnon, pouillés de la province de Lyon, p. 125). — *Troichères*, XV^e s. (*id.*, p. 156).

Le thème étymologique est bien *Tres casæ*, signifiant « les trois chaumières ». C'est en effet ce sens de chaumière, d'habitation rustique, qu'avait *casa* à l'époque romaine. Du Cange en cite la définition suivante, rapportée par Isidore de Séville qui l'emprunte à Papius : « *Casa est agreste habitaculum palis, arundinibus et virgultis contextum...* » Du Cange ajoute d'autre part : « *Pro latino-barbaros scriptores, sumitur pro quovis ædificio : unde casas regis legimus in Lege Longob.* — *Casa Dei, ædes sacra.* » A l'époque barbare en effet, le sens de *casa* s'élargit, et devient synonyme d'habitation en général, si bien qu'on arrive à désigner par *casa* les demeures royales, les monastères, dont certains prennent le nom de *Casa Dei*, Chaise-Dieu.

Le vocable *Tres Casæ* remonte très vraisemblablement aux temps

(1) Nous ne savons pourquoi J. Garnier, dans sa *Nomenclature historique*, indique *Trescasæ* comme cité en 680 à la Chron. de Bèze, d'accord en cela avec Courtépée, suivant lequel ce village aurait été donné à l'abbaye dès le temps de la fondation de celle-ci. Ce qui est certain, c'est que le *Trescasæ* ne figure pas parmi les biens donnés par le duc Amalgaire, fondateur du monastère de Bèze, biens énumérés p. 235 et 236 de la Chronique, édition Garnier, et dont la liste se retrouve p. 244, dans le *Præceptum Clotarii regis*.

romains. Les textes de l'antiquité nous font connaître plusieurs localités dont le nom était formé du mot *casa*, généralement accompagné d'un déterminatif : *Casæ Cæsarianæ*, station d'Italie entre *Arretium* et *Florentia* (*Itin. Ant.*) ; *Casæ Eburcianæ* (*Tab. alim. Vel.*) ; *Casæ Crispinelli*, *Casæ Papillianicæ* (*Tab. alim. Bæbian.*) ; d'autres sont citées en Afrique, ainsi que le diminutif *Casula*. D'autre part *Tres Casæ* est une expression assez analogue à celle de *Tres Tabernæ* qui dans Ammien Marcellin désigne une station routière représentée aujourd'hui par Saverne (Alsace).

Casa a donné *Case* ou *Caze* dans la partie la plus méridionale de notre pays, Chaze et Chèze vers la région du Plateau central, Chaise ou Chalze dans la moitié septentrionale de la France. *Tres Casæ* aurait dû laisser Troichaises ou Trochèses ; l'accident dit rotacisme en a fait Trochères, modification inverse de celle qui de *cathedra* a produit « chaise » à côté de la forme régulière « chaire ».

Pas d'homonyme.

VIC-DE-CHASSENAY, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Vicus de Chacenay*, 1296 (*Cart. d'Autun*, I, p. 297). — *Vicus de Chacenay*, XIV^e s. (pouillé d'Autun, *Cart. II*, p. 381). — *Vy de Chassenay*, 1377 (*Rôle des feux de l'Auxois*). — *Vic-Chassenai*, XVIII^e s. (Courtépée).

VIC-DES-PRÉS, c. de Bligny.

FORMES ANCIENNES. — *Vicus*, 878 (*Hist. de Saint-Martin d'Autun*, II, p. 10) ; XIV^e s. (pouillé d'Autun, II, p. 379). — *Vi*, XII^e s. (*Cart. d'Autun*, I, p. 98). — *Viz*, 1233 (*id.*, p. 147). — *Vic*, XVIII^e s. (Courtépée).

VIC-SOUS-THIL, c. de Précy.

FORMES ANCIENNES. — *Vicus subtilus Thillium*, XIV^e s. (pouillé d'Autun, *Cart. II*, p. 385). — *Vy-sous-Thil*, 1377 (*Rôle des feux de l'Auxois*).

VIX, c. de Châtillon.

FORME ANCIENNE. — *Viz*, 1248 (*Titres de l'abb. de Pothières*).

Ces quatre noms communaux, dont la prononciation est uniformément « Vi », représentent chacun un latin *Vicus* ; les trois premiers ont été gratifiés de compléments déterminatifs pour éviter la confusion.

Vicus était chez les Latins ce qu'est pour nous le mot « village » ; c'était un substantif commun servant à désigner les agglomérations rurales, petites ou grandes, non fermées de murs (1). Entre la ville,

(1) *Vicus* avait aussi un autre sens, celui de « quartier » voire même de « rue » d'une ville (voir Publius Victor, *De regionibus urbis Romæ*, où l'on constate qu'à chaque *vicus* de Rome étaient préposés quatre citoyens, les *vicomagistri*, dont la fonction n'est pas élucidée).

Vicus a continué à être employé, à l'occasion, avec ce sens de « rue » dans les textes latins du Moyen-Âge ; ex. *vicus Cordubanariorum* « rue des Cordonniers » à Beaune, au *Martyrologe de N.-D. de Beaune*, XIII^e s. ; « *Acta fuerunt hec Parisius, in domo ad signum Poti Stagnæ, in vico Regine Sicilie* », 1376 (*Cart. d'Autun*, III, p. 319).

urbs (ou *oppidum*, avec l'acception de ville forte) et la *villa*, qui ne s'entend que des bâtiments ruraux isolés, qu'il s'agisse d'une maison de maître ou d'une exploitation agricole semblable à nos fermes, il n'y a place que pour une expression, *vicus*, quelle que soit l'importance du groupe d'habitations, qu'il ait celle d'un de nos hameaux, ou celle d'une de nos bourgades. « *Vicus paganus*, dit Forcellini, *sunt plures villæ seu domus rusticanae conjunctæ, nullisque mœnibus cinctæ* ». César parle souvent des *vici* gaulois ; les expressions qu'il emploie pour dénommer les lieux habités de Gaule sont : d'une part *urbs* et *oppidum*, qui sont les villes, fermées, d'autre part les *œdificia* (il ne se sert pas du mot *villa*), qui sont les constructions isolées à la campagne ; restent les localités peu importantes qu'il distingue en *castella*, points fortifiés, et en *vici*, les villages ouverts.

On tend en outre à reconnaître à *vicus* le sens plus spécial de « gros village, bourgade ». Quicherat, dans son Dictionnaire latin, traduit concurremment *vicus* par « bourg » et par « village ». Cette acception de « bourg » est à préférer lorsqu'il s'agit du nom de lieu *Vicus* ; elle a du devenir prépondérante à la fin de l'empire romain et au début du Moyen-Age. Car au *vi^e* s., et encore au *vii^e* quoique avec moins de fréquence, le mot *vicus* reste d'un emploi courant dans les textes latins, et probablement dans la langue commune. Grégoire de Tours s'en sert à profusion, bien plus souvent que du mot *villa*, et en l'appliquant habituellement aux villages importants. Sur les monnaies mérovingiennes également, *vicus* accompagne souvent le nom du lieu de fabrication. Avec Frédégaire, le rôle de *vicus* diminue, le mot *villa* l'emporte ; au *viii^e* s., *vicus* disparaît à peu près complètement. Cet usage de *vicus* par les écrivains précités devait être le corollaire de la persistance du mot dans la langue commune ; ce qui le démontre d'ailleurs, c'est l'existence de quelques noms de lieux « le Vic », où l'article est le témoin de l'incorporation du mot « vic » au parler roman ; leur petit nombre indique, en même temps, que ce substantif commun y tomba d'assez bonne heure en désuétude. On peut par conséquent considérer le vocable Vic comme appartenant à l'époque romaine dans la grande majorité des cas, ou peut-être pour quelques-uns, à l'époque mérovingienne.

En toponymie, *Vicus* a été usité soit à l'état isolé, soit accompagné d'un déterminatif. Celui-ci, qui tantôt précède *Vicus* et tantôt le suit, est soit un nom de rivière : *Vicus Sipiæ*, Visseiche (Ille-et-Vil.), *Duinæ vicus*, Dennevy (Saône-et-Loire), désignant des villages bâtis sur le bord de la Seiche, de la Dheune ; — soit un des adjectifs *novus*, nouveau, *longus*, long, *vetus*, vieux, ex. : Neuvy, très

répandu, Vinneuf (Yonne) qui correspondent à *Novus vicus* et à *Vicus novus* (1).

On rencontre dans les textes du Moyen-Age quelques noms de lieu apparemment composés dont *Vico-* constitue le premier terme, ou *-vicus* le second, combiné à un autre élément qui ne paraît pas latin. Tels sont : *Vicomasaonus*, *Vicositus* (*Cart. ms. Cluniac. Maiol.*, d'après de Charmasse, *Cart. d'Autun*, II, LXXV et LXXVI), devenus *Massan* (par les intermédiaires *Vimasaon*, *Masoan*) et *Vigouset*, tous deux en Saône-et-Loire ; *Stolvicus*, *Etourvy* (Aube), *Volvicus*, *Volvic* (Puy-de-Dôme). Ces vocables sont sans doute gaulois, et l'élément *vicus* y a un sens inconnu, soit différent, soit peut-être voisin de celui du latin *vicus*, au cas où la langue gauloise aurait possédé un terme *vicos* apparenté à *vicus* latin, comme le sont *oicos* en grec, *vecas* en sanscrit, où ils signifient « demeure, habitation ».

HOMONYMES. — Le vocable *Vicus* a laissé sur notre sol une assez nombreuse famille, qui prédomine dans la moitié méridionale de la France. On trouve *Vic* à 25 ou 30 exemplaires principalement dans les contrées de langue d'oc ; le *Vic*, dans la Gironde et les Vosges. *Vicq* (Allier, Dord., Indre, Landes, H^{te}-Marne, Nord, Seine-et-Oise, Vienne. H^{te}-Vienne), *Vy* (H^{te}-Saône, à 4 ex.), *Vit* (Doubs), *Vix* (Vendée), *Vico* (Corse). — *Vis-en-Artois* (P.-de-Cal) ; *Vitz-Villeroy* (Somme) ; *Wy-Joli-Village* (S.-et-O.). — *Vieu* (Ain).

LONGVIC, c. de Dijon-Est.

FORMES ANCIENNES. — *Longus vicus*, 630, 664, ix^e s. (*Chron. de Bèze*, p. 236, 244, 260, 277) ; viii^e, ix^e, x^e, xi^e s. (*Chron. Saint-Bénigne*, p. 41, 92, 104, 105, 113, 117, 124, 180) ; 877, xi^e, xii^e s. (*Pérard*, p. 156, 183, 84, 205, 215). — (*in villa* ou *in fine*) *Longoviana*, viii^e, ix^e, x^e s. (*Pérard*, p. 8, 16, 21, 144, 62). — (*in fine*) *Longoviacense*, fin ix^e s. (*Pérard*, p. 56). — *Longovicus*, 1124, 1177, 1193 (*Pérard*, p. 217, 249, 268). — *Lonvi*, 1258, 1262, 1272 (*Pérard*, p. 494, 503, 522). — *Lonvy*, 1280 (*Pérard*, p. 548). — *Lonvy*, 1375 (*Cerche des feux du Dijonnais*). *Longvy*, 1386 (*Pérard*, p. 370).

Le nom *Longus Vicus*, a été donné à un village de forme allongée, développé en une longue rue, comme c'est le cas de nombre d'agglomérations bâties au long d'une voie publique (Cf. *Longueville*, *Longvillers*).

Notons que pareil vocable n'a pu être appliqué qu'à un village

(1) Un troisième mode d'association se rencontre à l'époque romaine avec *Vicus Julii* (à comparer à *Forum Julii*), qui était encore au vi^e s. le nom d'Aire (Landes) ; c'est vers ce temps que cette localité prit son nom nouveau *Atura*, tiré de celui de l'Adour, *Aturus*. Grégoire de Tours lui donne indifféremment les deux appellations.

ayant déjà atteint une certaine étendue ; à ses débuts, alors qu'elle ne comptait que quelques maisons, l'agglomération a dû porter un autre nom. *Longus Vicus* apparaît donc comme une appellation non pas primitive, mais secondaire pour la localité qui la porte.

HOMONYMES. — Longwy (Jura, Meurthe-et-Mos).

VIÉVY, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES. — *Vetus Vicus*, v. 875 (Bibl. Ec. de Chartes, I, 269) ; 1289 (Cart. d'Autun, I, p. 271) ; 1322 (Cart. d'Autun, III, p. 379). — *Viari*, 1253 (Cart. d'Autun, I, p. 183). — *Viezvis*, xiv^e s. (pouillé d'Autun, Cart. II, p. 379). — *Viezvy*, 1397 ; *Vyavy*, 1442 ; *Viévy*, 1461 (Cerche des feux du baill. d'Auxois).

Ce vocable *Vetus Vicus*, le-Vieux-Vic, ou « le vieux village », est porté par une localité qui a été, en effet, fort anciennement habitée. On a découvert sur ce finage, au hameau de Visignot situé sur une ancienne voie romaine d'Autun à Arnay (Courtépée), une patère de bronze (qui était en l'espèce un vase sacré), portant gravée sur le manche la dédicace suivante : *Deo Alisano Paullinus pro Contedoio fil (io) suo*. Comme cette inscription contient la mention d'un dieu topique gaulois, ainsi qu'un nom d'homme gaulois, *Contedoius*, à côté du nom d'homme romain *Paullinus*, elle a dû être gravée à l'époque de transition où, sous la domination romaine, les Gaulois n'étaient encore qu'à moitié romanisés, n'avaient encore que partiellement renoncé à leurs dénominations propres pour emprunter l'onomastique du vainqueur ; elle est donc probablement contemporaine du premier siècle de notre ère, ou au plus tard du deuxième. Il est du reste fort possible que le territoire ait été habité déjà depuis plusieurs siècles.

Le nom *Vetus Vicus* a vraisemblablement été donné au lieu habité qui nous occupe parce qu'il a été bâti au voisinage de ruines, de restes de maisons témoignant de la présence de l'homme à une époque antérieure. Ou bien encore le village, après s'être appelé simplement *Vicus* pendant un certain laps de temps, vit-il son nom modifié en *Vetus Vicus*, pour le distinguer d'un autre *Vicus* pas très éloigné, et du même *pagus* apparemment, village qui est aujourd'hui Vic-des-Prés.

Le vocable *Vetus Vicus*, qui donne régulièrement en français Viez Vy, remonte à l'époque romaine, ou à la rigueur à la première moitié de l'époque mérovingienne. Nous avons dit, en effet, que l'usage du mot *vicus*, s'il est encore courant au vi^e, se perd au vii^e s. Il en est de même de *vetus*, qui au commencement du Moyen-Age est supplanté par *vetulus*, lequel laisse « vieil », différent de « viez » qui représente *vetus*.

HOMONYMES. — Viévy (Loir-et-Ch., Loiret). — Peut-être aussi Vév (Jura), Vivy (M.-et-L.).

Les noms de lieux Vielvic (Dord., Loz), Vieilvic (Dord.), Vieuvic (Euro-et-L.), Vieuxwy (Ille-et-Vil.) sont des synonymes, plutôt que des homonymes, puisqu'ils répondent à *Vetulus Vicus*, et non pas à *Vetus Vicus*. Ils doivent être considérés comme moins anciens que les représentants de *Vetus Vicus*, tout en remontant déjà loin dans le haut Moyen-Age.

§ 6. — SOUVENIRS DE MURAILLES ANTIQUES

MIMEURE, c. d'Arnay.

FORMES ANCIENNES. — *Mimur*, 1088 (Titres du prieuré d'Arnay). — *Mimures*, xiv^e s., (pouillé d'Autun, Cart., II, p. 379) ; 1397 (Cerche des feux du bailliage d'Auxois). — *Mimeures*, 1442; *Mymeure*, 1461 (Cerche des feux du bailliage d'Auxois). — *Marmuriæ*, sans date ni référ. (Courtépée).

La forme du xi^e s. nous montre que l'apparence de genre féminin, amenée depuis six siècles au moins par l'adjonction d'un *e* muet final, n'est pas justifiée, pas plus que celle du pluriel simulée par un *s* fantaisiste. A en juger d'après cette forme, *Mimur*, il semble que la seconde syllabe représente le mot « mur », *murus*, dont elle a pris depuis longtemps la prononciation « meur » du patois bourguignon. Si cette impression était exacte, ce vocable serait donc, comme Semur, lié à l'existence d'une muraille ou de murs, probablement plus ou moins ruinés, visibles dans la localité à l'époque de la création du lieu habité. Quant au premier terme auquel serait associé *murus*, nous préférons ne rien risquer à son endroit, faute d'éléments suffisants pour en rétablir la structure et la signification.

Pas d'homonyme.

SEMUR, ch.-l. d'arr.

FORMES ANCIENNES. — *Sinemuro*, légende de monnaie mérovingienne ; 656 (Jonæ Vita S. Johannis Reomaensis, in Monum. Germ., Script. mer., p. 507) ; 723, 1019, v. 1030, 1100 (Cart. de Flavigny) ; 1143 (Petit, Hist. ducs Bourg., II, 231) ; 1133, 1195 (dom Plancher, I, pr., p. 82). — *Senmurus*, 879 (Cart. d'Autun, I, p. 27). — *Semur*, 1260 (Pérard, p. 498). — *Semeur*, 1280, 1285 (Pérard, p. 548, 560).

On voit que dès l'époque mérovingienne, Semur nous est donné sous la graphie latine *Sinemurus*, qui depuis a été la tradition constante, exception faite pour le *Senmurus* de 879. Mais *Sinemurus* ne saurait être le thème primitif, et l'étymologie si souvent donnée,

(*urbs*) *sine muro* « ville sans mur », n'est pas admissible. On ne définit pas une chose, on ne dénomme pas une localité d'après une qualité qui lui fait défaut, ce serait contraire à la logique : autrement il faudrait s'étonner que pareil caractère négatif n'ait été invoqué que pour trois localités de France, alors que des milliers d'autres le présentaient au même degré.

L'étymologie est ailleurs, et Courtépée a dit vrai quand, rejetant l'explication *sine muro*, il a écrit : « Semur vient plutôt de *senemurium*, vieilles murailles ». La forme *senemurium* est fautive, mais le fond de l'idée est bon (1).

Le thème est *Senem murum*, pris à l'accusatif, ou *Sene muro*, au cas oblique, signifiant « vieux mur, vieille muraille » ; il est formé des deux mots latins *senus* « mur », et *senex*, *senis* « vieux » ; ce dernier mot est un adjectif qui appartient au latin classique, concurremment avec son homonyme *vetus*, *-eris*, mais qui, moins heureux que celui-ci, paraît être tombé en désuétude aux bas-temps, si bien que sa présence dans un nom de lieu date ce vocable des premiers siècles de l'empire.

Senem murum ou *Sene muro* a fait Semur, prononcé Senn'mur dès l'époque mérovingienne, peut-être même dès le v^e siècle, car les voyelles prétoniques tombaient déjà dès la fin de l'Empire, et c'est ce stade encore persistant au ix^e s. que nous transmet la notation *Senmurus* de 879. Comme Sen'mur représentait tout aussi bien l'aboutissant de *Sine muro* (*sine* est devenu « sen » avant d'être « sans »), comme d'autre part le mot latin *senem* avait disparu de la langue des temps mérovingiens et par conséquent ne pouvait plus éveiller aucune idée, on comprend facilement qu'on lui ait substitué *sine* pour latiniser la première partie du nom Sen'mur, d'après cette tendance familière à l'esprit humain de chercher et de trouver un sens aux termes qu'il emploie et de leur adapter une traduction conforme : l'attraction des étymologies faciles du genre de *sine muro* est d'ailleurs de tous les temps. A une époque que nous ne sommes pas en mesure de préciser, Senmur perdit l'*n* final du premier élément, comme cela a eu lieu de temps en temps dans les composés dont le deuxième élément commençait par une liquide : ex. Momorant (Orne), pour Monmorant, *Mons Moderanni* ; Chamesson (Côte-d'Or), anciennement *Chanmessum*. Le vocable était dès lors réduit à Semur ; mais la graphie Sémur, qu'on trouve encore fréquemment dans les derniers siècles, est une survivance du Sen'mur plus ancien.

Le nom Semur remonte bien à l'époque romaine. L'histoire de saint Jean de Réôme nous apprend que notre Semur existait déjà au v^e siècle. Puis en 517, le roi de Bourgogne Sigismond fait au monastère de Saint-Maurice d'Agaune une donation de biens situés à Semur et aux environs. D'autre part le Semur de la Sarthe est cité en 518 dans un diplôme de Childebert I^{er}, *Sinemurum in pago Ceno-*

(1) C'est également la solution proposée par M. l'abbé Bourlier.

manico. Mais le nom même de Semur, *Senem murum*, apprend que le lieu qui le porte a été plus anciennement encore habité, car ces vestiges de murailles qui lui ont valu sa dénomination étaient les restes soit d'habitations plus anciennes encore, soit d'une antique fortification. Et de fait Semur-en-Auxois, bâti sur un promontoire de granulite dominant l'Armançon, qui baigne sur trois faces le pied de ses falaises escarpées, constitue bien un de ces emplacements où l'archéologue retrouve les anciennes stations fortifiées du type dit de « l'éperon barré ». Il est donc possible que l'homme ait dès les temps préhistoriques fixé sa demeure sur ce plateau, et dès lors la légende, bien qu'assez moderne peut-être, qui assigne à Semur une antiquité reculée et lui donne, à l'égal d'Alise, Hercule pour fondateur, ne serait pas, malgré tout, sans un certain fond de vérité.

HOMONYMES. — Semur (Sarthe), Semur-en-Brionnais (Saône-et-Loire).

On trouve mention en 992, aux Chartres de Cluny, d'un *Senmurum boscum* indiqué comme étant situé *in pago Matisconense, in villa Clutgiaco, in agro Pontiaco* (Bruel, Ch. de Cluny, III, p. 137).

Rappellent la même idée et sont par conséquent synonymes les vocables plus modernes : Vielmur (Tarn, Cantal), Viel-Mur (Maine-et-Loire), Murviel (Hérault), qui répondent à *vetulus murus* ou à *murus vetulus*; et en Espagne, Murviedro, qui représente *murum veterem*.

CHAPITRE VIII

VOCABLES D'ORDRE TOPOGRAPHIQUE

§ 1. — VOCABLES D'ORDRE HYDROGRAPHIQUE

BELLEFOND, c. de Dijon-Nord.

FORMES ANCIENNES (1). — *Bellafons*, XII^e s. (Bibl. de Dijon, ms. de Pierre, abbé de Saint-Bénigne). — *Bellefontz*, 1375, *Bellefons*, 1469 (Cerche des feux du Dijonnais). — *Bellefont*, 1783 (Nouvel Etat général des villes, bourgs et paroisses du Duché de Bourgogne).

Le thème étymologique est *Bella Fons*, Belle Source. Le latin correct exigerait *Bellus Fons*, puisque *fons* est toujours masculin chez les auteurs classiques. Le latin du Moyen-Âge met généralement ce substantif au féminin, parce qu'il était tel dans la langue parlée d'alors. Cette habitude devait du reste remonter fort loin : il

(1) La forme *Bellifons*, XI^e s. (Chron. de Bèze), rapportée par J. Garnier, concerne en réalité comme il l'a reconnu lui-même (dans son édition de la Chronique de Bèze aux *Analecta divionensia*) Bellefond, au territoire de Genevrières (Haute-Marne).

n'est pas douteux que le latin populaire, dès l'époque impériale, ait féminisé *fons* en Gaule, le genre de ce mot ayant peut-être subi l'influence de celui de l'équivalent gaulois *onna*.

L'adjectif *bellus*, -a, -um, dans le latin classique (Varron, Cicéron, etc.) équivaut à « bon », et secondairement à « joli, charmant ». Mais dans le langage familier et populaire, il a dû d'assez bonne heure devenir synonyme de *pulcher*, beau, qu'il a sans doute complètement détrôné dans le langage gallo-romain parlé à la fin de l'Empire, pour de là persister seul en roman.

Le substantif *fons*, de son côté, continua d'être employé en Gaule après la chute de l'Empire; il le fut plus longtemps dans le Midi que dans le Nord. Dans la moitié méridionale de la France, on rencontre Font ou Fond associé à l'article: la Font, les Fonds sont des vocables qu'on retrouve jusque dans l'Allier et la Nièvre, avec un ou deux exemplaires en Saône-et-Loire. Plus au Nord, la chose ne s'observe pas, Font n'est plus accompagné de l'article; sa fréquence est d'ailleurs bien moindre, et il ne se montre pour ainsi dire jamais à l'état isolé. C'est que là le mot ne s'est vraisemblablement pas maintenu dans la langue au-delà de l'époque mérovingienne, ayant été de bonne heure supplanté par l'équivalent « fontaine ».

Les vocables dans la composition desquels entre le substantif *font* ou *fond* appartiennent donc, au nord de la Loire, à l'époque romaine ou au commencement du Moyen-Age. Nous croyons, malgré l'absence des formes très anciennes, que notre Bellefond est gallo-romain, et voici pourquoi :

La voie romaine de Chalon à Langres, qui traverse notre département du sud au nord, y suit un tracé presque rectiligne; sur ce long parcours de près de 100 kilomètres, la voie ne présente qu'une seule inflexion marquée, et précisément le point géométrique où se fait ce coude de la route est Bellefond. On ne saurait douter par conséquent que cette localité n'ait constitué un point stratégique de la voie. D'autre part, la présence d'une « belle font », c'est-à-dire bonne fontaine, assez abondante, dit Courtépée, pour alimenter un moulin, est un fait remarquable, surtout le long d'une voie où les sources d'eau potable n'étaient pas des plus fréquentes. Cette circonstance, à supposer qu'elle n'ait pas influencé le tracé même de la route, constitue néanmoins, jointe à la position stratégique, une double particularité qui suffit à nos yeux, pour faire admettre l'existence en ce point, dès l'époque romaine, d'une agglomération habitée. D'ailleurs, Courtépée ajoute qu'on y a retrouvé des antiquités romaines.

BOUILLAND, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Bullientes*, 852 (Biblioth. Ec. Ch., I, 209, d'après Titres de la cath. d'Autun). — *Boliantus*, 858 (Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, p. 14). — (*in villa*) *Bullientis*, 938 (Cart. d'Autun, I, p. 52). — *Bullens*, v. 1143 (Petit, II, 232, d'après Titres de Sainte-Marguerite). — *Bullans*, 1166 (*id.*, p. 315). — *Boillans*, XIV^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 377).

Le primitif est *Bullientes* (*aquæ*), en adoptant le pluriel conformément à la forme la plus ancienne. Ce village doit vraisemblablement son nom à l'un des phénomènes hydrographiques remarquables que présente son territoire. S'agit-il, comme le veut Courtépée, de la naissance du ruisseau appelé « cours de Rhoin » ? « Dans le flanc de la montagne, dit cet auteur, d'un trou appelé *Grande Dore*, sort un gros volume d'eau durant les grandes pluies; il se précipite avec fracas... » Le bouillonnement de cette chute d'eau, d'où s'élève une buée dans certaines conditions atmosphériques, eût pu en effet amener la comparaison avec le phénomène de l'ébullition de l'eau.

S'agit-il plutôt de la fontaine chaude que signale Bulliot sur ce territoire ? « Une fontaine chaude, en contraste avec la fontaine froide de Savigny, située un peu plus bas.... semble avoir donné son nom au village. » (Bulliot et Thiollier, *La mission et le culte de saint Martin*, p. 118, in *Mém. de la Soc. Eduenne*, 1892).

Entre ces deux explications, nous ne saurions choisir, ne connaissant pas les particularités locales. Mais l'étymologie *Bullientes* (*aquæ*) ne semble pas douteuse.

HOMONYMES. — Bouillant (Aube, Loir-et-Cher, Manche, Nièvre, Oise); les Bouillants (Charente-Inférieure); la Bouillante (Ille-et-Vilaine); les Bouillens (Gard).

L'Aube nous offre: le Bouillan-Rup, nom d'une ferme; le Bouillant, fontaine; la Bouillant, hameau d'Aix-en-Othe dont le nom Aix représente *Aquæ*; la Bouillarde, fontaine.

On peut encore citer ici Fontbouillant (Allier, Charente-Inférieure), c'est-à-dire « source, fontaine bouillante ».

BOURBERAIN, c. de Fontaine-Française.

FORMES ANCIENNES. — *Finis Burburenensis* (1), 815 (Ch. de Bèze, p. 250 et 251). — (*de*) *Burbureno*, (*de villa quæ dicitur*) *Burburena*, vers 1100 (Ch. de Bèze, p. 396). — (*de*) *Burbureno*, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 434). — (*de*) *Burburano*, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 437). — *Borberain*, 1143 (Petit, II, 230, d'ap. Cart. de Theuley). — *Borberem*, *Borberim*, v. 1164 (*id.*, p. 304, d'après Cart. de Theuley).

(1) Et non *Burbinensis*, comme l'écrit M. J. Garnier dans sa *Nomenclature historique*.

BORBELIN, en patois.

Le latin classique n'offre aucune racine à laquelle on puisse rattacher Bourberain, ainsi que le mot français bourbe dont il paraît dériver. Mais l'existence de ce dernier mot dans la langue courante, existence constatée aussi dans le bas-latin du VIII^e s. (1), porte à croire que le mot a des racines antéromaines et appartenait à l'un des idiomes parlés dans notre pays avant la langue latine. On peut concevoir que le vocabulaire celtique possédait un mot correspondant au grec *borboros* « boue, fange, bourbe, borbier ».

D'ailleurs l'existence n'est pas improbable d'une relation entre un supposé *burburos* ou *borboros* celtique et le nom d'une divinité gauloise fourni par les inscriptions, où il est tantôt *Bormo*, tantôt et plus souvent *Borbo* ou *Borvo*. C'était le dieu des sources chaudes, et c'est ce thème *Borbonem* qui a laissé le vocable Bourbon ou Bourbonne porté par plusieurs de nos stations thermales. D'après M. d'Arbois de Jubainville (2), *Bormo* serait plus ancien que *Borvo*, il serait ligure et les Gaulois l'auraient transformé en *Borvo* sous l'influence d'une racine propre à leur langue, *berv* signifiant « bouillonner, bouillir », et qui par suite s'adaptait bien à la dénomination des sources chaudes et de leur divinité.

Or nous croyons permis de rattacher par un lien sémantique (3) le mot « bourbe » à la notion « bouillonner, dégager des bulles », c'est-à-dire de passer de *berv*, *borb* à un supposé *borboros* ou *burburos*. La vase est en effet le siège d'une production gazeuse continue (gaz des marais) qui n'est pas sans rappeler, par la formation de bulles venant crever à la surface, le phénomène de l'ébullition ou du bouillonnement qui s'observe dans les eaux chaudes. Le mot conjectural *borbor-* ou *burbur-* pourrait donc être une onomatopée (très comparable à *murmur*), rappelant le bruissement des bulles gazeuses qui viennent éclater à la surface de l'eau. Le sens primitif de *burbur* serait dès lors « crépitement de bulles gazeuses, effervescence, action de bouillir (4) ».

(1) Cf. *burbo*, d'après Roget de Belloguet, *Glossaire gaulois*, p. 376.

(2) *Les premiers habitants de l'Europe*, II, p. 118. — *Bormio* est effectivement une station thermale de la Haute-Italie.

(3) Ce lien sémantique se retrouve dans les formes suivantes empruntées à divers dialectes : Suisse romande : « *borba*, *borbi* », borbier ; « *borbo* », eau en ébullition ; « *borbotta* », cuire à gros bouillons, murmurer. Dialecte wallon : « *borbou* », fondrière. — (d'après De Chambure : *Glossaire du Morvan*, art. *BORBE*).

(4) En s'appuyant, avec M. Maurice Grammont (*La Dissimilation consonnante dans les langues indo-européennes*, in *Revue bourguignonne de l'Enseignement supérieur*, 1895, p. 162 et suiv.), sur les phénomènes de dissimilation et d'assimilation subséquente dans les mots à redoublement, on peut ramener *murmur* et *burbur* à une même souche, et expliquer par suite leur communauté d'accentuation primitive. Le redoublement d'une racine *m(e)r* « parler », à voyelle variable, donne suivant les expressions mêmes de M. Grammont, le sanscrit *marmaras* « bruyant », le grec *mormurein* « murmurer, gronder, surtout en parlant d'un liquide qui bout ou qui déborde », le latin *murmur* « murmure, bruit de l'eau qui coule, bruit de la mer, bruit sourd », le vieil haut allemand

Burburenus peut être considéré comme une formation adjectivale obtenue en développant *burbur* au moyen d'un suffixe *-enus*. A vrai dire, à part le cas des gentilices en *-enus*, ce suffixe s'observe très rarement en latin, où le suffixe *-inus*, beaucoup plus usité, paraît avoir la même valeur; nous n'avons guère à citer comme analogue que les adjectifs *terrenus* (d'ailleurs très comparable à *Burburenus*), venu de *terra*, terre, et *serenus*, de *serum*, soir. De *Burburenus* il convient de rapprocher très utilement le nom de lieu *Pulverenus* qui à la fin du VI^e s. désigne Pourrain (Yonne), visiblement formé sur *pulverem* « poussière », par un procédé calqué sur celui qui a engendré *Burburenus*. Comme *Pulverenus* « lieu poussiéreux » est manifestement latin, il faut également rapporter *Burburenus* à l'époque romaine.

Burburenus a fait d'abord Bourberein, par fléchissement de la voyelle prétonique, tandis que la finale latine *-enus* laisse « ein », noté plus tard « ain » (Cf. *terrenus*, terrain, puis terrain, *serenus*, serein).

Le sens de « lieu bourbeux » que semble impliquer *Burburenus* convient-il topographiquement à Bourberain? Pas à la localité actuelle, assise au bord d'un plateau en un point qui, croyons-nous, n'a rien de marécageux. Mais d'après M. l'abbé Ph. Garnier (1), le village aurait changé de place. Il était primitivement situé près d'une source et de son ruisseau appelés l'Abîme « sortant d'un terrain fangeux »; détruit par un incendie, il aurait été rebâti sur son emplacement actuel (2).

D'ailleurs si le village proprement dit n'est pas un endroit marécageux, la partie basse du territoire, où se trouvait l'ancien village, est tout à fait marécageuse et la toponomastique cadastrale de la localité porte des traces évidentes d'un sol humide et détrempé sur plusieurs points (lieudits *Aux Gras Lieux*, la *Grande Mouille*, la *Mouille Porcherot*, au *Buisson Marandeuil*, etc.); certains autres lieudits (en l'*Andoiseux* (3), en l'*Abîme*, etc.), rappellent la présence de fondrières; celles-ci sont peut-être en rapport avec le fait que la

murmer « murmure » (peut-être emprunté au latin). La dissimilation portant sur la consonne initiale de *murmur* produira *burmur*, qui par assimilation deviendra *burbur* (Cf. *mormoros* et *borboros* en grec; rapprocher du grec *mormurein* le nom de la « lyre » qui est *barbitos* en dialecte éolien, *barbitos* en dialecte attique).

Dans cet ordre d'idées, on pourrait voir dans le nom divin *Bormo*, supposé ligure, le premier stade, stade de dissimilation, qui complété par l'assimilation conduirait à la forme gauloise *Borbo* ou *Borvo*.

(1) Etymologies des noms des villes et villages de la Côte-d'Or, p. 70.

(2) Une charte de la Chronique de Bèze, p. 396, sur la fin du XI^e s., atteste cet incendie, et rapporte les conditions auxquelles l'abbé de Bèze autorisa les habitants, momentanément logés à Bèze, à reconstruire leurs maisons, sans dire s'il s'agissait de l'ancien emplacement ou d'un nouveau.

(3) *Andoiseux* désigne un fond de vallée dans lequel les eaux descendent et se perdent (Rabiet).

Venelle, rivière de Selongey, circule sous ce territoire avant de reparaitre à Bèze pour former la Bèze.

HOMONYMES OU APPARENTÉS. — A défaut d'homonymes, nous pouvons citer quelques vocables apparentés à Bourberain :

1° Burbure (Pas-de-Calais);

2° La Bourbre, probablement jadis *Burbura* avec accent sur la première syllabe, nom d'un affluent du Rhône dans le département de l'Isère, où elle passe à Bourgoin. Si l'on en croit Baedeker (*le Sud-Est de la France*, p. 152), « elle y formait auparavant de vastes marais » ;

3° Bourbriac (Côtes-du-Nord), doit être un ancien *fundus Burburiacus*, appellation tirée d'un nom de propriétaire *Burburius* en relation directe avec *burburos*;

4° **Bourborizot**, hameau de Savilly (Côte-d'Or), semble être le diminutif d'un Bourberey du reste inconnu et qui serait un homonyme du Bourbriac précédent (Cf. Thorizot et Thorey).

BUFFON, c. de Monthard.

FORMES ANCIENNES. — *Belfons*, 1125, 1147, 1164 (Reomaüs, p. 188, 198, 201, 209). — *Buffo*, 1195 (Titres de l'Abb. de Fontenay). — *Buffon*, 1442, 1461 (Cerche des feux du baill. d'Auxois).

Dans son Histoire du duché de Bourgogne, Courtépée suppose un thème primitif *Bis-Fons*, double fontaine, d'où serait dérivé le nom de Buffon. Mais ce thème s'accorde mal d'une part avec les formes anciennes, d'autre part avec les circonstances locales, car à en croire Courtépée lui-même, le village n'aurait qu'une seule belle fontaine (1).

Il n'est pas douteux pour nous, d'après la forme du ^{xiii} s. donnée au génitif *Belfontis* dans Reomaüs, qu'il s'agit bien là d'un composé dont le second élément est le latin *fons*, *fontis*, « source, fontaine ». Mais pour le premier terme, nous serions assez enclins à y voir l'adjectif latin classique *bellus*, au sens de « bon » ; dans cette hypothèse, Buffon aurait le sens de « bonne fontaine ».

Tandis que *Bella fons* devenait en français Bellefond (Voy. plus haut l'art. BELLEFOND), *Bellus fons* eût donné en roman « Béfon » et sans doute faut-il voir dans le *Belfons* du ^{xiii} s. une latinisation d'une forme vulgaire voisine de celle-là. Puis plus tard un simple changement de voyelle dans la syllabe prétonique eût conduit au vocable actuel.

Un thème tel que *Bettæfons*, formé sur le nom de femme germanique *Betta*, bien qu'il semble devoir facilement se transformer en *Betefons* puis *Belfons*, n'est pas admissible ici, car dans une telle formation le nom de femme *Betta* n'aurait pas suivi la déclinaison germanique.

(1) A la fin de son article, Courtépée écrit : « Belle fontaine qui a donné le nom au village ».

REMARQUE. — *Bellus fons* est d'un latin plus classique que *Bella fons* (Voy. art. BELLEFOND), et par suite, si Buffon est un homonyme de Bellefond, c'est un homonyme beaucoup plus archaïque. Puisque nous avons admis que Bellefond était gallo-romain, il en est *a fortiori* de même pour Buffon.

Pas d'homonyme.

FONCEGRIVE, c. de Selongey.

FORME ANCIENNE. — *Foncegrive*, 1301 (Ch. des Comptes, B, 200); 1324 (d'Arbaumont, Cart. de Vignory, p. 2); 1375, 1431 (Cerche des feux du bailliage de Dijon).

Le thème étymologique est *Fons sacriva*, source sacrée (1).

Sacriva devient régulièrement en français « Segrive », par changement de l'a latin prétonique en *e*, et par l'adoucissement de la gutturale dure comme dans *acrum*, *alacrem*, *macrum*, *secretus* devenus *aigre*, *allègre*, *maigre*, *segrai* (v.-fr., *auj.* *secret*).

Notons que, correctement, il faudrait *Fons sacrivus* : *fons*, en effet, était toujours masculin dans le latin classique (2).

L'adjectif *sacrivus* n'est pas connu chez les auteurs classiques. Il apparaît dans la loi salique, dont le plus ancien texte connu est dû à Dagobert vers 630, mais dont la première rédaction remonte sans doute au siècle précédent. Dans ce texte, nous trouvons l'expression *maialem sacrivum*, porc consacré, c'est-à-dire réservé pour les sacrifices (3).

On rencontre également *sacrivus* dans des écrits hagiographiques où il est associé à *fons*, à *arbor*, source sacrée, arbre sacré (4).

Qu'il s'agisse de pores destinés aux sacrifices païens ou de fontaines et arbres sacrés, il est évident que nous nous trouvons là en présence de pratiques de dévotion qui n'avaient pas pris naissance à l'époque mérovingienne, mais qui s'y étaient perpétuées en dépit du clergé chrétien, depuis des temps bien antérieurs; ce sont là coutumes et croyances qu'on retrouve chez beaucoup de peuples

(1) M. l'abbé Bourlier propose également cette étymologie.

(2) Voy. ce que nous disons à ce sujet à l'art. BELLEFOND.

(3) Le vol d'un porc consacré est, par la loi salique, puni d'une amende plus forte que celui de pareil animal non consacré : *Si quis maialem sacrivum, qui dicitur votivus, furaverit, et hoc cum testibus ille qui cum perdidit potuerit adprobare quod sacrivum fuisset, DCC denariis, qui faciunt solidos XVII cum dimidio, culpabilis iudicetur, excepto capitali et dilaturé.*

(4) Dans ces textes, les conciles et les Pères de l'Eglise proscrivent les coutumes religieuses du paganisme qu'une partie de la population, quoique chrétienne, continuait à pratiquer, telles que le culte rendu à certains arbres et surtout à certaines fontaines.

Du Cange cite à ce sujet les textes suivants :

S. Audoenus, liber 2 vitæ S. Eligii, cap. 15 : *Nulli creaturæ præter Deo et sanctis ejus, venerationem exhibeatis; fontes vel arbores, quos sacrivos vocant, succidite.*

Concil. Autissiod. (en l'année 585), cap. 3 : *Non licet inter sentes aut arbores sacrivas vel ad fontes vota exsolvere.*

primitifs, chez les Gaulois et les Germains comme chez les Latins. Nous tenons donc pour certain que la source existant à Foncegrive et dont l'eau va grossir la Venelle coulant au bas du coteau était honorée aux temps gallo-romains, et qu'à la même époque s'élevait à l'entour un lieu habité sous le nom *Fons sacriva*. Cette source sacrée fut le rendez-vous des malades qui venaient boire son eau jugée salutaire, en lui demandant le retour à la santé, et qui, après guérison, venaient y déposer des *ex-voto* (1).

Il existe dans la Côte-d'Or une autre *fons sacriva*, c'est la **fontaine de Saigrive**, au territoire de Francheville, c. de Saint-Seine.

HOMONYMES. — Foncegrive (Haute-Garonne). Peut-être Segrie-Fontaine (Orne) est-il un ancien *Sacriva Fontana*.

Le nom de personne Fonssagrive, plus particulier à la France méridionale, a été certainement emprunté à la toponymie : il prouve l'existence de lieudits ainsi dénommés.

[**SALIVES**]. — Nous croyons devoir proposer ici, pour ce vocable dont nous avons déjà parlé au fasc. II de notre *Etude* (page 195), la solution suivante qui en ferait un homonyme de Foncegrive.

Le cartulaire de Flavigny mentionne à la date de 758 une donation de biens situés « *in villa nuncupante Sacriba et Pradogalandi in ipso utique pago Dumense* ». Cette localité reparait en 1097 dans la Chronique de Hugues de Flavigny : « *Aymo reddidit 3 solidos censuales de castro quod Sacriba dicitur et de terris in circuitu castri ad jus ecclesiæ Flaviniacensis pertinentibus* ». Nous n'en connaissons pas d'autres mentions.

Sacriba n'a pas été reconnu jusqu'ici parini les lieux habités de l'ancien Duesmois. *Pratum Galandi*, écrit au Cartulaire *Pradogalandi* en forme basse et au cas oblique, est Préjelan, hameau de Salives. Ce rapprochement topographique, joint à une certaine ressemblance de noms, nous a donné à penser que Salives pourrait être l'ancien *Sacriba*. Certes, le fait que *Pratum Galandi* et *Sacriba* sont cités côte à côte dans l'acte qui les place au Duesmois ne prouve pas que ces deux villages étaient voisins ; ils pouvaient être aux deux extrémités du Duesmois, aucun détail ne venant préciser leur situation réciproque. Il est néanmoins plus naturel de penser que le donateur était propriétaire sur une région circonscrite de Duesmois.

Quant à l'identification des vocables *Sacriba* (ou *Sacriva*) et *Salive*, nous pensons qu'elle ne comporte pas de difficulté phonétique insurmontable.

(1) Des fouilles pratiquées à la fontaine de Foncegrive donneraient peut-être des résultats archéologiques intéressants, comme le fait a eu lieu aux sources de la Seine, à celles de la Cave (à Essarois), aux fontaines de Maasingy-les-Vitteaux.

Nous avons dit, à la vérité (Voy. plus haut à l'art. FONCEGRIVE), que *Sacriva* laisse régulièrement *Segrive*, où la gutturale persiste, quoique adoucie. Mais il semble que le sort du groupe *-cr-* placé entre deux voyelles ait pu être différent et que la gutturale, dans certains cas, ait pu disparaître complètement :

(a) Il en est ainsi par exemple dans *lacryma*, *sacramentum*, qui sont devenus « lairme » (puis larme), saïrment (puis serment) : là le groupe *-cr-* suit immédiatement la voyelle accentuée (accent premier sur *lacr-*, accent second sur *sacr-*). Cette première série d'exemples n'appuie que médiocrement, il faut le dire, notre hypothèse *Sacriva* = *Salive*, car si *Sacriva* est devenu *Salive* c'est que le mot était accentué sur l'i, et dès lors le groupe *-cr-* n'y suit pas la voyelle accentuée, il la précède.

(b) Mais on peut trouver, surtout dans la toponomastique, une autre série d'exemples où le groupe *-cr-* occupe la même position, par rapport à la voyelle accentuée, que dans *Sacriva* et où la gutturale a effectivement disparu. Nous citerons d'abord le mot français pélerin, d'abord « pér-rin », venu de *peregrinus* accentué sur l'i (1). Il en est de même dans les noms de lieux suivants : Loren (Yonne) qui est *Loronium* en 1120 (par conséquent accentué sur la seconde syllabe) et provient d'un plus ancien *Laugromus* (861); Néronde (Puy-de-Dôme, etc.) qui provient de *Nigromitis* ou mieux *Nigromita*, accentué sur l'o. Nous y joindrons enfin, bien que la liquide soit différente, l'exemple de *Meclodunum* (*Miglidunum* dans Grégoire de Tours), devenu Melun.

Par conséquent, la chute de la gutturale dans cette position, chute nécessaire pour passer de *Sacriva* à *Salive*, est un phénomène qui n'est pas sans exemple et sur lequel nous pouvons nous appuyer.

Nous supposons donc que *Sacriva* (noté *Sacriva* à l'époque mérovingienne), a évolué au VIII^e s. et au IX^e s. en perdant sa gutturale; devenu *Sariva*, en français *Sarive*, il aurait subi en outre le phénomène si fréquent d'une substitution de liquides et serait devenu dès le XI^e s. *Salive*, latinisé *Saliva* (2). Cette conjecture est appuyée par l'existence du nom de lieu Foncerive (Loiret), dont nous ne connaissons pas le passé morphologique, mais qui a toute l'apparence d'un Font-cerive, *Fons sacriva*, homonyme de Foncegrive.

Il est, d'autre part, divers indices qui portent à croire que *Salives* est bien l'ancien *Sacriva*.

A *Salives*, dit Courtépée, « belle source sortant du roc, dessous l'église; forme une des branches de la Tille ». Cette situation de l'église, tout près de la source et la dominant, est à remarquer;

(1) Le *g* n'est pas tombé dans les noms propres *Peregrin* et *Pellegrin* venus aussi de *peregrinus*.

(2) *Salives* ne commence à figurer dans les textes que tout à la fin du XI^e s.; il est toujours alors *Salives*, comme en témoignent les mentions suivantes : *Theobaudus de Saliva*, 1097 (Cart. de Molesme, d'ap. Petit, I, 494). — *Calo de Saliva*, 1098 (Cart. de Cîteaux, d'ap. Petit, I, 411). — (*apud*) *Salivam*, v. 1110 (Chr. de Bèze, p. 401). — *Theobaldus de Saliva*, 1136-1142 (Cart. de Fontenay, d'ap. Petit, II, 221). — *Godefridus de Saliva*, 1175 (Duchesne, Hist. de Vergy, pr., p. 142 — *ecclesia de Scalo, cum capella de*) *Saliva*, 1178 (Cart. de Saint-Seine). — *Henricus de Saliva*, 1218 (Cart. de Fontenay, d'ap. Petit, IV, 165). — *Henricus de Saliva*, 1221 (Pérard, p. 324). — *Petronilla de Saliva*, 1258 (Pérard, p. 325). — *Salive*, 1256 (Pérard, p. 326). — *Salive*, XIV^e et XV^e s. (Cerche des feux du Châtillonnais).

nous savons, en effet, que le christianisme ne négligeait pas d'édifier ses autels sur l'emplacement même des lieux consacrés par le culte païen, afin de dériver au profit de la foi nouvelle la force atavique de traditions séculaires. Nous trouvons donc à Salives une source importante que nous avons quelque raison de considérer comme ayant été consacrée au temps du paganisme : par suite, l'appellation *Sacriba*, c'est-à-dire *Fons Sacriva*, conviendrait bien à ce lieu. Le premier terme *Fons* serait tombé de très bonne heure, comme il tomba un peu plus tard pour *Fons Besua* et *Fons Lagnis* devenus Bèze et Laignes ; le second terme persista seul, d'où le *Sacriba* du Cartulaire de Flavigny, variante de *Sacriva*.

Ce premier élément *fons* s'est maintenu dans le seul homonyme de Salives qu'enregistre le Dictionnaire des Postes : c'est Font-Salivo, à deux exemplaires (Allier, Puy-de-Dôme). Cette constatation confirme l'hypothèse ci-dessus, c'est-à-dire la relation que nous avons voulu établir entre le vocable Salive et la source que possède le village. Elle ne prouve rien en faveur du thème *Sacriva* à appliquer à Salive ; on serait même tenté de s'étonner que dans une contrée semi-méridionale comme le Puy-de-Dôme la gutturale de *Sacriva* soit tombée. Nous estimons pourtant que là aussi Font-Salivo est un ancien *Fons Sacriva*.

Sacriba qui est *villa* en 758, est *castrum* en 1097 (Chron. de Hugues de Flavigny). Or, la même année (1), puis durant le *xii^e s.* et la première moitié du *xiii^e*, époque à laquelle la seigneurie de Salives est absorbée à peu près complètement dans le domaine ducal (en 1258), nous relevons l'existence de seigneurs de Salive, autant dire de châtellains, car à cette époque une famille seigneuriale ne va pas sans château-fort. Il serait bien surprenant qu'une localité indiquée comme *castrum* à la fin du *xi^e s.* eût disparu sans laisser la moindre trace, le moindre souvenir de son emplacement.

En somme, sans être affirmatifs, nous regardons comme probable l'attribution de *Sacriba* à Salives. On pourrait s'étonner qu'un même thème eût laissé sur des points voisins du département deux vocables aussi distincts en apparence que Salives d'une part, Segrive d'autre part. Nous répondrons qu'il faut considérer le processus évolutif qui mène de *Sacriva* à Salives comme un peu exceptionnel, le type le plus normal étant Segrive : à ce titre d'exception, un acci-

(1) Le fait que la même année, à des sources différentes, nous avons les notations *Sacriba* et *Saliva* n'est pas un argument à opposer à l'assimilation de *Sacriba* à Salives. Hugues de Flavigny a reproduit la tradition *Sacriba* qu'il connaissait par les archives de son abbaye, tandis que le rédacteur du cartulaire de Molême, comme celui de la charte de fondation de Cîteaux en 1098 ont donné le vocable Salive tel qu'il était alors, et cela depuis deux siècles probablement, en se contentant de lui adjoindre une finale latine.

dent phonétique peut se montrer n'importe où, même à côté d'un exemple d'évolution régulière.

POISEUL-LA-GRANGE, c. de Saint-Seine.

FORMES ANCIENNES. — (*villa ingenua nomine*) *Puteolis*, 1003 (Cart. de Flavigny). — *Puteolus*, *Poiseus*, 1130 (Titres de l'Abb. de Fontenay). — *Puteolus francus*, 1136-1142 (*id.*). — *Poiseoz*, 1224 (Cart. de Fontenay).

POISEUL LES-SAULX, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Puseoli*, 1170 (Gall. christ., IV, pr., col. 191) (1). *Puseoli*, 1182 (dom Plancher, I, pr., p. 59). — *le Poiseul*, *Pouiseul*, *le Pouiseul*, 1371 (Pérard, p. 463, 465, 466). — *Le Poiset*, 1431, *Poiseux*, 1469 (Cerche des feux du Dijonnais).

POISEUL-LA-VILLE, c. de Baigneux.

FORMES ANCIENNES. — *Puteoli*, 750, 841, 877, 992 (Cart. de Flavigny). — *Puteolus*, 1173-1227 (Cart. d'Autun, II, p. 37). *Poyseaux*, XIV^e s. (pouillé d'Autun, Cart. II, p. 382). — *Puiseulx*, 1380, *Poiseulx*, 1423 (Cerche des feux du baill. de Châtillon).

Nous sommes ici en présence d'un diminutif de Puits (*vulgo* Pois), tiré du latin *puteus* par l'adjonction du suffixe *olus*, d'où le thème *Puteolus*. Courtépée signale à Poiseul la-Grange une forte source qui fait aller un moulin, et à Poiseul-les-Saulx au bas du village, un large puits ne tarissant jamais, seule ressource en eau pour les habitants.

Quant aux qualificatifs du vocable Poiseul porté par ces trois communes, ils s'expliquent d'eux-mêmes, et paraissent d'ailleurs relativement récents.

Bien qu'il n'ait pas été relevé chez les auteurs de l'antiquité, *puteolus* a dû être un substantif commun latin; il n'y a pas lieu d'en douter lorsque nous le voyons employé comme nom propre pour désigner dans Cicéron et dans l'Itinéraire d'Antonin une localité d'Italie peu éloignée de Naples et qui est aujourd'hui Pouzzoles. *Puteolus* est le diminutif de *puteus* et signifie donc littéralement « petit puits ». Nous rappellerons que les dérivés à suffixe diminutif n'ont pas toujours effectivement un sens diminutif en toponomastique, ni dans la langue courante; ce sont assez souvent de simples homonymes des mots qui les ont engendrés. Nous ajouterons que *puteus*, et par suite *puteolus*, avaient en latin un sens un peu moins restreint que celui de notre mot « puits »; ils s'appliquent bien, comme leur équivalent français, aux cavités régulières creusées de

(1) Laisser de côté la forme *Pussessium*, 728 (dom Plancher, I, pr., p. 1), appliquée ici par J. Garnier, *Nomencl. hist.*

main d'homme pour colliger l'eau potable ; ils paraissent aussi avoir désigné les cavités naturelles, les réservoirs pérennes où l'on pouvait puiser l'eau à l'usage de l'homme et des animaux.

Puteolus a laissé Poiseul par l'intermédiaire d'un bas latin *Putiolus* où le *t* suivi de *i* en hiatus avait le son de *c* doux, et devient en français *s* = *z*. (Cf. *potionem* devenu poison).

En réalité, pour les trois Poiseul de la Côte-d'Or, le thème est au pluriel, *Puteoli*, comme il l'était dans l'antiquité pour le Pouzzoles d'Italie. On est même fondé à dire que le pluriel a été le cas général pour ce thème étymologique, car c'est *Puteoli* qu'on rencontre aux formes passées, quand elles sont suffisamment anciennes, pour les homonymes français relevant de ce primitif.

Il en est ainsi pour les deux Puisieux et pour Puiseux et Pisieux de l'Aisne, pour Puiseux (Eure-et-Loir), Pouzioux (Vienne), Poiseux (Nièvre).

Dans la Côte-d'Or, **Poisot**, hameau de Quemigny, le **Poiset**, écart de Détain, sont des vocables homonymes de Poiseul, mais moins anciens ; ils ont été créés au Moyen-Age, en langue romane.

Toutes ces localités, les trois Poiseul, Poisot, le Poiset, ainsi que Puits dont nous allons parler, appartiennent aux plateaux qui séparent le bassin de la Seine de celui de la Saône, plateaux dépourvus d'eau, où la première condition d'existence pour l'homme était le forage d'un puits.

HOMONYMES. — En dehors de ceux mentionnés ci-dessus, nous citerons : Poiseul (Haute-Marne) ; Poiseuil (Saône-et-Loire) ; Poisieu (Ain, Isère) ; Poisieux (Cher) ; Poisioux (Loir-et-Cher) ; Poisoux (Jura) ; Poiseaux (Loiret) ; Pouzieux (Vienne) ; Pouzeux (Allier) ; Puzieux (Meurthe, Vosges) ; Puzeaux (Somme) ; Puiseux (Ardennes, Oise, Seine-et-Oise) ; Puisieulx (Marne) ; Puiseaux (Aube, Loiret, Seine-et-Marne) ; Puxieux (Moselle).

Nous nous abstiendrons de citer les équivalents méridionaux possibles, Pouzols, Pouyols, Pujols, Poyols, Pouyoux, parce qu'ici un autre thème, *Podium*, diminutif de *Podium* « puy, montagne, éminence », peut entrer en ligne.

PUITS, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Puteus*, v. 990 (Petit, I, 483, d'ap. Cart. de Flavigny) ; XII^e s. (Titres de l'Abb. Fontenay). — *Putei*, 1160 (Petit, II, 264, d'ap. Cart. de Fontenay) ; 1185 (Petit, III, 263, d'ap. Fonds de Fontenay) ; 1218 (Petit, IV, 165, d'ap. Recueil de Peincédé). — *Poiz*, 1196 (Petit, III, 349, d'ap. Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Puoiz*, 1313

(Ch. des Comptes, B, 200). — *Pois*, 1397 et 1461 ; *Poix*, 1442 (Cerche des feux du Baill. d'Auxois). — *Puy* ou *Poix*, xviii^e s. (Courtépée, V, p. 555).

Le thème étymologique est ici bien simple : c'est *Puteus* « puits » ; nous préférons le singulier, parce qu'il est la forme la plus ancienne ; le pluriel *Putei* apparaît plus tard. La localité tire donc son nom « d'un puits profond, qui alimente tout le village » (Courtépée).

Ce nom de lieu était usité dans l'empire romain. Nous le rencontrons au pluriel neutre (1) dans l'Itinéraire d'Antonin, qui mentionne une station d'Espagne dite *ad Putea*, et dans la table de Peutinger qui nous offre *Putea* en Syrie, *Centum Putea* en Dacie.

En dialecte bourguignon, un puits se dit « poi » ou « poué » suivant la prononciation locale : d'où la forme vulgaire *Poix* relevée plus haut.

HOMONYMES. — Il est en France d'innombrables localités de ce nom ; dans la plupart des cas on le trouve appliqué à des hameaux ou écarts et précédé de l'article roman. Nous citerons, en dehors du type Puits : *Poix* (Marne) ; *Le Puix* (Haut-Rhin) ; le *Poux*, commune d'Amailles-Limousine (Vienne) qui est *Puteus* en 1239 ; *Poil* (Nièvre) qui est sans doute aussi un homonyme, car il est *Poiz* en 1283, *Poys* au xiv^e s.

RIEL-LES-EAUX, c. de Montigny-sur-Aube.

FORMES ANCIENNES. — *Rivus*, *Riu*, 1147 ; *Rieth*, v. 1170 (Titres de l'Abb. de Clairvaux). — *Reu*, 1151, 1164, 1211, 1285 (Reomaüs, p. 206, 209, 240, 287). — *Reu-les-Haults*, 1634 (Reomaüs, p. 464). — *Riel-les-Aulx*, xviii^e s. (Courtépée, VI, p. 512).

Le thème étymologique est *Rivus*, reproduisant le mot latin qui signifie « ruisseau ». On voit par la forme du xii^e s. que *Rivus* a produit *Reu*, qui est un des représentants français de ce thème ; mais *Riel* ne s'explique pas, c'est une restitution à prétention savante et en réalité anormale, faite au xvii^e ou au xviii^e s. L'équivalent de *rivus* le plus employé dans la Côte-d'Or est « ru » parfois écrit « rupt », graphie fantaisiste surtout en honneur dans la région des Vosges.

HOMONYMES. — Nous nous contenterons d'indiquer que les principales formes laissées par *Rivus* sont, avec *Ru*, écrit plus souvent *Rupt* : *Ry*, *Rieu* ou *Rieux*, type le plus répandu, *Riou* dans le midi ;

(1) Le neutre *puteum* se rencontre chez Varron et Ulpien.

Riez (Nord), Riot (Allier, Cher, Loiret, Yonne), Riau (Allier, Indre, Loiret, Nièvre, Saône-et-Loire).

Le déterminatif -les-Eaux s'ajoute au vocable pour rappeler comme lui que la localité est très largement arrosée.

SOMBERNON, chef-l. c., arr. Dijon.

FORMES ANCIENNES. — *Sembernon*, 1020 (Pérard, p. 75, dom Plancher, I, pr., p. 26). — (de) *Simbernone*, v. 1030 (Petit, I, 364, d'ap. Cart. de Saint-Jean de Semur). — *Sumbornun*, 1075 (Cart. de Saint-Marcel-les-Chalon, p. 37). — (de) *Sumbernone*, 1104 (id., p. 38); 1120-1130, 1224, 1230 (Pérard, p. 95, 405, 417). — (de) *Sombernone*, v. 1113 (dom Plancher, I, pr. p. 37). — (de) *Sunbernone*, 1114-1122 (Cart. d'Autun, I, p. 93). — *Subernio* (*Albertus de*), lire *Sunbernio*, 1139 (Reomaüs, p. 192). — *Sombernion*, 1160 (dom Plancher, I, pr. p. 50). — (dominus) *Sombernionis*, 1187 (Pérard, p. 336). — (dominus) *Sumberinonis*, v. 1195 (Pérard, p. 341). — (dominus) *Sumbernionis*, 1294 (Cart. d'Autun, I, p. 285). — *Sonbernion*, 1359 (Pérard, p. 365).

D'après une étymologie défendue par un historien local (1), cette bourgade devrait son nom à sa situation au sommet de la vallée de la Brenne. Cette rivière prend en effet sa source au flanc de la montagne dont Somberton couronne le faite. L'auteur visé néglige d'ailleurs de préciser son opinion en l'appuyant d'un commentaire valable; pour y suppléer, voici le raisonnement qu'il est, à nos yeux, permis de faire :

Il faudrait admettre que le ruisseau constituant la partie supérieure du cours d'eau aurait jadis porté un nom tel que Brenon, dérivé de celui de la Brenne au moyen du suffixe « -on » employé ici avec un sens diminutif (Cf. chaton, oison, ourson). Puis une métathèse banale aurait changé Brenon et Bernon, comme la chose s'est passée pour *Brennacus*, ancien lieu de séjour des rois mérovingiens, aujourd'hui Berny-Rivière (Aisne); pour *Brenaicus*, qui est vers l'an 1000 la notation de Bernay (Eure); pour *Brittaniacus* et *Britiniacum* désignant au x^e s. Bertenay (Indre-et-Loire. Pour rendre admissible cette hypothèse du changement de nom de la Brenne suivant la hauteur de son cours, il faudrait pouvoir l'appuyer sur des exemples du même genre empruntés à la toponymie de la France. Malheureusement ces exemples font à peu près défaut. S'il arrive assez fréquemment qu'une des branches supérieures d'un cours d'eau prenne un nom diminutif de celui dudit cours d'eau, on constate qu'à peu près toujours la branche considérée comme vraiment originelle

(1) Sautereau, *Histoire de Somberton*.

conserve le propre nom du cours d'eau jusqu'à sa source (ex. Moselle et Moselotte, Aubette, Aujon et Aube). Nous ne connaissons guère à citer comme exception que le cas du Gard, dont les trois rameaux d'origine portent tous les trois le nom de Gardon (Gardon d'Alais, Gardon d'Anduze, Gardon de Mialet). Il est possible qu'il y en ait d'autres, ignorés de nous. Et d'autre part lorsqu'une rivière voit à travers les siècles, son nom modifié en un diminutif (ex. le Vannon, anciennement la Vanne, affluent de la Saône), la substitution est complète sur toute la longueur de son cours.

Bref, Sombernon répondrait à un primitif *Summus Brideno* (la Brenne étant *Bridena* au VII^e s. et *Brideno* ou plutôt son cas régime *Bridenonem* passant à *Bredenon*, puis par la chute de la dentale, à *Brenon*). S'il en était ainsi, ce thème rentrerait dans un type onomastique consacré par une série assez nombreuse de vocables qualifiant des lieux habités placés à la source ou vers la source d'un cours d'eau, vocables formés à l'époque romaine en joignant l'adjectif *summus*, -a, au nom du cours d'eau. Tels sont : Sompuis (Marne), *Summus Puteus*, localité située à la source du Puis, *Puteus*, affluent de l'Aube ; Sommaisne (Meuse), *Summa Axona* ; Sommevoire (Haute-Marne), *Summa Vigera*, vers la naissance de la Voire, *Vigera*, affluent de la Marne, etc. Ces vocables sont surtout cantonnés en Champagne et en Lorraine ; Sombernon pourrait être, un peu plus au sud, un représentant de cette famille.

Malheureusement pour cette explication étymologique, qui a déjà le défaut de nécessiter l'hypothèse toute gratuite que la partie supérieure de la Brenne aurait été, dans l'antiquité, dénommée *Brideno* les formes les plus anciennes que nous ayons pour Sombernon, c'est-à-dire au XI^e s. *Simbernon* et *Sembernon*, ne cadrent pas avec un primitif comportant un premier élément *summus*, lequel laisse « som » et non « sim » ou « sem ».

Il est donc probable que l'étymologie est ailleurs, et nous avouons qu'elle nous échappe, les formes anciennes que nous possédons ne nous apportant aucun éclaircissement. Sombernon, placé au point de rencontre de plusieurs voies romaines remonte bien vraisemblablement à l'époque romaine, sinon plus loin. De plus, sa position sur un sommet élevé fait songer à un *dunum* gaulois ; un thème tel que *Simbernodunum* expliquerait phonétiquement ce vocable. Mais c'est là une vue purement théorique, la finale « -on » des noms de lieu français étant comme on le sait, l'aboutissant de diverses finales antiques.

Pas d'homonyme.

§ 2. — PLAINES ET MONTAGNES

BEIRE-LE-CHATEL, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Beria*, 630, 664, 830, et *passim* aux XI^e et XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 235, 244, 256, etc.); 1120 (Pérard, p. 90). — (*Advinus*) *Beroensis*, 1038 (Pérard, 187). — *Bère*, 1246 (Pérard, p. 461). — *Bera*, xv^e s. (Longnon, pouillés prov. Lyon, p. 157).

BEIRE-LE-GRAND, sous la première République.

BEIRE-LE-FORT, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Bère*, 1260 (Pérard, p. 50). — *Bera*, 1277 (Ch. des Comptes, B, 199).

On trouve employé, dans deux textes cités par Cange, un substantif commun latinisé *beria* et qui devait être « *bère* » en français. Il aurait eu le sens de « *locus planus, campestris* », autrement dit le sens de « plaine » ; ce serait donc l'équivalent du latin *campus*, du bas-latin *campania*. C'est là, selon toute apparence (car le terme ne paraît pas avoir appartenu au latin), un de ces mots qui, faisant déjà partie de la langue parlée sur notre sol au moment de la conquête romaine, passèrent dans le latin de la Gaule pour continuer à être usités en langue romane durant plusieurs siècles (1).

Cette dénomination « *bère* » au sens de plaine, convient bien aux deux communes de Beire-le-Châtel et Beire-le-Fort, situées dans la plaine de la Tille.

D'après du Cange les latinisations *berra* et *biera* seraient équivalentes à *beria*. Mistral, parlant du provençal *berro* écrit : « *berro*, en roman *berra*, bas-latin *berra*, *beria*, plaine nue et inculte; basque *behera*, *behere*, basse, partie basse, fréquent comme nom de lieu ». D'après ces données, le vocable Berre dont il existe un certain nombre d'exemplaires dans la région provençale, serait susceptible d'être rattaché à la même étymologie que Bère, *Beria*.

Nous pensons qu'on peut, dans une certaine mesure, admettre la même solution pour le vocable Bière ou Bierre, que nous avons déjà étudié antérieurement mais sans arriver à un résultat satisfaisant (Voy. art. BIERRE, fasc. I, p. 44, et fasc. II, p. 205). Ce vocable a, dans notre département, les trois représentants suivants :

BIERRE-LES-SEMUR (2), c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Bières*, 1397, 1442, 1461 (Cerche des feux de l'Auxois.)

(1) Le vieux mot « *berrie* » qui figure dans quelques textes romans de la fin du Moyen-Âge avec le sens de « plaine nue et inculte, plaine déserte », peut être considéré comme un dérivé de « *bère* ou *berre* ».

(2) La mention *Birreia*, 1243 (Reomaüs, p. 270), rapportée à tort à cette localité par M. J. Garnier (*Nomenclature...*), appartient en réalité à Bierry, auj. Anstrude (Yonne).

Bierre-l'Egaré, ham., com. de La Roche-en-Brenil.

FORMES ANCIENNES. — *Bières*, 1261 (Petit, V, 228), 1442 (Cerche des feux de l'Auxois). — *Bières-en-Morvans*, 1397 (*id.*). — *Bierre*, 1461 (*id.*).

Bières (ferme de), com. de Savigny-sous-Beaune, c. de Beaune.

FORME ANCIENNE. — *Bièrre*, 1243 (Titres de l'Abb. de Sainte-Marguerite).

A la vérité, aucune de ces trois localités ne réalise des conditions topographiques en harmonie parfaite avec la notion de « plaine ». Bierre-les-Semur est assis sur le plateau, assez uniforme en cet endroit, qui sépare la vallée du Serain de celle de l'Armançon ; mais ce plateau n'est pas à proprement parler une plaine. Bierre-l'Egaré est situé en haut d'un coteau, sur le bord d'un étroit plateau d'ailleurs assez accidenté. Enfin la ferme de Bières est dans une région montagneuse, sur le flanc d'une colline élevée, situation qui ne répond nullement au sens attribué au mot *beria*.

Toutefois le désaccord serait moins marqué si le sens de *beria* se trouvait restreint à celui de « lieu plat » d'étendue quelconque, même médiocre (1).

Il le serait moins encore peut-être si l'on était mieux renseigné sur le sens précis du mot *beria*. Du Cange lui attribue celui de « lieu plat » ; mais si l'acception a été en réalité un peu plus complexe, par exemple celle de « plaine nue et inculte » assignée par Mistral au provençal *berro*, il est possible qu'à une certaine époque, ou bien dans certaines contrées, la notion de « lieu inculte » l'ait emporté sur celle de « lieu plat ». On comprendrait alors l'application du nom *Beria* à des localités nues et incultes non situées en terrain plat. On s'expliquerait également la transition vers une autre acception, également différente de « lieu plat », que paraît avoir eue le mot *berra*, à en juger par le texte suivant rapporté dans le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, et rencontré *apud Spelmannum*, in *voce foresta* :

« *Et quod rex in foresta sua prædicta potest villas suas ædificare, ecclesias instituere, berras assartare...* ». Ces « berres » à « essarter » c'est-à-dire à défricher, étaient évidemment plus ou moins couvertes d'une certaine végétation, probablement de nature broussailleuse ; c'est l'avis du continuateur de Du Cange, qui traduit ici *berra* par « *locus dumis vepribusque refertus* ». On conçoit facilement le passage, dans la nature, d'un terrain inculte et nu à un terrain tôt ou tard envahi par les buissons ; la même évolution se serait opérée dans le mot, l'idée secondaire de « terrain inculte et broussailleux » ayant succédé à l'idée première de « terrain inculte et nu ».

(1) C'est ainsi que nous voyons englober sous l'appellation de « Plat pays » les hameaux et écarts constituant la banlieue de Saulieu, alors que les divers points de ce territoire élevé et accidenté présentent entre eux des différences d'altitude dépassant cent mètres.

En résumé le thème de *Beria*, « plaine », qui se justifie pour Beire-le-Châtel et Beire-le-Fort, n'est applicable à nos Bierre et Bières que si l'on admet une extension du sens primitif de ce mot.

HOMONYMES. — En laissant de côté les Berre, Bière et Bierre, dont l'homonymie demanderait à être étudiée de près, nous ne voyons à citer, et sous réserves, que Beyres (Landes) et Baire (Aube) : ce dernier est *Baira*, 1136, *Baria*, 1153, *Bera*, 1157, *Baira*, 1158, *Bera* au XIII^e s., *Beire* en 1365, *Bayre*, 1568.

LONGCHAMP, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Longus Campus*, VI^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 16) : XI^e s. (Chron. de Bèze, p. 332); 1132, (dom Plancher, I, pr., p. 38); v. 1147 (Pérard, p. 121).

Longchamp, *Longus Campus*, a été appelé ainsi en raison d'une plaine allongée, ou tout au moins d'un terrain plat étendu en longueur. *Campus* avait en effet à l'époque romaine le sens de « plaine, campagne unie » ; ce n'est que tardivement et secondairement qu'il eut le sens plus restreint de « champ » (1).

C'est donc la signification de « longue plaine » qu'il est préférable d'admettre ici (2), si, comme nous le croyons, ce *Longus Campus* est antérieur à la chute de l'Empire. La raison qui nous incite à le reporter à l'époque romaine est la mention de ce lieu habité dans la donation que fit à l'abbaye de Saint-Bénigne l'évêque de Langres Grégoire vers le premier tiers du VI^e s. Si nous n'avions pas été guidés par cette indication, nous aurions bien plutôt considéré le vocable comme médiéval. C'est sans doute le cas de la majorité des homonymes de Longchamp, dont il existe au Dictionnaire des Postes une trentaine d'exemplaires presque tous cantonnés dans la France septentrionale ou centrale, avec la variante Longuechamp, Longuecamp dans le Cantal.

BEAUMONT, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Bellimons* (*castrum*), v. 1040 (Chron. de Bèze, p. 317). — (*Milo de Bellomonte*, XI^e s. (*id.*, p. 362). — *Belmons*, XI^e s., et 1134 (*id.*, p. 358 et 467). — (*Hugo de Bellomonte*, 1144, 1163-1164 (Petit, II, 234 et 300). — *Bellus-Mons*, XIV^e s. (Longnon, pouillés de la prov. de Lyon, p. 124).

C'est là un vocable assez banal, dont le thème *Bellus Mons* « beau mont, belle montagne » n'a pas besoin d'explications.

(1) Acception que le latin rendait par *ager*.

(2) Le village est, en effet, situé dans une plaine ou vallée étroite étirée au long du cours de l'Arnison, affluent de la Tille.

Ce vocable est probablement médiéval dans la majorité des cas. Si nous insérons le Beaumont de la Côte-d'Or à l'époque gallo-romaine, c'est qu'un récit hagiographique rapportant la légende de Saint-Urbain, évêque de Langres, fait mention de ce village à propos de faits accomplis au IV^e s.

HOMONYMES. — Le vocable Beaumont est des plus communs, puisqu'il occupe près de cinq colonnes du Dictionnaire des Postes, sans compter l'équivalent méridional Belmont.

JOURS, c. de Baigneux.

FORMES ANCIENNES. — *Jugis* (au cas oblique), 1174 (titres de l'abb. de Fontenay). — *Jorx*, 1182 (Petit, II, 413, d'après Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Jorz*, 1137 (titres de l'abb. de Fontenay); 1214 (dom Plancher, I, pr., p. 99). — *Jours*, fin XIII^e s. (pouillé d'Autun, Cart. II, 382).

Joux, ham., com. de Saint-Andeux, c. de Saulieu.

La forme de 1174 nous montre que l'r de Jours n'est pas étymologique; le vocable devrait être Joux. Il a été affublé, et nous le constatons dès 1182, d'un r parasite, comme cela est arrivé à quelques autres mots ayant ou non la finale « ou » : ex. *velours*, qui était autrefois « *veloux* »; *Limours* (Seine-et-Oise) qui fut d'abord *Limoux*; *Dancevoir* (Haute-Marne) anciennement *Dancevoi*; le *Loir*, cours d'eau, *Ledus* en latin, etc.

Sans être tout à fait affirmatifs sur le primitif de Jours, d'abord Joux, à l'égard duquel la documentation est assez pauvre et ne remonte pas très haut, il convient de nous en tenir au thème *Jugum*, ou plutôt à son pluriel *Juga*, donné à l'ablatif en 1174.

Le latin *jugum* avait proprement le sens de « cime, crête, sommet d'un massif montagneux » qu'on lui trouve par exemple dans César; secondairement il prit l'acception de « montagne, colline, éminence ». *Juga*, « les lieux élevés, localité bâtie sur les hauteurs » s'applique assez bien à Jours, situé dans la région montagneuse des plateaux du Châtillonnais, sur le flanc de la principale éminence de la région.

C'est probablement à ce thème *Jugum* ou *Juga* qu'il faut rapporter la majorité des noms de lieux Joux, le Joux, la Joux, le féminin étant plus particulièrement répandu vers la chaîne du Jura. L'association de l'article au vocable Joux prouve que le substantif commun « jou ou joux », légué au français par le latin *jugum* ou *juga*, a fait partie du parler roman.

HOMONYMES. — Deux communes portent le nom de Joux (Rhône, Yonne). Celle du Rhône est *Jo* vers 1088 (Cart. de Savigny, p. 433); celle de l'Yonne est *Jugæ* (sic au Dict. top., mais à lire plutôt *Juga*) en 1104, *villa Jovis* en 1147 (*Reomaüs*, p. 201), *Jugum* en 1157.

Ce vocable se retrouve pour un grand nombre de hameaux ou écarts : Joux (Bouches-du-Rhône, Cantal, Isère, Haute-Loire, Saône-et-Loire, Haute-Savoie); le Joux (Indre, Puy-de-Dôme); la Joux (Doubs, Jura, Haute-Loire, Haute-Marne); Lajoux (Jura, Puy-de-Dôme, Haute-Savoie); les Joux (Doubs, Yonne). La Haute-Joux (Doubs).

Joux se rencontre encore associé à Mont dans Monjoux (Isère), Montjou (Gironde), Montjoux (Ardèche, Drôme, Loire, Nièvre), Mont-Joux (Doubs), le Montjoux (Manche), Jou-sous-Montjou (Cantal). Celui de la Drôme est *Mons Jovis* en 1278, 1284, 1540. Bien que cette latinisation soit d'époque trop tardive pour qu'on puisse s'y fier sûrement, il est possible que quelques-uns des vocables Joux, Montjoux relèvent en effet du thème *Jovis* ou *Jovem*, le dieu Jupiter. Le Mont Saint-Bernard était *Mons Jovis* dans l'antiquité, car il est encore appelé ainsi à la fin du ix^e s. dans les *Annales Bertinianæ* à propos du voyage de Charles-le-Gros, roi de Germanie, qui traversa les Alpes en ce point pour se rendre en Lombardie, après son entrevue avec Louis III et Carloman.

MÉMONT, c. de Sombernon.

FORMES ANCIENNES.—(...a partibus) *Magnimontensium* (*adveniens...*) vi^e s. (Jonæ Liber miraculorum S. Johannis). — (*in pago*) *Maginontense* (*sic*) (à lire sans doute *Magmontense*), 696 (Gall. christ., IV, pr., col. 134). — (*in pago*) *Magnimontense*, 830 et 886 (Cart. de Saint-Seine); 835 (Cart. de Saint-Marcel-lès-Chalon); 887 (Gall. christ., IV, pr., col. 43). — *Magnum Montem*, 1092, 1124, 1148, 1177 et 1193 (Pérard, p. 197, 217, 234, 249 et 268). — *Magnimons*, 1160 (dom Plancher, I, pr., p. 50). — (*ad*) *Meimontem*, 1189 (Duchesne, hist. de Vergy, pr., p. 148). — *Meimont*, 1397, *Miémont*, 1461 (Cerche des feux de l'Auxois).

Le primitif est *Magnus Mons*, « le grand mont », au sens de « le haut mont », en raison de la situation de cette localité sur une montagne isolée et élevée.

Magnus Mons a donné régulièrement *Mainmont*, *Magnus* devenant « main » comme dans la même région *Stagnum* est devenu *Etain*. *Mainmont* s'est réduit ensuite à *Maimont*, *Mémont*. par disparition de la nasale devant la liquide *m*, comme le fait s'est passé dans divers autres cas analogues (Voy. SEMUR), dont le plus topique à citer ici est *Gramont*, ancien *Granmont*, *Grandmont*, qui est précisément un synonyme plus ou moins récent de *Mémont*.

Mémont, cela ne semble pas douteux, remonte à l'époque romaine. C'était déjà au vi^e s. un *castrum* et le chef-lieu d'un comté, comme nous l'apprend *Reomaüs* à propos de saint Seine, fils du comte de *Mémont*. Or ce n'est pas être bien hardi que de regarder comme

antérieure aux invasions barbares une localité qui était déjà importante au ^{vi} s.

HOMONYMES. — Mémont (Eure-et-Loir). — Le Mémont (Doubs), qui est roman.

Montmain (Ain, Loire, Rhône, Seine-Inférieure), Montmin (Haute-Savoie), sont sans doute homonymes les uns de Mémont, les autres de Montmain (Côte-d'Or) que nous étudierons plus tard. Les Montmain homonymes de Mémont sont moins anciens que lui, à en juger par la position respective du substantif et de l'adjectif.

§ 3. — PATURAGES, FORÊTS

PASQUES, c. de Dijon-Ouest.

FORMES ANCIENNES. — *Pasca*, *Pascha*, 1147 (Pérard, p. 116). — *Pascua*, 1165 (*id.*, p. 242). — *Paschæ*, 1160 et 1181 (Cart. de Saint-Seine); 1186 (dom Plancher, I, pr., p. 61). — *Pasce*, 1181 (dom Plancher, I, pr., p. 59); 1190 (Cart. de Saint-Seine).

Le primitif est, suivant nous, le pluriel neutre *Pascua*, reproduisant un substantif commun du latin classique qui signifiait « pâture, pacage ». Les clercs du ^{xii} s. ont cru le mot féminin singulier, et l'ont latinisé comme tel. Ajoutons cependant que dès l'époque romaine, Tertullien (140-260 ap. J.-C.) avait fait de même, en employant *pascua*, -æ.

Il ne manque pas de pluriels neutres latins de la seconde déclinaison qui ont été pris au Moyen-Age pour des féminins singuliers de la première déclinaison, et auxquels on attribua par suite le genre féminin marqué par l'article « la » ; c'est ainsi que « fête, feuille, joie, lèvre » viennent des pluriels *festâ, foliâ, gaudiâ, labrâ*, et que de *gesta* le vieux français avait fait « la geste ».

HOMONYMES. — Pâques (Isère, Haute-Savoie); les Pâques (Gironde).

On voit que les homonymes ne sont pas nombreux. Au Moyen-Age on a préféré les dérivés Paquerie et surtout Pasquier ou Paquier, ainsi que les synonymes Pâquis, Pâtis, termes qui désignent communément les pacages communaux. Nous avons dans la Côte-d'Or :

Pasquier, com. de Painblanc, c. de Bligny-s.-Beaune, qui est *Pasquis*, 1328 (Ch. des Comptes, fiefs de l'Auxois);

le Pacquier, com. de Vignolles, c. de Beaune ;

le Grand Pasquier, ham., com. de Brazey-en-Plaine, c. de Saint-Jean-de-Losne ;

la rente du Pâquier (1666. Déclar. des communautés), com. de Neuilly, c. de Dijon-Ouest, localité aujourd'hui détruite ;

le Pâquier, com. de Perrigny-les-Dijon, c. de Dijon-Ouest ;

le Pâquér, 1594 (Rôle des feux du Nuiton), com. de Ternant, c. de Gevrey, aujourd'hui ferme des Rocherons ;

la Borde du Pâquier, com. de Franxault, c. de Saint-Jean-de-Losne ;

les Pâquiers, ham., com. de Santenay, c. de Nolay ;

Pasquiers larges, ham., com. de Bligny-sous-Beaune ;

le Pâtis de Nant, ham., com. de Lucenay-le-Duc, c. de Montbard, qui est *Pasquis de Nantz* en 1666 (Déclar. des communautés).

EPOISSES, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Spissia*, VII^e (Jonæ Vita S. Columbani, I, 19, in Monum. Germ. scriptores, IV, p. 87) ; leçon *Spinsia*, dans Chron. de Frédégaire VII^e s. — *Spissia*, 1147 (Reomaüs, p. 198). — *Espissia*, 1197, 1211 (*id.*, p. 232, 240. — *Espoisie*, 1262 (Pérard, p. 503), 1397, 1442 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Epoisse*, 1461 (*id.*).

Epoisse nous est cité au VII^e s. à l'occasion de la visite que saint Columban y fit en 610 au roi de Bourgogne Thierry II, alors en résidence dans ce séjour royal, « *apud Spissiam, villam publicam* ».

Spissia n'est pas connu des dictionnaires latins, qui ne nous donnent que l'adjectif *spissus*, -a, -um, « épais » ; mais tous les mots de la langue latine ne nous sont pas parvenus, et nous admettons qu'elle possédait, au moins sur la fin de l'Empire, et dans le parler populaire le substantif *spissia* signifiant « épaisseur », et secondairement « forêt épaisse, fourré ». C'est avec cette seconde acception que *spissia* a persisté en roman sous la forme « espesse », espoisse », comme en témoignent un certain nombre de textes rapportés par Godefroi dans son Dict. de l'ancienne langue française (1).

Selon nous, Epoisses tire donc son nom du fait d'avoir été fondé sur l'emplacement d'une ancienne « espoisse », *spissia*, ou à proximité d'une forêt touffue (2). Au reste Epoisses, accompagné de l'article roman, est resté de côté et d'autre un vocable attaché à des forêts : ex. les Epoisses, bois communaux de Champlost (Yonne) ; les Espeisses, bois du territoire de Nîmes (Gard).

HOMONYMES. — 1^o Dans la Côte-d'Or, **Epoissotte**, ham. d'Epoisses, noté *Epoissotte* au XIV^e s. ; **Epoisses**, écart de Bretonnières, au canton de Genlis : *Espessia*, 1189 (titres du prieuré d'Epoisses, dit Prio-

(1) Citons les suivants :

En une espoisse de ce bos
S'était hébergé Carados. (PERCEVAL)

Tristan se fut mis à la vole
Par l'espesse d'une épinole. (TRISTAN)

En l'espoisse d'une foillie. (G. DE PALERME)

Passèrent devant les deus chevaliers et se mistrent dans l'espoisse de la forêt (LANCELOT).

(2) Courtépée aurait donc pensé juste quand il écrivait : « Epoisses est fort ancien ; son nom celtique signifie, selon Bullet, « riche contrée, belle vallée ». Ne serait-ce pas plutôt « bois épais », *spissa silva*, dont le pays était autrefois couvert ? »

ratus Grandi Montis, établi en ce lieu). — **Métairie d'Epoisses**, 1624 (Rôle des feux de l'Auxois), aujourd'hui détruite, com. d'Arrans, c. de Laignes.

2^e Les Epoisses (Aube, Doubs); les Epesses (Vendée); les Epaisses (Doubs, Manche). L'Epoisse (Seine-et-Marne); l'Epaisse (Indre-et-Loire); l'Epois, l'Epoids (Vendée).

On voit que ces derniers homonymes sont romans; cela ne nous empêche pas de faire remonter notre Epoisses à l'époque gallo-romaine, et nous appuyons notre opinion sur l'ancienneté de ce lieu habité. Puisqu'il était *villa regia* au début du VI^e s., il y a tout lieu de croire qu'il était notablement antérieur, au même titre que les autres résidences royales de l'époque mérovingienne. Toutes celles que nous citent Grégoire de Tours et Frédégaire portent en effet des vocables nettement contemporains de la période romaine (1). Les rois du VI^e s., tout en préférant habiter la campagne, paraissent avoir trouvé plus simple d'installer leurs demeures dans des localités déjà existantes que de se bâtir des palais ruraux dans des endroits inhabités.

LUX, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Lucus*, 723 (Cart. de Flavigny); 828 et 867 (Pérard, p. 16 et 147); IX^e, X^e, XI^e, XII^e s. (Chr. de Bèze, *passim*). — (*presbyterum S. Martini*) *Luensis*, 870 (Chron. de Bèze, p. 263). — *Lu*, XI^e s., avant 1020 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 175); vers 1059 (Chron. de Bèze, p. 349). — *Lucium*, 1183-1186 (Pérard, p. 260). — *Lux*, 1392 (Pérard, p. 124).

Le primitif est *Lucus*, mot de la langue latine qui signifiait « bois de petite étendue, petit bois ». Il semble que les auteurs latins, les poètes en particulier, aient eu tendance à se servir de *lucus* dans un sens un peu spécial, à savoir lorsqu'ils avaient à exprimer l'idée de bois consacré à quelque divinité. C'est du moins ce qu'indiquent volontiers les lexiques, c'est l'avis de Forcellini qui invoque à l'appui de cette manière de voir l'autorité de Lucrèce et l'opinion du grammairien Servius, dont il cite la remarque suivante faite à propos de Virgile: « *Ubicunque Virgilius lucum ponit, sequitur etiam consecratio* ». Cette thèse pourrait encore tirer argument des nombreuses mentions de bois consacrés fournies par les textes de l'antiquité, tels que *Lucus Bormani*, *Lucus deæ Diæ*, *Lucus Dianæ*, *Lucus Feroniæ*, *Lucus Jovis*, *Lucus Vestæ*, etc. Toutefois cette acception de *lucus* « bois sacré » est secondaire, et ne peut être généralisée; si *lucus*

(1) Ex.: *Arelaus*, *Brennacus*, *Cala*, *Caraciacus*, *Compendium*, *Corbaria*, *Massolacus*, *Marilegium*, *Novigentum*, *Spinogelum*.

a été employé en pareil cas de préférence à *nemus* et à *silva*, cela tient sans doute à ce que les bois consacrés étaient habituellement de médiocres dimensions. Il est donc sage de s'en tenir pour *lucus* à la traduction « petit bois, bocage » que nous avons donnée en commençant.

Lucus se rencontre, comme nom de lieu habité, en différentes contrées de l'Empire romain. Il est à supposer qu'il était toujours ou presque toujours accompagné d'un déterminatif, au moins à l'origine; celui-ci est souvent tombé, parfois de très bonne heure, puisqu'on constate le cas dès l'époque romaine. Il y avait plusieurs *Lucus Augusti*. L'un en Galicie (Espagne), qui est maintenant Lugo, est mentionné par l'Itinéraire d'Antonin, par l'Anonyme de Ravenne, par Ptolémée; il est *Lucus* tout court dans la *Notitia dignitatum Imp. Occid.* Il y en avait un en Germanie, un autre en Numidie. La Narbonnaise possédait le sien, dont Pline est seul à nous transmettre le nom complet, *Lucus Augusti*; postérieurement à lui, on écrit simplement *Lucus* (Tacite, Itinéraire d'Antonin, *Itin. Hierosom.*, Table de Peutinger, Anonyme de Ravenne): c'est aujourd'hui Luc-en-Diois (Drôme).

Après la chute de l'Empire romain, le mot *lucus*, ou plutôt son équivalent roman « luc » resta dans la langue courante du Midi de la France: ce qui le prouve, c'est l'existence en maints endroits du nom de lieu: le Luc, accompagné ou non d'un complément (ex. le Luc-Espinassieu, nom d'un bois de la commune de Montdardier, Gard).

Si ces derniers vocables sont médiévaux, ceux qui, comme Lux (Côte-d'Or) sont dépourvus de l'article peuvent être, dans l'ensemble, et surtout pour la moitié septentrionale de la France, considérés comme datant de l'époque romaine.

Remarquons que Lux se prononce « Lu », et qu'il en était de même au *x^e* s., d'après la forme *Lu* relevée, et déjà aussi, semble-t-il, au *ix^e*, autant qu'on en puisse juger de la mention adjectivale *Luensis* de 870. « Lu » est également la prononciation rurale dans le Midi (Mistral).

HOMONYMES. — *Lucus* a laissé une assez nombreuse descendance, principalement cantonnée dans l'Aquitaine et la Provence. On trouve: Luc (Aude, Aveyron, Calvados, Corrèze, Drôme, Gers, Haute-Loire, Lot-et-Garonne, Lozère, Puy-de-Dôme, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Deux-Sèvres), Lux (Haute-Garonne, Hérault, Saône-et-Loire), Lucq de Béarn (Basses-Pyrénées).

Le Luc (Cantal, Creuze, Dordogne, Gard, Gironde, Landes, Loire-Inférieure, Lot-et-Garonne, Lozère, Puy-de-Dôme, Deux-Sèvres, Tarn-et-Garonne, Var, Vendée); les Lucs (Vendée). Lugo (Corse).

En outre, les noms de lieux méridionaux *Luquet*, *le Luquet*, *les Luquets*, ainsi que *Luet* (Cher, Eure-et-Loir, Loiret) sont des diminutifs de *Luc*. — Il en est peut-être de même des vocables *le Luat*, dans le Nord, *le Lugeat* (Charente, Haute-Loire). Ce qui nous autorise à le croire pour ces derniers, c'est qu'à côté de *Lux* (Côte-d'Or), qui comprenait lui-même aux ix^e, x^e, xi^e s. (Chron. de Bèze) deux agglomérations : *Lucus superior* et *Lucus medianus*, il existait une villula nommé *Lujat* au ix^e s., ainsi qu'au xi^e, *Luat* au xi^e, vocable qui ne peut qu'être un proche parent de *Lux*.

MEURSAULT, c. de Beaune-Nord.

FORMES ANCIENNES. — *Murassalt*, 1094 (Bruehl, Ch. de Cluny, V. p. 31). — *Mussalt* (pour *Mursalt*), 1094 (*id.*, p. 32). — (*apud castrum*) *Mursaltum*, v. 1100 (Petit, I, 412, d'après Cart. de Cîteaux). — *de Muresaldo*, 1119 (*id.*, p. 465, l. c.) — *Muresaut*, v. 1120 (*id.*, p. 471, l. c.). — (*capellano*) *Muressalti*, v. 1162 (*id.*, II, p. 289, l. c.). — *de Mures-saudo*, 1168 (*id.*, II, p. 327, d'après Titres de Maizières). — *Murissalt*, 1168 (Duchesne, Hist. de Vergy, pr., p. 137). — *Muressault*, 1189 (Petit, III, p. 291, d'après Cart. N.-D. de Beaune). — *Muresaltus*, 1221 (Gall. christ., IV, col. 1031). — *Murissaut*, 1239 (Martyr. de N.-D. de Beaune). — *Murisalt*, xiii^e s. (*id.*). — *Muresellum*, 1251 (Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, p. 98); 1287 (Cart. d'Autun, II, p. 152). — *Murisellum*, fin xiii^e s. (pouillé d'Autun, Cart. II, p. 377, 378); 1298 (Cart. d'Autun, I, 313); 1344 (*id.*, III, p. 244). — *Meursault*, 1391 (Rôle des feux du Beaunois).

La forme de 1094 nous fournit deux indices : c'est que, d'une part, le mot comportait anciennement au moins trois syllabes, et que ce mot, évidemment composé, renfermait apparemment un élément finale *-salt*, dans lequel il est permis de reconnaître le latin *saltus*, à prendre ici au sens de « forêt ». Quant au premier terme, lié à *saltus*, il est beaucoup moins transparent, et nous ne pouvons qu'émettre à son endroit, avec la réserve voulue, une hypothèse suggérée par la comparaison avec un vocable de l'Aube ayant la première syllabe identique *Meur-* : c'est *Meurville*, dont le Dictionnaire topographique de l'Aube nous rapporte les formes anciennes qui suivent : *Minor Villa*, 1179; *Murrevilla*, 1188; *Murravilla*, 1195; *Murreville*, 1198. La première forme est le thème étymologique, heureusement conservé à cette époque déjà tardive ; les autres nous offrent, au redoublement près de la liquide *r*, une latinisation du premier terme analogue à celle employée en 1094 pour *Meursault*. Ainsi, *Meurville* représente *Minor Villa*, ou mieux son cas oblique *Minore Villa*, qui a d'abord donné *Menr'ville*, puis par chute euphonique de la nasale

Merville, resté tel pour une localité de la Somme et passé à Meurville dans l'Aube.

En s'appuyant sur cet exemple, on est jusqu'à un certain point autorisé à supposer pour Meursault un primitif *Minor Saltus*, signifiant soit « la médiocre forêt, la forêt de médiocre étendue », soit plutôt « la moindre forêt, la plus petite des deux », par comparaison avec une autre surface boisée plus importante, située dans le voisinage. Si Meursault, pays vignoble, n'a plus de bois sur son territoire actuel, rien n'empêche qu'il en ait possédé il y a quinze cents ans, où même à une époque moins reculée. Car il se peut que la création du village ainsi dénommé ne remonte qu'à la première moitié du Moyen-Age: Meursault est un de ces vocables pour lesquels il est impossible de préciser s'ils datent de l'époque romaine, ou bien seulement de l'époque romane.

HOMONYMES. — Mourceaux, écart de la commune de Moulin-Engilbert (Nièvre), noté *Mursault* en 1457. — Probablement aussi Meurseaux, hameau ou écart de Saint-Vincent-des-Prés (Saône-et-Loire).

VEUXHAULLES, c. de Montigny-sur-Aube.

FORMES ANCIENNES. — *Vacua Silva*, 1099 (Cart. de Molême, I); 1101 (Gall. christ., IV, pr., col. 149); 1164 (Cart. d'Auberive). — *Vacua Sella*, 1100 (Pérard, p. 81). — *Vogii Silva*, 1129 (Gall. christ., IV, pr., col. 162). — *Vacua Aula*, 1344 (Cart. d'Autun, III, p. 252).

L'application à Veuxhaulles (qu'on prononce Veussaule) du thème *Vacua Silva* comporte au premier abord une assez grosse difficulté phonétique. Elle réside dans la disparition du *v* de *Silva*, qui a généralement laissé des vocables conservant le *v*, tels que Selve ou Serve, Seuve ou Sauve. Pourtant il y a des cas bien avérés qui se singularisent par la perte du *v*, et dont voici quelques exemples cités par M. Longnon (1).

Belle-Saule, forêt du *pagus Cenomannicus* est appelée *Pulchra Silva* dans un texte du XI^e s.; elle vit s'élever dans son sein un prieuré, *prioratus de Bella-Silva* dans un pouillé du diocèse du Mans.

Longue-Salle, autre nom de forêt, figure dans l'ancien nom de la paroisse de Fours (Nièvre), nommée *Maisons en Longue Salle* en 1454, *Maisons en Longue Silve* en 1494, et dont la cure est dite *cura de Domibus in Longa Silva* en 1517 dans un pouillé de Nevers.

La Haute-Seille, hameau de Girey-sur-Vezouze (Meurthe-et-Moselle) a eu pour origine une abbaye cistercienne fondée au XII^e s. en pleine forêt, et nommée alors en latin *Alta Silva*.

(1) Dans une leçon de son cours de Géographie historique au Collège de France, en février 1904.

On doit avec M. Longnon considérer Veuxhaulles comme un type à joindre à cette série aberrante dérivée de *silva*, et caractérisée par la chute du *v*, et admettre comme authentique le thème étymologique *Vacua Silva*. Ce thème signifie proprement « la forêt vide », c'est-à-dire « le vide de la forêt, localité bâtie dans un vide de la forêt », soit que l'espace en question ait toujours, de mémoire d'homme, été découvert au moment de la fondation de ce lieu habité, soit qu'il fût alors récemment défriché. Aujourd'hui encore Veuxhaulles mérite son nom, puisque le village est situé au bord de l'Aube, dans une coulée non boisée formant une sorte de golfe de 7 à 8 kilomètres de large sur 10 de profondeur environ, qui tranche sur la vaste région forestière qui l'entourne.

Pas d'homonyme.

CHAPITRE IX

VOCABLES EMPRUNTÉS AUX TROIS RÈGNES DE LA NATURE

Il y a quantité de noms de lieux qui sont tirés des trois règnes de la nature, et principalement du règne végétal.

A. — Tantôt ces vocables reproduisent purement et simplement ceux des espèces animales, végétales, ou minérales : ex. : Chèvre, Orme, Pierre.

Notre département renferme une série assez importante de ces noms : ils feront l'objet d'un premier paragraphe.

B. — Tantôt et plus souvent, on est en présence de dérivés formés en combinant un suffixe à ces noms simples d'espèces. Les suffixes ainsi utilisés ont été assez variés ; nous les répartirons en trois groupes, en nous en tenant d'ailleurs aux plus répandus.

I. — Le premier groupe est caractérisé par le suffixe **-etum**, usité dans la langue latine pour former des *substantifs* communs d'ordre naturel, ayant un sens collectif, impliquant la réunion d'un grand nombre de représentants d'une espèce donnée : ainsi *salicetum* désignait une plantation de saules, une saulaie. De ces substantifs communs dits *fréquentatifs* on fit des noms propres de lieux basés sur la particularité qu'ils dépeignaient : *Salicetum* devint « l'endroit où les saules croissent en abondance, le lieu de la saulaie ».

II. — Le second groupe nous offre plusieurs suffixes employés d'une façon générale à former des *adjectifs* au moyen de substantifs quelconques. Ce n'est que secondairement que les adjectifs ainsi dérivés des substantifs d'ordre naturel furent pris eux-mêmes subs-

tantivement pour exprimer une idée de collectivité, au même titre que les noms en *-etum*.

Le plus important de ces suffixes, au point de vue qui nous occupe, est le suffixe *-arius*, beaucoup plus usité en toponymie au féminin *-aria* (ce qui est le cas ordinaire des suffixes de ce groupe): ex.: *Capraria*, *Pervincaria*, *Ferraria*, Chevière, Provenchère, Ferrières.

Comme autres suffixes adjectifs fréquentatifs, nous citerons :

-osus, *-osa*, devenu en français « -eux, euse », ou encore « -oux, -ouse »: *Petrosus*, *Betulosa*, *Fraxinosa*, Perreux, Boulouse, Freneuse.

-atus, *-ata*, devenu « -at, ade » dans le Midi, « -é, -ée » dans le Nord: *Vernatus*, *Tremulata*, *Petrata*, Vernat, Tremblée, Peyrade. C'est à ce type que se rapportent les nombreux vocables fréquentatifs en « ade » de la moitié méridionale de la France, et dont les régions du nord de la Loire présentent aussi quelques exemples (*Boissade*, *Boulade*, *Tremblade*, *Vernade*, etc.).

-ea, en bas latin *-ia*: *Fagea*, *Fraxinea*, Faye, Fragne.

III. — Le troisième groupe comprend les vocables collectifs dérivés au moyen de suffixes *diminutifs*, parmi lesquels le principal est le suffixe *-olus*, *-ola*: *Charmolles*, *Fayolle*, *Peyrolles*.

§ 1. — VOCABLES REPRODUISANT DES NOMS D'ESPÈCES NATURELLES

Les noms des espèces animales, minérales, et surtout végétales ont servi à dénommer des localités, et cela dès l'antiquité, puisqu'on rencontre à l'Itinéraire d'Antonin des stations telles que: *Fraxinum* (Espagne), *Platanos* (Asie), *Rubos* (Italie), *ad Ficum* (Afrique), *ad Pinum* (Italie), *ad Salices* (Scythie). Dans ceux de ces exemples qui sont au singulier, l'arbre qui a valu son nom à la station était vraisemblablement isolé; dans les cas où le nom de lieu est au pluriel, il s'agit évidemment d'une agglomération d'arbres croissant en ce lieu.

BOUX, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Buxus*, XI^e et XII^e s. (Cart. de Molesme, *passim*), 1160 (titres de l'abbaye de Pothières). — *Bussus*, 1111-1125 (Cart. de Molesme).

BOUX, c. de Flavigny.

FORMES ANCIENNES. — *Buxus*, 886 (Cart. de Saint-Seine), 1013 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 165). — *Busseias*, 1024 (Pérard, p. 176). — *Boxa* (1), 1030-1040 (*id.*, p. 185). — *Boccus*, 1243 (*id.*). — *Boux*, début du

(1) «.... *Parochianis de Boxa, qui apud Sarmatiam commorantur...* », dit Pérard.

xiv^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 211), v. 1380, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Ces deux vocables homonymes ont pour thème *Buxus*, qui reproduit le nom latin de l'arbrisseau que nous nommons « buis ».

« Bouis » est, en français, le produit correct de *buxus*; c'était encore au xvii^e s., à Paris, la prononciation courante, aujourd'hui remplacée par « buis ». Dans le parler bourguignon, on dit toujours « bouis ».

Les formes *Busseias*, *Boxa* semblent indiquer qu'au xi^e siècle on avait quelque tendance à féminiser le vocable, à le prononcer par exemple « Bouze » en roman. Leur attribution à Boux n'est cependant pas douteuse, car elles sont mentionnées dans des actes où *Salmaise* (*Sarmatia*) apparaît tout à côté: or on sait que ces deux villages sont limitrophes. Il pourrait seulement y avoir hésitation entre Boux et son hameau **Bouzot**, ce dernier vocable, diminutif du premier, ayant pu, pour éviter la confusion, être d'abord Bouze ou Bouzée avant d'être Bouzot.

Du Cange dit que le buis est parfois latinisé *buxa*, au féminin; c'est peut-être, pensons-nous, sous l'influence du genre féminin habituel aux noms latins des arbres.

HOMONYMES. — Bouix (Corrèze, Loire-Inférieure, Puy-de-Dôme); le Bouix (Ardèche, Nièvre); Bouit (Charente-Inférieure, Gironde); Bouis (Ain, Allier, Isère, Loire, Puy-de-Dôme); le Bouis (Allier, Aveyron, Vosges); les Bouis (Eure, Hautes-Pyrénées); Boui (Gard).

Boux (Nièvre, Haute-Savoie, Vienne); le Boux (Deux-Sèvres); le Bouz (Saône-et-Loire); Bouc (Bouches-du-Rhône); Bou (Loiret).

Buis (Drôme, Isère, Loire, Saône-et-Loire, Sarthe); le Buis (Ardèche, Charente, Dordogne, Drôme, Gard, Seine-et-Oise, Haute-Vienne).

BUSSEAUT, c. d'Aignay.

FORMES ANCIENNES(1). — *Buxeaul*, 1376 (Chambre des Comptes, B, 200), v. 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Buxeaux*, xiv^e s. (pouillé du Cart. de l'évêché d'Autun, p. 382). — *Buxeau*, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Le thème étymologique est évidemment *Buxellum*, diminutif en *-ellum* du latin *Buxus*. Busseaut signifie donc « le Petit Bouix » ou le Petit Roux ». Il a désigné à l'origine un village moindre que tel autre homonyme de la région, mais construit sans doute comme lui en un lieu où abondait le buis.

Buxellum a donné régulièrement en français Bussel, puis Busseau. Le *t* final du vocable actuel est abusif.

(1) La forme *Bucensis*, 1135 (Gall. christ., IV. pr., col. 167) donnée ici par M. J. Garnier s'applique à Bousseu.

L'absence de formes vraiment anciennes ne nous permet pas de fixer l'âge de ce vocable, qui est peut-être roman.

HOMONYMES. — Busseau (Creuse, Nièvre, Seine-et-Marne) ; le Busseau (Deux-Sèvres) ; Busseaux (Nièvre).

On peut en rapprocher Busselet (Creuse), doublement diminutif, répondant à un thème *Buxellittus*, formé sur *Buxus* par l'adjonction d'un premier suffixe diminutif *-ellus*, puis d'un second *-ittus*.

CHIVRES, c. de Seurre.

FORMES ANCIENNES. — *Chèvre*, XII^e s. (Pérard, p. 140, d'après le Cart. de Saint-Etienne) ; 1261 (Pérard, p. 501). — *Chivres*, 1265 (Pérard, p. 506) ; 1320 (Longnon, pouillés de la province de Lyon, p. 177).

L'explication la plus simple, en même temps que fort légitime, consiste à admettre pour Chivres, qui fut d'abord Chèvre, le thème *Capra*, c'est-à-dire le nom latin désignant l'animal que nous appelons « chèvre », mot qui du reste vient directement de *capra*. La forme *Capra*, appliquée en 877 à l'un des deux Chivres du département de l'Aisne nous paraît suffisamment décisive en faveur de cette étymologie.

HOMONYMES. — Chivres (Aisne, Nièvre, Seine-et-Marne). — Chièvre (Yonne). — Chèvre (Nièvre).

La Chèvre (Drôme, Isère, Jura, Loire, Saône-et-Loire) ; Les Chièvres (Yonne), sont plus récents.

FOURCHES (SAINT-LÉGER-DE-), c. de Saulieu.

FORME ANCIENNE. — *S. Leodegarius de Fulchis*, XIV^e s. (pouillé d'Autun, Cart. II, p. 386).

Le vocable Fourche, Fourches, et sa variante (méridionale et picardo-normande) Fourque, Fourques, est répandu à une trentaine d'exemplaires en France, sans compter les diminutifs Fourchelle, Fourchette, et certains dérivés ayant un sens très voisin, Fourchon, Fourchure, Fourchée. Il a pu certainement en maint cas être appliqué à des lieux situés à la bifurcation d'un chemin ; ex. : la Fourche, commune de Vandenesse-les-Charolles (Saône-et-Loire) ; c'est alors l'équivalent du nom de lieu : la Bifurcation, écart de Villiers-le-Sec (Haute-Marne). Peut-être aussi faut-il faire entrer en ligne de compte le souvenir de fourches patibulaires, ce qui toutefois devient plus douteux, car parmi les termes rappelant les appareils de justice d'autrefois, celui-là ne paraît pas avoir laissé de trace notable dans la toponymie.

A côté de ces deux acceptions, il en est à notre avis une autre qui englobe la majorité des cas, et notamment, avec le nôtre, ceux de la région morvandelle. Lorsqu'en effet l'on examine la famille des

dérivés du vocable Fourches, on est surpris de la voir si nombreuse et surtout d'y rencontrer des termes qui ne sauraient cadrer avec une racine ayant le sens de « bifurcation » : tels sont les fréquentatifs Fourcade, Fourcherie, ainsi que Fourcheret, Fourquerolles, qui sont des diminutifs du fréquentatif non représenté Fourchère, ou Fourquère. Pareils collectifs devraient faire allusion à un ensemble de bifurcations : or c'est là une acception inadmissible, puisque la disposition qu'elle voudrait représenter, c'est-à-dire un groupe de bifurcations en un point circonscrit, ne se constate pas sur nos voies de communication.

On est donc conduit à supposer, à l'origine de ces dérivés fréquentatifs, un mot de sens différent. Sachant d'autre part que d'une façon générale les vocables liés à une famille de dérivés collectifs dont ils sont la souche sont d'ordre naturel, et principalement d'origine végétale, nous sommes en ce qui concerne les dérivés de Fourches, frappés de leur analogie avec ceux issus du bas latin *fulca*, lequel a dû donner d'abord « fouchè » en roman, avant qu'on lui préférât le dérivé « fougère », son succédané exclusivement employé depuis longtemps. Aux vocables Forchay ou Fourchet ou Fourquet, Fourchaud ou Fourcaud, Fourcheret, Fourcherie ou Fourquerie, Fourcherolles ou Fourquerolles correspondent Fouchet ou Fouquet, Foucaud, Foucherie ou Fouquerie, Foucherolles et Fourquerolles. Bref, à nos yeux, Fourches est dans beaucoup de cas le représentant du bas latin *fulca* dont il procède par substitution de liquide ; il aurait ainsi, sous cette variante, persisté dans la toponymie avec sa simplicité primitive, alors que le français l'a abandonné pour lui substituer le dérivé en -aria *fulcaria*, « fougère ».

Cette étymologie nous paraît en tous cas certaine pour le nom du hameau de la commune de Saint-Léger, puisqu'elle est confirmée par la forme ancienne donnée par le pouillé d'Autun. Elle l'est également, ce qui est un nouveau point d'appui apporté à notre thèse, pour Fourches, hameau de la commune d'Accolay (Yonne), qui est *Fulchiæ* en 1290.

Ajoutons qu'on retrouve un autre exemple de cette introduction d'un *r* dans un dérivé de « fouchère » ou « fougère » qui constitue le nom d'un écart de la commune de Saxy-Bourdon (Nièvre) : c'est Fourcherenne, noté *Fourcherennes* en 1394, *Fougeraines* en 1464, *Foucherenes* en 1500. De même Saint-Léger de Foucheret (Yonne) a son déterminatif noté *Foucheroy* au *xiv^e s.*, *Foucheray* en 1537, mais les *Fourgerets* en 1627.

Constatons du reste que le hameau de Fourches, commune de Saint-Léger, n'est au voisinage d'aucune bifurcation ; il est situé sur

un simple chemin vicinal qui traverse le village sans donner de ramification.

HOMONYMES. — Il n'y a pas grand intérêt à énumérer les homonymes, car ils n'offrent pas de localisation spéciale, étant disséminés un peu par toute la France, et en outre nous ne pouvons pas assurer qu'ils ont partout la même signification. On écrit Fourque, Fourques dans le Midi, ainsi qu'en Picardie et Normandie, provinces du Nord où le *c* ne chuinte pas, et partout ailleurs Fourche, Fourches, avec ou sans l'article.

Le mot Fouche ou Fouge, qu'aurait dû laisser *Fulca*, n'a pas de représentant au Dictionnaire des Postes, l'équivalent Fouque non plus, bien qu'il soit connu comme nom d'homme.

Feuges (Aube), qui est *Feges* et *Fuges* en 1140, *Fouge*, *Fueges*, *Feuges* dans la seconde moitié du *xii^e s.*, est peut-être un ancien *Fulca*. Comparer : les Feuges (Morbihan).

FRESNES, c. de Montbard.

FORMES ANCIENNES. — *Fraxinus*, 1129 (Cart. de Saint-Bénigne, d'après Petit, II, 211), 1152-1160 (titres de l'abbaye de Fontenay), *xiv^e s.* (pouillé du Cart. de l'évêché d'Autun, p. 382). — *Frasneius*, *Frasneoius*, *Fraxinus*, *Frasnes* (cette dernière forme en roman), *xii^e s.* (Cart. de Molesmo).

Le thème étymologique est bien *Fraxinus*, nom latin de l'arbre que nous appelons « frêne » : le village a dû tirer son nom d'un frêne remarquable se trouvant sur son emplacement.

Fraxinus = *Frassinus*, accentué sur l'*a*, a perdu l'*i* bref et atone de la seconde syllabe, d'où *Frasnus*, qui fait régulièrement en français Fresne ou Frêne, en patois bourguignon Frasne (qui est précisément la forme romane du *xii^e s.*) ou Fragne.

Il semble bien que l'*s* terminal du vocable actuel soit parasite, comme dans beaucoup de mots à terminaison féminine. Cependant il se pourrait aussi qu'il fût étymologique, que le thème fût dès lors *Fraxini* (au pluriel) et rappelât un bois ou une agglomération de frênes existant antérieurement à l'époque où le village fut construit ou dénommé.

HOMONYMES. — Le vocable Fresno ou Fresnes, Frêne ou Frênes est trop répandu dans la moitié septentrionale de la France pour que nous énumérions tous les départements où il se rencontre. Nous nous contenterons de signaler à part Fraisne (Meurthe-et-Moselle), Frasne (Doubs, Jura, Haute-Saône), Fraigne (Charente-Inférieure), Fragne (Allier, Charente-Inférieure, Cher, Indre-et-Loire).

Dans la France de langue d'oc, *Fraxinus*, perdant sa nasale, a

laissé Fraisse ou Fraisses, avec ou sans l'article, dans Aveyron, Cantal, Charente, Corrèze, Creuse, Hérault, Loire, Haute-Loire, Lozère, Puy-de-Dôme, Tarn, Haute-Vienne; Fraysse, Fraysses, le Fraysse ou les Fraysses dans Ardèche, Aveyron, Corrèze, Dordogne, Drôme, Haute-Loire, Lot, Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne; enfin Freysse dans la Loire.

NESLE (-ET-MASSOULT), c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Niella*, 1101 (Cart. gén. de l'Yonne, I). — *Neellæ*, 1147 (Quantin, Cart. général de l'Yonne, p. 67). — *Neelles*, 1160 (Cart. N.-D. de Châtillon, d'après Petit, II, 279). — *Nigellæ*, 1162 (fonds Fontenay, d'après Petit, II, 282). — *Naella*, v. 1166 (*id.*, II, 320). — *Negellæ*, 1178 (Quantin, l. c. p. 294). — *Nella*, 1181 (Pérard, p. 256). — *Neellas*, 1187 (Titres de l'Abb. de Quincy). — *Naellæ*, 1187 (d'après Petit, III, p. 275).

Deux hypothèses peuvent être présentées pour l'origine de ce vocable, basées toutes deux sur le thème *Nigella* (peut-être *Nigellæ*) qui est connu pour d'autres Nesle et que nous retrouvons ici non déformé en 1162.

Dans la première hypothèse, *Nigella* serait le nom d'une plante croissant en abondance dans le lieu occupé par le village et qui aurait fait donner son nom à celui-ci. *Nigella planta*, plante noire, désignait en bas-latin plusieurs espèces végétales, d'ailleurs très différentes par le port, mais ayant ce caractère commun d'avoir des graines noires. Aujourd'hui encore on désigne sous le nom de « nielle des blés » deux plantes très différentes, la *Nigella arvensis* (Renonculacée) et l'*Agrostemma Githago* (Caryophyllée). Il ne paraît pas que ni l'une ni l'autre de ces espèces ait pu être l'origine d'un nom de lieu : elles ne croissent guère, en effet, qu'au milieu des cultures de céréales et sont donc essentiellement pérégrines; or la perpétuité en un lieu est le caractère primordial d'une plante qui doit laisser son nom à ce lieu. Mais il se pourrait que d'autres espèces végétales (à graine noire, à tige noirâtre, etc.), eussent porté le nom de *Nigella* et que l'une d'entre elles eût fourni des noms de localités, auquel cas notre Nesle pourrait être l'une d'elles et appartenir effectivement à la série que nous étudions en ce moment.

Une deuxième hypothèse, plus plausible peut-être, consiste à voir dans Nesle, *Nigella*, un nom propre de personne, le cognomen *Nigellus*, diminutif du cognomen *Niger* « le Noir », soit qu'on considère *Nigella* comme un nom de femme, fondatrice ou propriétaire de la villa gallo-romaine que fut d'abord Nesle, soit qu'on considère ce terme comme un adjectif s'accordant avec *terra* ou *casa* ou *domus*

sous-entendu : *Nigella terra*, la terre de *Nigellus*. Si cette seconde hypothèse est la bonne, Nesle doit prendre place parmi les vocables gallo-romains formés directement par des noms d'hommes (Voy. PÉRIODE GALLO-ROMAINE, chapitre IV).

Nigella, forme basse *Negella*, a donné d'abord *Neella* par chute régulière du *g* intervocal ; puis le *ee* ayant la valeur d'un *e* long a été noté *es* en français.

HOMONYMES. — Nesle (Marne, Seine-Inférieure, Seine-et-Marne, Somme) ; Nesles (Aisne, Pas-de-Calais, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise) ; ajoutons le diminutif Neslette (Somme). — Nielles (Pas-de-Calais, à 5 exemplaires). — Nigelles (Eure-et-Loir).

Nesle (Marne) est *Nigella* en 841 ; Nesles (Aisne) est aussi *Nigella* en 1131 ; Nigelles (Eure-et-Loir) est *Nigellæ* en 1221.

REULLE (-VERGY), c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Rolles* (1), 1227 (Titres de l'Abbaye de la Bussière). — *Rueles*, *Ruele*, 1245 (Pérard, p. 460). — *Ruele*, 1251 (Titres du chapitre de Saint-Denis).

Rolles, ham., com. de Ternant, c. de Gevrey.

FORME ANCIENNE (1). — *Roules*, 1360 (Rôle des feux du Nuiton).

Le vocable Reullée (voy. plus loin) ayant pour forme ancienne *Rueledum* pour un plus pur *Rueletum*, ceci nous apprend, conformément à tout ce que l'on sait sur le suffixe *-etum*, que le radical de ce vocable est un nom d'ordre naturel et probablement végétal. Reulle étant ce nom lui-même employé sans suffixe, appartient donc bien à la série qui nous occupe en ce moment ; mais nous ne sommes nullement fixés sur l'espèce, végétale ou autre, que rappelle ce vocable.

Peut-être faudrait-il y voir une forme particulière du nom du chêne rouvre, qui est « roure » et « reure » dans le Midi et la vallée du Rhône, et qui a engendré les vocables Roure (Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône), le Roure (Ardèche, Loire, Haute-Loire, Lozère, Puy-de-Dôme), la Roure (Puy-de-Dôme) (1), la Reure (Saône-et-Loire) (2), les Reures (Puy de-Dôme).

Notre Reulle ne diffère du Reure de Saône-et-Loire que par une substitution de liquides qu'expliquerait assez le besoin de dissimilation. Cependant on ne saurait méconnaître la difficulté qui résulte de la présence, dans la même région, de deux vocables aussi diffé-

(1) Il se pourrait que *Rolles*, 1227, attribué à Reulle par M. Garnier, s'appliquât plutôt à Rolles qui est assez voisin de Reulle et plus rapproché que lui de La Bussière.

(2) Ces deux vocables montrent que roure a été employé en certains pays au genre féminin, comme le furent beaucoup de noms d'arbres autrefois.

rents que Reulle et Rouvres provenant d'un thème initial identique ; et même observation s'appliquerait à Reullée et Rouvray (Voy. ces divers vocables).

ROUVRES, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES (1). — *Rouva*, 902 (Chron. de Sainte-Bénigne, p. 119), 1258 (Pérard, p. 490), 1189 (fonds du prieuré d'Epoisses, d'ap. Petit, III, 280), 1190 (Cart. de Cîteaux, d'après Petit, III, 303). — (*postestas*) *Roboris*, 937 (Cart. d'Autun, III, p. 6). — (*villa*) *Roboris*, 1098-1113 (Pérard, p. 83, d'après Cart. de Saint-Etienne), 1147 (Pérard, p. 123). — *Rouva*, *Rovre*, 1208 (Dom Plancher, I, pr., p. 96), 1261 (Pérard, p. 501). — *Rouvre*, 1215 (Pérard, p. 316), 1248 (*id.*, p. 470).

ROUVRES-SOUS-MEILLY, c. de Pouilly.

FORMES ANCIENNES. — *Rouvres-en-Aussois*, 1258 (Titres de l'Abb. de la Bussière). — *Rovræ* (*curatis de Rovris*), 1281 (Cart. de l'Eglise d'Autun, p. 232). — *Rouvres*, XIV^e s. (pouillé du Cart. de l'évêché d'Autun, p. 381).

Le thème primitif est *Robur*, qui est le nom latin du chêne et qui est devenu en français « rouvre, chêne-rouvre ».

C'est le pluriel *Robora* qui a produit d'abord régulièrement en français, par substitution de *v* à *b* et chute du second *o* atone, la forme *Rovre* de 1208, puis, par développement en *ou* de l'*o* long et accentué, la forme *Rouvre*. L's de Rouvres est étymologique.

HOMONYMES. — Rouvre (Ardèche, Ille-et-Vilaine, Manche, Deux-Sèvres), le Rouvre (Eure-et-Loir, Indre-et-Loire); Rouvres (Aube, Calvados, Eure-et-Loir, Indre, Loiret, Haute-Marne, Meuse, Oise, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Vosges), les Rouvres (Indre-et-Loire), ainsi que les diminutifs Rouvrel (Oise, Somme), Rouverel (Dordogne), Rouveret (Lozère).

Les formes dialectales du mot rouvre (roure ou reure dans la vallée du Rhône, rouve en Languedoc et Provence occidentale, rouire en Languedoc), nous expliquent les homonymes suivants : Roure (Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône), le Roure dans la France centrale, la Roure (Puy-de-Dôme), la Reure (Saône-et-Loire), les Reures (Puy-de-Dôme); le Rouve (Lozère), le Rove (Bouches-du-Rhône); Rouire (Cantal), Rouyre (Hérault, Lot-et-Garonne, Tarn). Enfin Reuves (Marne) est un ancien Reuvres (*ad Roborem*, 813).

SAFFRES, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — *Safra* (2), 755, 766 (Cart. de Flavigny, v. 1036,

(1) La forme *Roringi* (*centena Roringorum*), 844, 880 (Cart. de Saint-Bénigne), rapportée ici par J. Garnier, est absolument à rejeter.

(2) La mention *Safra* indiquée par J. Garnier comme figurant en 755 et 766 au Cartulaire de Flavigny, n'existe pas dans la copie de ce Cartulaire qui appartient à la Société des Sciences de Semur.

(Pérard, p. 185). — (*Hugo de Safo*, 1145 (Gall. christ., IV, col. 496). — (*apud Safrum*, 1160 (Petit, II, 277, d'après Titres de la Commanderie du temple de Dijon). — *Saffres*, 1187 (Pérard, p. 336). — (*Herveius de Safris*, 1193 (Gall. christ., IV, col. 496). — *Saffre*, 1208 et 1231 (dom Plancher, I, pr., p. 96 et 102); 1262 (Pérard, p. 503). — (*dominus de Safris*, 1275 (Cart. d'Autun, III, p. 129). — *Safres*, 1282 (Cart. d'Autun, I, p. 236).

Bien qu'il ne figure ni dans le Glossaire de Du Cange ni dans le Dictionnaire de l'ancienne langue française de Godefroy, le mot *safre* est, à n'en pas douter, un substantif commun du parler d'autrefois. S'il a disparu, et depuis plusieurs siècles probablement, des dialectes de langue d'oïl et notamment du dialecte bourguignon, il était encore usité pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle en Provence, comme en témoigne un passage de Buffon, qui nous fixe sur le sens de ce vieux terme. Ce passage est transcrit d'une lettre d'un correspondant du Midi qui, à propos d'une assise rocheuse des environs de Toulon, s'exprime ainsi : « ... Cette matière lapidifique est appelée vulgairement *saffre* et c'est proprement ce tuf que les naturalistes appellent *marga toffacea fistulosa*... (1) »

Au reste, Mistral dans son Dictionnaire provençal, enregistre le mot « *saffre* », auquel il donne le sens de « sable aggloméré, pierre de couleur jaune et de consistance sablonneuse », et qu'il fait masculin (2).

Ainsi le mot « *safre* » a eu le sens de « tuf », terme qui reproduit le latin *tofus* et désigne une certaine qualité de pierre vacuolaire et friable. Or le territoire de Saffres a été de temps immémorial un centre d'exploitation d'une roche calcaire formée par les dépôts des sources qui viennent sourdre à la base de l'étage bajocien, roche à structure poreuse, tendre et légère, pétrie de coquilles d'eau douce; c'est, en un mot, du « tuf », comme on la nomme aujourd'hui dans la région, où l'ancien équivalent « *safre* » est oublié depuis longtemps. On voit qu'il a survécu dans le vocable du village, perpétuant le souvenir d'une ancienne industrie, maintenant abandonnée depuis un demi-siècle (3).

HOMONYMES. — Les Saffres (Vaucluse). — Le Safre (Bouches-du-Rhône). — La Safre (Gironde).

(1) Buffon, *Histoire naturelle*, I, Théorie de la terre, Additions à l'article qui a pour titre : De la production des couches ou lits de terre.

(2) Mistral assigne à ce mot un bas-latin *saber*. Celui-ci au cas direct *sabrum*, qui ne diffère de *safrum* que par la labiale, n'est pas sans analogie avec le latin *sab(u)lum*, sable.

(3) Nous avons trouvé à peu de distance de la ferme de Mauvelain, commune de Dampierre-en-Montagne, canton de Vitteaux, en un lieu où le sol cache de nombreux murs de fondations, du tuf identique à celui de Saffres mêlé à la tuile romaine dans un monceau de débris, ce qui prouve l'ancienneté de l'emploi de cet élément de construction dans la région.

SAULX-LE-DUC, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Salx*, 834 (Gall. christ., IV, preuves, col. 131). — *Salices*, 1057 et 1234 (dom Plancher, I, pr., p. 28 et 104). — *Salicus* (*comitem de Salico*), 1059-1098 (Pérard, p. 74). — *Saux*, 1147 et 1190 (Pérard, p. 233 et 263). — *Salices* (*Guidonem comitem Salicum*), vers 1180 (Pérard, p. 255). — *Salius* (*Otho, dominus Salii*), 1187 et 1196 (Pérard, p. 336 et 341). — *Salio* (*Guido, dominus Salionis*), 1208 et 1230 (dom Plancher, I, pr. p. 96 et 102). — *Saulx*, 1246 et 1404 (Pérard, p. 460 et 395).

SAULX-EN-MONTAGNE, sous la première République.

Saulx-la-Ville, com. de Saulx-le-Duc.

Le thème primitif de Saulx est *Salices*, qui signifie « les Saules ». En Bourgogne le parler populaire désigne le Saule par le mot « sausse » dérivé directement du latin *salicem*, accusatif de *salix*, au sens de saule (1).

Salices est devenu régulièrement *Saux* comme on le trouve écrit au XIII^e s. ; si l'latin a reparu dès le XIII^e s. et a subsisté jusqu'à nos jours, c'est par un souci erroné de l'étymologie.

La graphie étymologique a subsisté dans **Saux**, éc. de Marcigny-sous-Thil, c. de Précy (qui est *Saul* en 1377 dans le rôle des feux de l'Auxois). Elle a complètement disparu dans la **ferme de Sault**, com. de Juilly, c. de Semur (2).

Le mot bourguignon sausse subsiste dans le nom d'écart **Saulce**, com. de Saint-Martin-de-la-Mer, c. de Liernais, et dans le dérivé **Sausseau**, com. de Chailly, c. de Pouilly (*Le Saulceaul*, 1396, Rôle des feux de l'Auxois) qui semble être un diminutif en -el du mot Sausse, à une époque où ce mot, originairement féminin, était considéré comme masculin.

Saule, com. de Santenay, c. de Nolay, et la **rente de Saule**, com. de Saint-Nicolas-les-Cîteaux, c. de Nuits (*Saulis*, 1140, Cart. de Cîteaux, I, c'est sans doute là un ablatif pluriel) sont d'origine romane et tirent leur nom du mot français.

THIL-LA-VILLE, com. de Nan-sous-Thil, c. de Précy.

Château de Thil (3), manoir féodal en ruines, com. de Vic-sous-Thil, c. de Précy.

(1) Le mot français saule ne dérive pas de *salix* ou de *salicem*, mais d'un mot germanique *salaha* ; l'u de saule paraît dû à une confusion avec *sans* qui, lui, est bien la forme française issue de *salicem*.

(2) La Saus est un nom d'écarts et de lieudits d'origine romane ; on le trouve écrit parfois l'Assault par une erreur d'interprétation. La « fontaine de l'Assault » qu'on trouve dans la carte de Cassini est évidemment la « fontaine de la Saus », saus étant originairement féminin.

(3) A servi de déterminatif dans les noms de lieux Précy-sous-Thil, Nan-sous-Thil, Vic-sous-Thil, Marcigny-sous-Thil.

FORMES ANCIENNES (1).— *Tilium*, 1016 et 1026 (Cart. de Flavigny).— *Tilius*, 1106 et 1193 (Pérard, p.210 et 341), 1198 (dom Plancher, I, pr., col. 90).— *Tylia*, 1196, *Til*, 1221 et 1261, *Thil*, 1421 (Pérard, *passim*).

« Til » est le vieux nom français du tilleul, en latin *tilia*. « Tilleul » (en latin *tiliolus*, correctement *tiliola*), est une forme diminutive qui a fini par supplanter la forme pleine (2).

En patois bourguignon, le mot tilleul a son correspondant dans le mot tillot, écrit abusivement thiot, qui a donné son nom à divers écarts de notre département : **ferme du Thillot**, com. de Rouvres; **ferme des Thillots**, com. de Beurizot; **le Thillot**, com. de Viévy.

HOMONYMES. — Thil ou le Thil, très nombreux dans la France du Nord; Tilh (Landes), les Tils (Tarn), le Tille (Doubs), les Tilles (Savoie), le Teil, Theil et le Theil dans près de trente départements français, Thel (Rhône), le Thel (Saône-et-Loire).

VIÉVIGNE, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES.— *Vetus Vineas*, 630, 658, 1023, 1036, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 235, 244, 314, 324, 338 et 340). — *Vedis vineas*, 723 (dom Plancher, pr., p. 1). — *Vetus Viniensis finis*, 815 (Chron. de Bèze, p. 250). — (*in fine*) *Vetus Vineis*, 829 (*id.* p. 262). — *Veteres vineas*, IX^e s. (*id.* p. 267 et 272), XI^e s. (*id.*, p. 391), XII^e s. (*id.*, p. 420). — *Vetus Vineas*, XI^e s. (*id.*, p. 352, 358, 369), XII^e s. (*id.*, p. 401, 411, 451). — *Viez Vignes*, 1260 (Pérard, 1431, (Rôle des feux du Dijonnais).

Le thème étymologique est *Vetus Vinea*, « la Vieille Vigne ». Le vocable est primitivement du singulier, bien que diverses latinisations le donnent au pluriel.

Le latin *vetus*, dont l'e est bref et accentué, a donné régulièrement en français « vié ». Quant à *vinea*, sous sa forme basse *vinia*, il est devenu régulièrement « vigne », comme *montania*, *campania* sont devenus montagne, campagne.

Il semble bien que Viévigne, étant déjà localité importante en 630, remonte tout au moins au déclin de l'époque romaine. En tous cas, le nom indique que le village fut créé en un lieu où la culture de la vigne remontait déjà à une haute antiquité.

HOMONYMES. — Il n'y a pas d'homonymes véritables; mais le mot vigne au singulier ou au pluriel, avec ou sans l'article, est très répandu. De plus, on peut considérer comme synonymes le vocable SANVIGNE étudié ci-après, ainsi que les vocables : Vieillevigne (Loire-Inférieure, Saône-et-Loire), la Vieillevigne (Seine-et-Oise), qui sont

(1) M. J. Garnier donne *Tillidum*, 958 (Gall. christ. IV, pr., col. 50). Cette forme ne concerne évidemment pas Thil, mais se rapporte sans doute à un Tilloy ou Tillay non identifié.

(2) Comparer divers autres arbres, pour lesquels la forme diminutive a prévalu aussi : bouleau, saureau et facultativement ormeau.

pour un latin *Vetula vinea*; les Vieilles Vignes (Aube, Doubs, Vienne), qui représentent *Vetula vinea*; Vignevieille (Aude), formé des mêmes éléments inversement placés.

Sanvigne, lieu détruit au finage de Beaune, entre Beaune et Sanvigny.

FORME ANCIENNE. — *Sinevineas*, 723 (dom Plancher, pr., p. 1).

Sanvignes (1), com. de Molinot, c. de Nolay.

Nous ferons ici la même remarque qu'à propos de Semur (voy. SEMUR). Rejetant l'étymologie *Sine vineas*, avec le sens de « sans vignes », « lieu dépourvu de vignes », nous y voyons un *Senes Vineæ*, au sens de « Vieilles Vignes », rappelant l'existence de vignes très anciennes, par opposition à des vignes plus récemment créées.

Sanvigne est dès lors un synonyme de Viévine (Voy. plus haut ce mot).

HOMONYMES. — Sanvignes (Saône-et-Loire), qui est *Sinevineas*, XI^e s. (pouillé du Cart. d'Autun, II, p. 365), *ecclesiam de Sine-Vineis*, 1150-1170 (Cart. d'Autun, I, p. 100). — Sanvigne (Yonne), qui est *de Sanvinneis*, 1146 (Cart. gén. de l'Yonne, I, 417), *Sine Vineis*, 1180 (Arch. de Vausse), *Sens Vignes*, 1461 (Rôle des feux de l'Auxois).

§ 2. — SUFFIXE **ETUM**

Pour former des substantifs à sens collectif dérivés du règne végétal, c'est le suffixe *etum* que le latin classique employa de préférence. Il semble même que ce suffixe ne fut associé alors qu'à des noms de végétaux, à l'exclusion des noms tirés des autres règnes de la nature. Du moins nous ne connaissons aucun substantif commun latin, ni aucun nom propre de lieu donné par les textes de l'antiquité, dans lequel *-etum* figure en combinaison avec un nom d'animal, de minéral ou d'objet inanimé quelconque. Ce mode de formation engendrait donc des substantifs *fréquentatifs* impliquant la fréquence, l'abondance d'un végétal en un endroit déterminé. Ainsi, dérivés des substantifs *buxus*, *castanea*, *juncus*, *quercus*, etc., le latin avait les mots *buxetum*, *castanetum*, *juncetum*, *quercetum*, etc., pour désigner des agglomérations de buis, de châtaigniers, de joncs, de chênes, etc.

Ces fréquentatifs furent employés comme noms de lieux; on trouve *Pinetum*, *Roboretum*, au sens primitif de « bois de pins », « bois de chênes-rouvres », mentionnés parmi les stations d'Espagne de l'Itinéraire d'Antonin.

(1) Cette localité fut bâtie seulement au XVIII^e s. (J. Garnier), mais sans doute sur l'emplacement d'un lieu dit portant déjà ce nom.

En France, les noms de lieux répondant à une finale latine *-etum* sont, pour la presque totalité, tirés de noms de végétaux, particulièrement de noms d'arbres et d'arbrisseaux. Quelques uns, tels que Fontenay, *Fontanelum* « lieu abondant en fontaines », se rapportent en quelque sorte au régime minéral ; ils sont moins anciens que ceux du premier groupe et datent probablement du déclin de l'Empire romain. Enfin, à notre connaissance, il n'en est pas qui procèdent de noms d'animaux.

La catégorie des vocables en *-etum* est bien d'essence latine ; elle appartient nettement à l'époque romaine. Cela ne veut pas dire que tous les vocables de la toponymie française rentrant dans cette famille linguistique aient été créés à l'époque gallo romaine. On continua, en effet, pendant la première partie du Moyen-Age, à employer ce mode de formation des fréquentatifs, et ce qui le prouve bien clairement, c'est que bon nombre d'entre eux sont accompagnés de l'article roman. Ces derniers vocables ont été formés tels quels en langue romane, sans passer par le latin ou le bas-latin, sans avoir été par conséquent précédés d'une forme en *-etum* ; leur étude trouvera sa place plus tard, quand nous en serons à la période romane ou française.

Abstraction faite de ces vocables, il nous en reste un certain nombre d'autres qui, répondant à un thème primitif en *-etum* et n'étant pas précédés de l'article roman peuvent, sans erreur sensible (1), être considérés comme remontant à la période gallo-romaine.

En résumé, les vocables en *-etum* dérivent à peu près tous de noms d'arbres ou d'arbrisseaux ; ils rentrent essentiellement dans le cadre de l'époque romaine ; enfin ils sont, d'une façon générale, plus anciens que les autres fréquentatifs (2), en particulier que ceux qu'on a obtenus à l'aide du suffixe *-aria*.

Voyons maintenant le sort qu'a subi le suffixe *-etum* passant du latin au français.

Accentué sur *e*, *-etum* est devenu *-et* (prononcé « ète ») dans la France méridionale ; ex. : Castanet, Ginestet.

Dans les pays de langue d'oïl, *-etum* devient régulièrement *-ai*, noté généralement *-ay* ; ex. : Epinay (3). Mais parfois *-etum* est aussi devenu *-oi*, noté d'ordinaire aujourd'hui *-oy* ou *-ois* ; c'est le cas

(1) On peut discuter sur l'âge de quelques-uns d'entre eux, car ceux des fréquentatifs qui ont vu le jour aux temps médiévaux n'ont pas été forcément tous doublés de l'article roman, surtout au début du Moyen-Age.

(2) Abstraction faite, bien entendu, des fréquentatifs gaulois en *-ialos*.

(3) Le suffixe *-etum* a donc évolué là vers la même forme finale que le suffixe *-acus*, d'où parfois, quand les formes anciennes décisives manquent, une confusion possible dans la détermination du thème étymologique.

dans la région de l'Est : Bourgogne, Lorraine, et quelque peu aussi dans la Picardie, l'Orléanais, le Berry. Ex. : Bouloy, Charmois (1).

Dans quelques vocables, *-etum* est devenu *-i*, noté *-y*, sous l'influence de la consonne précédente lorsque celle-ci est *c*. On sait en effet que l'*e* latin accentué suivant un *c* aboutit à *i* en français, comme dans *cera* devenu *cire*. Ainsi s'expliquent Bussy, Noisy, Soucy, venus de *Buxetum* (= *Buccetum*), *Nucetum*, *Salicetum*.

Concurremment avec le suffixe *-etum* et, semble-t-il, de façon plus fréquente et aussi plus tardive, on a eu recours dans la moitié méridionale de la France, à son équivalent féminin *-eta*, ce qui a produit les nombreux fréquentatifs méridionaux en « *-ède* » : Castanède, Saucède, Vernède.

Ce type féminin existe aussi dans la France du Nord, où il paraît postérieur à l'époque romaine ; il est écrit *-ale* ou *-oye* : l'Aulnaie, la Tremblaye, la Charmoye.

Notons enfin que, çà et là, la finale « *-ay* » correspondant à *-etum* est abusivement écrite *-ey*. Le fait est très rare en dehors de la Savoie, où l'on trouve assez couramment le Trembley, le Verney, etc., et de la Normandie où l'on a le Saussey, etc.

ARNAY-LE-DUC, chef-l. de canton, arr. de Beaune.

FORMES ANCIENNES (2). — *Arnetum*, 1088 (Titres du Prieuré d'Arnay, Chron. de Saint-Bénigne, p. 199) ; XII^e et XIII^e s. (passim dans Pérard, dom Plancher, au Cart. d'Autun). — *Arné*, 1267 (Petit, V, 274, d'ap.

(1) On sait en effet que les dialectes bourguignon et lorrain changent volontiers en « *oi* » l'*e* accentué du latin (même lorsque cet *e* est long) ; c'est en particulier le cas pour les mots bourguignons *avoine*, *foin* (venus de *avena*, *fenum*) qui ont su planter dans le français même les formes vieux-fr. *aveine*, *fein*.

(2) Il convient de rejeter deux formes anciennes attribuées à Arnay-le-Duc par la *Nomenclature historique* de J. Garnier.

1^o *Arbor*, ville gallo-romaine sur la voie d'Autun à Alise, citée par Ammien Marcellin, et que plusieurs géographes, notamment d'Anville, estiment être Arnay (*loc. cit.*, p. 70). Qu'y a-t-il de vrai dans cette opinion ? Voici ce que nous raconte Ammien Marcellin :

Les Alamans ont envahi le nord-est de la Gaule, ils s'avancent à travers le pays des Rèmes jusqu'à celui des Tricasses. Julien qui se trouve à Autun avec son armée, s'apprête à aller les repousser : il s'informe de la route à suivre. On lui en propose deux : l'une, la grande voie de Lyon à Boulogne, le conduira par Saulieu et Cure, *Chora*, à Auxerre, et de là il marchera sur Troyes ; l'autre passait, semble-t-il, par une localité dont le nom commençait par *Arbor*... : « *habita itaque deliberatione adistentibus locorum peritis, quodnam iter eligeretur ut tutum. multa ultro citroque dicebantur, aliis per Arbor..., quibusdam per Sedelaucum et Coram iri debere firmantibus* ». On lui en indique ensuite une troisième, moins sûre mais plus courte, qu'il adopte pour gagner Auxerre, et sur le trajet de laquelle l'auteur latin ne nous renseigne pas.

Ainsi le mot *Arbor*... n'est pas complet, le texte étant tronqué à cet endroit (il manquerait seize lettres, d'après un des manuscrits) ; en outre la leçon n'est pas absolument certaine, une édition écrit *arbor*... avec minuscule initiale, une autre donne *arborosam*. Tels sont les éléments d'appréciation qui ont suffi à d'Anville pour étayer un essai d'identification entre le supposé nom de lieu *Arbor* et Arnay-le-Duc, et cela simplement parce qu'il savait qu'une route antique partant d'Autun passe par Arnay. Nous ne nous contentons plus aujourd'hui de pareilles approximations. Du reste, au point de vue phonétique, *Arbor* fut-il authentique, n'aurait pu laisser Arnay. C'est donc là une hypothèse en l'air qu'il faut rayer du cadre de la géographie ancienne de la Gaule romaine.

2^o *Arneias*, 921 (Cart. d'Autun, I. p. 20, Gall. christ., IV, instr., col. 30 ; dom Plancher, I. pr., p. 21.) Cette mention ne concerne pas Arnay-le-Duc, mais Ornée, écart du territoire d'Autun.

Ch. des comptes, B, 10477). — *Arsnacus Ducis*, 1271 (Petit, V, 505). — *Arnaius*, 1275 et 1296 (Cart. d'Autun, I, p. 211 et 298). — *Arney*, 1333, 1337, 1386 (Cart. d'Autun, III, p. 200, 228, 368); 1397 (Rôle des feux de l'Auxois), 1404 (Pérard, p. 396).

ARNAY-SUR-ARROUX, sous la première République.

ARNAY-SOUS-VITTEAUX, c. de Vitteaux.

FORMES ANCIENNES. — (*Poncius de*) *Arnai*, 1144 (Petit, II, 234, d'ap. Cart. des Templiers de la Romagne). — (*Pontius de*) *Arna*, 1147 (Pérard, p. 117). — (*Pontius de*) *Ernai*, 1164 (Petit, III, 301, d'après Cart. des Templ. de la Romagne). — *Arnetum*, 1243 (Pérard, p. 444); 1295 (Titres du grand prieuré de Champagne). — *Arneyus*, 1243 (Ch. des Comptes, B, 199). — *Arnay-soubs-Viteal* 1397 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Arnayus*, XIV^e s. (pouillé d'Autun, Cart. II, p. 380). — *Arnay-soubs-Viteaulz*, 1442 (Rôle des feux de l'Auxois).

Arnay-le-Duc, que nous avons rencontré une douzaine de fois latinisé au XII^e, au XIII^e et au XIV^e s., est toujours *Arnetum* (abstraction faite d'*Arnaius*), sauf une forme *Arsnacus* en 1271; cel'e-ci ne saurait évidemment prévaloir contre la tradition *Arnetum*, également valable pour Arnay-sous-Vitteaux. Il ne peut par conséquent être question d'y voir un homonyme d'Arnac, *Arnacus*, vocable qui existe à sept exemplaires dans le Languedoc; il s'agit bien d'un fréquentatif en *-etum*. Quelle est donc l'espèce végétale dont le nom se cache sous ce radical *arn-* combiné ici au suffixe *-etum*? La langue latine n'en connaît pas de tel; pourtant elle en possède un assez voisin pour nous autoriser à édifier sur lui une hypothèse étymologique suffisamment plausible.

A nos yeux, *Arnetum* serait une variante de *Alnetum*, fréquentatif bien connu tiré du nom latin de l'aune, *alnus*, et signifiant « endroit planté d'aunes, aunaie ». Arnay serait ainsi l'homonyme du vocable Aunay (encore noté Aulnay, Aulnois, Aunoy), assez répandu en France au nord de la Loire.

Cette transformation de *Alnetum* en *Arnetum* résulterait d'une banale substitution de liquides, phénomène phonétique qui de *ulmus* a fait « orme » et dont on pourrait relever de nombreux cas dans les noms de lieux de Bourgogne, où il paraît avoir été volontiers usité. Cette modification est-elle pour Arnay d'époque romane, ou bien remonterait-elle par exception jusqu'aux temps gallo-romains? Si la première alternative est plus probable, la seconde n'est pas invraisemblable. Il n'est pas exagéré, croyons-nous, d'admettre la possibilité, dès l'époque romaine, d'une variante dialectale d'autant plus explicable au surplus, que la population indigène de la Gaule avait pour désigner l'aune l'équivalent celtique *vernos* dans lequel l'*r* tenait une place importante par sa sonorité.

Notre hypothèse étymologique se trouve appuyée (mais, comme nous l'allons voir, jusqu'à un certain point seulement), par le Glos-

saire de Du Cange qui donne positivement *arnus* comme une variante de *alnus* (voir les mots *arnus*, *arnarium*). Malheureusement la portée de cette indication se trouve limitée en raison de ce qu'elle n'est pas de Du Cange lui-même, mais figure, elle et les textes qui tendent à l'établir, parmi les additions de Carpentier. Or on sait que les assertions des continuateurs de Du Cange méritent moins de créance que l'œuvre primitive. Ici notamment les extraits rapportés à l'appui de cette affirmation que *arnus* équivaut à *alnus* ne nous semblent pas très probants.

Ajoutons que la situation de nos deux Arnay, assis l'un et l'autre sur les bords d'une rivière, Arnay-le-Duc sur l'Arroux, Arnay-sous-Vitteaux sur la Brenne, s'accorde bien avec la station préférée de l'aune, arbre croissant dans les lieux humides et sur les berges des cours d'eau.

Toute cette théorie, pour soutenable qu'elle soit, ne va pas sans donner prise à des objections. L'une d'elles ressort de ce que le mot « aune » paraît n'avoir jamais pris pied dans le fond du parler, ni dans la toponomastique du pays éduen, pas plus d'ailleurs que dans la partie du pays des Lingons aujourd'hui comprise dans le département de la Côte-d'Or ; ni ce mot ni aucun de ses dérivés n'apparaissent une seule fois dans la *Nomenclature historique* de J. Garnier. L'arbre en question est encore de nos jours uniquement appelé « verne » ou « vergne » dans le langage populaire de notre département où il est la source de nombreux vocables, et le mot aune est totalement inconnu du dialecte bourguignon.

Il serait dès lors surprenant que *alnus* ait réussi à s'implanter dans deux noms de lieux de ce pays sous la forme d'un dérivé en *-etum*. On peut, sans nier le poids de cet argument, répondre que toute règle peut souffrir une exception, laquelle s'expliquerait ici en admettant l'existence, aux lieux devenus *Arnetum*, d'un élément de race romaine moins rare qu'il ne l'a été généralement en Gaule, et capable par suite de faire prévaloir le vocable *Alnetum* qu'il avait choisi.

Au reste l'objection précédente se trouve renforcée par le fait que dans les contrées appartenant à l'aire d'expansion exclusive du mot « verne » existent plusieurs vocables apparentés à Arnay par leur radical *arn-*. Nous voulons faire surtout allusion aux noms de lieux Arnet (Hérault), l'Arnède (Gard). Leur existence en Provence nous conduit à une autre source étymologique, qui peut être présentée concurremment avec la première.

Le dialecte provençal possède en effet un mot *arn*, qui a le sens de « buisson » (Mistral, *Lou Trésor dou Félibrige*). Ce sens est proba-

blement secondaire; le mot aura été primitivement le nom d'une espèce végétale vivant volontiers en groupe, et de l'espèce il aura passé au groupe, au fourré (1).

Le collectif *Arnetum* pourrait donc signifier soit « lieu couvert de buissons », soit « lieu où abonde l'*arn* », *arn* étant un arbre ou arbrisseau inconnu (2).

Pour résumer cette longue discussion, nous dirons que *Arnelum* est à envisager :

1° Soit comme une variante de *Alnetum*, aunaie, étymologie qui a l'avantage de fournir à l'esprit une solution simple et complète;

2° Soit comme un collectif au sens de « buisson », à moins qu'il ne soit en rapport avec le nom à radical *arn-*, d'une espèce végétale inconnue.

HOMONYMES. — Le vocable Arnay est exclusivement limité aujourd'hui à nos deux communes de la Côte-d'Or.

Il a existé jadis un homonyme dans l'Hérault : Arnet, manse détruit dont le nom est resté à un ténement de la commune d'Arboras (*mansus de Arneto*, 1107, *mansus de Arnet*, 1122).

Redarnay ou Darnay, hameau de Torcy (Saône-et-Loire), est *Rupt d'Arnay* en 1475 (Cerche d'Autun). Il semble donc y avoir eu là un Arnay. — L'Isle-d'Arnay était en 1450 un écart de Coulanges-les-Nevers (Nièvre).

Larnay (Vienne), qui est *Nernai* ou *Nernay* au XVIII^e s., n'a rien à voir ici.

Comme apparentés, nous citerons :

L'Arnède, quartier cadastral de la commune de Remoulins (Gard) et qui a été également au même département, le nom d'une ferme maintenant détruite au territoire de Caze. L'Arnède, *Arnela*, est dans le Midi l'équivalent féminin d'Arnay.

L'Arne, hameau de Roussas (Hérault).

Les Arnus, les Arnusses, écart et hameau de l'Yonne.

(1) Cf. « brousse, broussaille », paraissent venir du *brouso*, nom languedocien de la bruyère; « buisson » qui dérive sans doute de « buis ».

(2) Le radical *arn-* se retrouve dans un certain nombre de noms de cours d'eau : l'Arno, en Italie; l'Arnave, petit affluent de l'Arlège, et également ruisseau qui au département du Gard se jette dans le Rhône; l'Arnison, affluent de la Tille dans le département de la Côte-d'Or; l'Arnoy, ruisseau qui tombe dans l'Orb (département de l'Hérault); l'Arnayon, torrent du même département. Il est possible que le nom gaulois de l'Arnon, affluent du Cher, qui était *Erno*, comme l'indique *Ernodurum* bâti sur ses bords, n'ait été qu'une variante dialectale de *Arno*; on en peut rapprocher l'Ernée, *Erneis* en 922, rivière qui se jette dans la Mayenne. D'après cela on serait dans une certaine mesure amené à conjecturer que l'arbre ou arbrisseau *arn-* vivait au bord des eaux. Or, on sait d'une part que les noms des cours d'eau, même petits, sont souvent très anciens et que, d'autre part, il est un arbre croissant aux lieux humides, dont le nom a servi à former de nombreux vocables de cours d'eau : c'est le gaulois *vernos*. En raison de son analogie morphologique avec le latin *aln-us* et le gaulois *vern-os*, *arn-* pourrait tout aussi bien avoir désigné l'aune dans la bouche d'un peuple de souche indo-européenne, ayant prédominé dans le bassin du Rhône, que ce soit une population dont le nom ne nous est pas resté, ou même qu'il s'agisse des Ligures.

Les Arnas (Rhône), les Arnats (Puy-de-Dôme), qu'on peut considérer comme des fréquentatifs comparables, au moins pour la finale, à Vernas (Ardèche, Isère), la Vernas (Seine-et-Loire), Vernat (Ardèche, Loire).

CHAIGNAY, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Casnedum*, 871, avant 880, 1005, 1092 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 100, 107, 171, 203), 1101, 1124, 1193 (Pérard, p. 204, 217 et 268). — *Casnedus major*, 1077-1112 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 200). — *Casnetum*, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 458). — *Castnedum* ou *Castnetum*, 1177 (Pérard, p. 249). — *Chanetum*, 1182 (dom Plancher, I, pr., p. 60). — *Casnethum*, 1185 (Fonds de la commanderie du Temple de Dijon, d'après Petit, III, 261).

Le thème étymologique est *Casnetum*, formé sur le bas-latin *casnus*, forme altérée du celtique *cassanos*, chêne. *Casnetum* a donc exactement le sens de « chénaie », lieu où abonde le chêne.

HOMONYMES. — Il n'y en a pas d'exactly superposable. Mais sont étymologiquement homonymes les nombreux Chénay et Chesnay, Chénois, Chénoy, Chesnoy, Chânois, Chânay de la France de langue d'oïl, ainsi que les Quesnay, Quesney, Quesnoy (avec ou sans l'article) des pays de dialecte normand, picard ou wallon, où comme on sait, le Ca- latin n'a pas chuinté.

Le Chanois, bois, lieudit au finage d'Essarois, est un homonyme. Le vocable suivant aussi.

CHAIGNOT (VAROIS-ET-), c. de Dijon-Est.

FORMES ANCIENNES. — *Casnedum* (in villa *Casnedo*, in pago *Uscarinse*), 878 (Chartes bourg. p. 119). — *Casneachus*, *Casneacus* (in pago *Oscharensi*), vers 1040 (id. p. 151, et Cart. de Saint-Etienne, I). — *Casnedus minor*, 1077-1112 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 200). — *Casnedum*, 1124 (Pérard, p. 217). — de *Casnello* XII^e s. (manuscrit de l'abbé Pierre, biblioth. Dijon). — *Castnetum*, 1177 (Pérard, p. 249). — *Chaignot*, 1286 (Pérard, p. 430).

Casneacus est sans nul doute une latinisation fautive du vocable français d'alors, qui devait être quelque chose comme Chainai ou Chaignai. Toutes les autres formes connues concordent pour nous faire considérer Chaignot comme un homonyme du vocable précédemment étudié.

L'homonymie — ou plutôt l'homophonie — des noms Chaignay et Chaignot était complète au Moyen-Age. Aussi, l'Abbaye de Saint-Bénigne ayant des biens dans ces deux localités, voyons-nous les scribes assez embarrassés pour les désigner distinctement.

Dans l'acte de 1124 par lequel le pape Calixte II confirme les biens et privilèges de l'Abbaye, on lit : « ... *Casnedum villam, iterum Casnedum...* ». En 1177 (confirmation par le pape Alexandre III), on lit : « ... *villam Castnedum, item Castnetum...* ». En 1193 (confirmation par le pape Célestin III), même difficulté : « ... *villam Casnedum, item Casnetum...* ». C'est seulement dans un acte dont la date est comprise entre 1077 et 1112 et qui porte : « *Casnedus major et minor...* » que la distinction est nette : Chaignay, le plus important, est *Casnedus major*, tandis que *Casnedus minor* désigne Chaignot, dont l'infériorité est traduite aujourd'hui par la terminaison diminutive *-ot*.

En réalité Chaignot, anciennement *Casnetum*, aujourd'hui diminutivé pour éviter la confusion avec son homonyme resté Chaignay, serait « le Petit Chaignay ». Ce n'est donc pas (comme on pourrait le croire si l'on n'étudiait pas les formes anciennes), « le Petit Chaigne », chaigne ou chagne étant le nom populaire du chêne en Bourgogne (1).

FRÉMOÏ (COURCELLES-), c. de Semur.

FORMES ANCIENNES. — *Fremoy*, 1277 (Rôle des feux de l'Auxois); 1397 (Cerche des feux du Baill. d'Auxois). — *Fresmoy*, 1442 et 1461 (Cerche, *id.*)

Frémoy, ham., com. de Montberthault, c. de Semur.

FORME ANCIENNE. — *Frémoy*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Villars-Frémoy, ham., com. de Courcelles-Frémoy.

FORMES ANCIENNES. — *Villiers Fremoy*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois). — *Villars Frémoy*, 1397 (Cerche des feux de l'Auxois).

Nous n'avons aucune opinion certaine à émettre sur le vocable Frémoy. La finale *-oy* semble indiquer un fréquentatif en *-etum*. Qu'il en soit ainsi ou non, le radical, qui paraît isolé dans l'onomas-tique française, nous échappe complètement.

Rien n'autorise à croire ici à une transmutation de liquides qui aurait métamorphosé Frénoy en Frémoy, comme le fait s'est produit pour Prenières devenu Premières.

Pas d'homonyme.

FRÉNOIS, c. de Saint-Seine.

FORMES ANCIENNES (2). — *Fraisnay*, 1225 (Cart. de Saint-Seine, d'ap. Petit, IV, 220). — *Fraisnetum*, 1226 (dom Plancher, I, pr, p. 102). —

(1) « Chaignot » désigne précisément, dans le parler populaire, la plante appelée « Petit-Chêne » en français : c'est le *Teucrium Chamædrys* des botanistes.

(2) Dans sa *Nomenclature*, M. J. Garnier rapporte une forme *Frasnetum*, 630 (Chron. de Bèze). Or elle ne figure pas dans l'édition qu'il a donnée de cette chronique. Celle-ci mentionne *Frasnetum* à la fin du x^e s. ou au début du xi^e s., mais il s'agit de Franois (Haute-Saône).

Fraisnoy, 1230 (*id.*, p. 102). — *Frasnetum*, 1234 (*id.*, p. 104). — *Fraignoy*, v. 1380, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Le primitif est *Fraxinetum*, collectif formé sur *fraxinus* « frêne » ; il signifie donc « lieu où abonde le frêne ».

HOMONYMES. — Les homonymes sont très nombreux sur le sol français. *Fraxinetum* a donné dans la France méridionale, Fraissinet (Lozère), Frayssinet (Lot), Freissinet (Haute-Vienne), Freyssinet (Hautes-Alpes, Cantal, Drôme, Haute-Loire), écrit parfois Freycinet, Freycenet (Haute-Loire), Freysenet (Ardèche, Haute-Loire), Freichonet (Ariège) ; et dans la France septentrionale Frasnoy (Nord), Frasnais (Meurthe-et-Moselle, Seine-et-Marne), Frasnais (Doubs, Haute-Saône), Frasnay (Nièvre), Franey (Doubs), Fresnoy (Aube, Haute-Marne, Oise, Pas de-Calais, Somme), Fresnois (Meurthe-et-Moselle, Meuse, Seine-et-Oise), Fresnai (Orne), Fresnay dans de nombreux départements, Fresney (Calvados, Eure), Frainay (Haute-Savoie), Frainey (Haute-Savoie).

REMARQUE. — Fresnoy-sur-Sarthe a une origine bien différente ; il provient de *Fraterniacus*, domaine de *Fraternius* ; au Moyen-Age, il était *Freernai*.

MOLOY, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Meletum* (1), 886, 1178 (Cart. de Saint-Seine). *Meleis* (*in villa*), 1012 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 165). — *Maloy*, 1236 (dom Plancher, I, pr., p. 105).

On peut adopter pour ce vocable le thème *Maletum*, formé sur *malus*, pommier, thème signifiant dès lors « lieu planté de pommiers, pommeraie ». Toutefois, il est regrettable qu'on ne puisse appuyer ce thème sur une forme vraiment ancienne en *Mal-* ; la forme du XIII^e s. est à cet égard, un peu tardive.

L'a non accentué passant facilement à *e*, *Maletum* aurait donné régulièrement « Meloy », qui sous l'influence du dialecte bourguignon est devenu tout naturellement Moloy.

HOMONYMES. — Il est difficile de se prononcer sur les homonymes sans recourir aux formes anciennes. Peut-être parmi les divers Moloy, Molay, Mollay, Melay, Maloy, Malay, Mallay, de la France s'en trouve-t-il qui ressortissent au thème *Maletum* ; mais une étude spéciale est nécessaire pour chacun d'eux. Malay (Saône-et-Loire) est *Meletum* en 1192 (Duchesne, Hist. de Vergy, pr., p. 154).

(1) L'abbé de Saint-Seine étant seigneur de Moloy (titre confirmé par une bulle d'Alexandre III au XII^e s.), il est logique d'attribuer à cette localité la forme *Meletum*, que M. J. Garnier attribue à Melly, c. de Nuits, village fort éloigné de Saint-Seine et où il ne semble pas que l'abbaye ait été possessionnée.

PLANAY, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Platanetum villa*, XI^e s. (Miracle de Saint-Vorle, *apud* Bollandistes XVII junii). — *Planetum*, 1099-1111 (Cart. de Molême, I, p. 20). — *Platenatum*, 1102 (*id.*, I, p. 5). — *Plaanea* (*Hugo Plaanea*), 1110-1112 (Cart. de Molême, II, p. 59). — *Plaagnetum*, 1129 (*id.*, II, p. 61), v. 1160 (Cart. de Fontenay, d'après Petit, II, 266), 1273 (dom Plancher, I, pr., p. 40). — *Plaanei* (*Osmundus de*), 1196 (Reomaüs, p. 230).

Il est évident que la forme la plus ancienne *Platanetum* est le thème étymologique lui-même. C'est donc un collectif en *-etum* formé sur un nom commun *platanus*.

Quelle espèce végétale représente ce *platanus* ?

I. — On sait que le platane est un arbre dont le nom latin était précisément *platanus*, en grec *platanos*, mot dérivé du grec *platus*, large, par allusion sans doute à la largeur des feuilles. Mais s'agit-il ici du vrai Platane (*Platanus orientalis*) ? Celui-ci, originaire du Levant, fut introduit en Italie vers le temps de la prise de Rome par les Gaulois. On le connaît authentiquement en France depuis 1754, époque vers laquelle Buffon l'introduisit au Jardin du Roi (1).

Pline nous apprend que de son temps la plantation du platane (du platane vrai) s'était propagée en Gaule jusque chez les *Morini*, où le sol qu'il occupait était frappé d'impôt. On doit donc admettre que le platane a été apporté en Gaule par les Romains, puis qu'il a disparu dans la suite des temps, de façon qu'au XVIII^e s. son souvenir même était complètement effacé et qu'on a pu attribuer à Buffon la plantation dans notre pays du premier spécimen de cette espèce. Il n'est pas impossible que Planay tire son nom d'une plantation de platane vrai, faite en ce lieu pendant la domination romaine. Toutefois l'étymologie suivante nous paraît plus vraisemblable.

II. — « Plane » est le nom vulgaire, dans diverses parties de la France, de deux espèces d'Erable à larges feuilles, indigènes dans notre pays. L'un est l'*Acer platanoides* (Erable Plane) qui est mentionné en français sous le nom de « plane », dès le XVI^e s., par Olivier de Serres, et dont les formes dialectales actuelles les plus connues sont « plane », « plaine » (Vosges), « plâne » (Savoie), « plèn » (en wallon). L'autre est l'*Acer Pseudoplatanus* (Erable faux Platane, dit à tort Erable Sycomore), connu aussi sous les formes « plane » (Normandie), « plaine » (Morvan, Vosges), etc.

Or *plane* dérive d'un latin *platanus*, à l'accusatif *platanum*, accentué sur *pla-*, par les formes intermédiaires connues *pladene*, *pladne* (2).

(1) Mérat et de Lens, *Dict. de matière médicale*.

(2) Comparez *cannabem*, *rafanum*, accentués sur le premier *a*, qui sont devenus dans le vieux français *chanève* (chanvre), *ravene* (raifort, dimin. ravenelle). Dans ces trois cas, l'*a* pénultième a persisté longtemps sous forme *d'e*, malgré la règle d'après laquelle les voyelles pénultièmes brèves tombent de bonne heure.

Il faut donc admettre que le bas-latin *platanus* s'appliquait en Gaule à l'une au moins des espèces d'Erable précitées, et dès lors c'est vraisemblablement à la fréquence de cette espèce dans le lieu où fut bâti Planay qu'il faut faire remonter l'invention du vocable *Platanetum*, au sens d'« endroit planté de planes ».

Platanetum a donné Planay, par chute régulière du *t* intervocal; les formes du XII^e s. fournissent le *aa* qui témoigne de la longueur de la syllabe à cette époque.

HOMONYMES. — Planay (Savoie), Planoy (Seine-et-Marne), Planois (Vosges), Le Planois (Saône-et-Loire); Planzz (Haute-Savoie), le Planas (Gard), le Planat (Puy-de-Dôme), les Planas (Drôme); Planet (Creuse, Indre, Rhône), le Planet, les Planets (Alpes-Maritimes, Calvados, Charente, Eure, Jura, Savoie). — Plénoy (Haute-Marne), anc. *Plaagnetum*, Plesnoy (Aisne), la Plesnoye (Aisne).

PRENOIS, c. de Dijon-Ouest.

FORMES ANCIENNES (1). — *Prunidum*, VI^e s. (Chron. de Saint-Bénigne, p. 29), 871 (*id.*, p. 100), 901-910 (*id.*, p. 117), 1102 (dom Plancher, p. 34), 1193 (Pérard, p. 266). — *Prunedum*, 1124 (Pérard, p. 217), 1177 (*id.*, p. 249), 1193 (*id.*, p. 268), 1186 (dom Plancher, I, pr., p. 61). — *Prumide* (*in*) (*sic*), 869 (Pérard, p. 150). — *Prunoy*, 1248 (Pérard, p. 469). — *Prunoi*, 1258 (*id.*, p. 494).

Le thème étymologique est ici *Prunetum*, formé sur le nom latin du prunier, *prunus*. Prenois a donc le sens de « lieu où abonde le prunier ».

Dans le parler local on dit « Prun-noi »; étant donné que, dans le patois bourguignon, prunc se dit « prun-ne », on voit que la forme patoise, mieux que la forme française, rappelle l'étymologie du vocable. Il en est de même, comme nous le verrons, pour Premières (Voy. ce mot).

HOMONYMES. — Prenay (Indre, Loir-et-Cher, Loiret), Prenède (Creuse); Prunay (Aube, Cher, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Marne, Seine-et-Oise); Prunet (Cantal, Allier, Ardèche, Haute-Garonne, Haute-Loire, Lozère, Pyrénées-Orientales, Tarn); Prunese (Corse), la Prunède (Dordogne).

REULLÉE (MARIGNY-LES-), c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES. — *Rueledum*, 1007 (Chron. de Saint-Bénigne,

(1) M. J. Garnier rapporte à Prenois une forme *Provisum* qui apparaît à maintes reprises dans les Chroniques de Saint-Bénigne et de Bèze; mais cette attribution n'est pas admissible. Comme il n'existe dans la région dijonnaise (dont faisait partie *Provisum*) aucune localité à laquelle puisse s'appliquer le vocable *Provisum*, il faut en conclure que le lieu a changé de nom ou plus probablement a disparu.

p. 176). — *Ruelia*, 1077-1078 (Petit, I, 390, d'après Guichenon, *Bibl. sebus.*). — *Rurelata*, 1093 (Cart. de Saint-Marcel de Chalon, p. 42). — *Ruelée*, v. 1120 (Petit, I, 470, d'après Cart. de Cîteaux). — *Ruiletum*, v. 1148 (Petit, II, 251, d'après fonds de Maizières). — *Rueleia*, v. 1166 (Petit, II, 317, d'après Cart. de Cîteaux). — *Rualata* (var. *Ruellata*) 1179 (Bruel, Ch. de Cluny, V, p. 630); 1195 (Petit, III, 336, d'après Cart. de N.-D. de Beaune). — *Ruleta*, v. 1183 (Petit, III, 383, d'après Cart. de N.-D. de Beaune). — *Rueeléz*, 1198 (Petit, III, 361, d'après Titres des Carmélites de Beaune). — (*de*) *Rurelato*, XIII^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune). — (*de*) *Ruleto*, *Ruylleyus*, *Rulée*, *Rulie*, *Ruuelleius*, *Ruulleius*, *Reulley*, XIII^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune). — *Reulées*, 1431 (Rôle des feux de Beaune et de Nuits).

La documentation qui précède, où le vocable est latinisé tantôt au neutre, tantôt au féminin, nous indique un certain flottement existant dans le parler populaire des derniers siècles du Moyen-Age, qui hésitait entre le masculin et le féminin.

Sans nier, pour le collectif Reullée la possibilité d'avoir été féminin dès l'origine, avec un suffixe tel quo *-ata*, ou encore *-eia*, nous nous appuierons néanmoins sur la forme la plus ancienne, pour admettre un primitif en *-etum*, correspondant à Reulay en français. Quant à fixer la forme pure de ce thème, et à en indiquer la signification, c'est ce qu'il nous est impossible de faire, ne sachant rien du radical qu'il représente. Il est tout à fait probable qu'il s'agit ici d'une espèce végétale, et que le nom roman de ce végétal est reproduit purement et simplement dans le vocable REULLE, tandis qu'il a été transformé dans Reullée en vocable fréquentatif par l'adjonction du suffixe *etum*.

Quant au végétal, arbre ou arbrisseau, qui est la souche de Reullée, nous ignorons complètement quel il est, et ni du Cange, ni Godefroy, ni Mistral ne contiennent rien qui puisse nous tirer d'embarras. Nous voyons çà et là en France un certain nombre de vocables qui paraissent tenir de très près à Reulle; tels sont: Reule (Lot); Reulet (Saône-et-Loire, Hautes-Pyrénées); Rollet (Pas-de-Calais), le Rollet (Aisne), la Rolière (Corrèze, Drôme), la Rollière (Ain); le Roule (Charente, Eure, Loire, Manche, Haute-Vienne), la Roulais (Loire-Inférieure), les Roulais (Ille-et-Vilaine); Roulède (Dordogne), Roulet (Dordogne, Gironde), le Roulet (Allier, Indre-et-Loire, Savoie, Vaucluse), Roullet, le Roulet (Charente), Roullée (Sarthe), Roullois (Mayenne), la Roulerie (Charente-Inférieure, Orne). Ces vocables, d'une façon générale, ont bien l'apparence de constituer une famille de fréquentatifs dérivés d'un nom de végétal, qui doit être roule (dans le Midi), reule (dans le Nord). Mais que signi-

fait ce mot « roule » ou « reule » en roman ? c'est ce que nous ne savons pas. Peut-être ne serait-il pas trop téméraire d'y voir une forme euphonique, obtenue par substitution de liquide, du vocable Roure ou Reure, qui est une variante de Rouvre (chêne-rouvre), et qui se présente comme nom de lieu à une vingtaine d'exemplaires, le plus souvent accompagné de l'article, surtout en Provence et en Auvergne : Roure (Alpes-Maritimes, Bouches-du-Rhône), le Roure fréquent dans le bassin du Rhône et la France centrale, la Roure (Puy-de-Dôme), la Reure (Saône-et-Loire), les Reures (Puy-de-Dôme) ; avec les dérivés Rauret (Haute-Loire), Rouret (Gard, Alpes-Maritimes), le Rourat (Saône-et-Loire), la Rourée (Alpes-Maritimes).

ROUVRAY, c. de Précy.

FORMES ANCIENNES. — *Rouvedum*, 1139 (Reomaüs, p. 191). — *Rovretum*, XIV^e s. (pouillé du Cart. de l'évêché d'Autun, p. 384). — *Rouvroy*, 1377 (Rôle des feux de l'Auxois).

Le thème étymologique est *Roboretum*, collectif formé sur l'accusatif *roborem* de *robur*, nom latin du chêne-rouvre. *Roboretum* signifie donc « lieu boisé de chêne rouvre ».

HOMONYMES. — Rouvray (Eure, Eure-et-Loir, Indre-et-Loire, Loiret, Orne, Seine, Seine-Inférieure, Seine-et-Marne, Yonne) ; Rouvroy (Aisne, Ardennes, Marne, Haute-Marne, Oise, Pas-de-Calais, Somme) ; Rouvrais (Meuse) ; le Rouret (Alpes-Maritimes, Gard) ; le Rourat (Saône-et-Loire). Roveredo (Haute-Italie) est un homonyme plus proche du thème.

SPOY, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — *Cypetum*, 630, 664, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 235, 244 et 447) et à diverses reprises ultérieurement, parfois avec la graphie *Cipetum*, v. 1100 et 1^{er} quart du XII^e s. (*id.*, p. 391, 416, 433, 437, 452). — *Cepoy*, 1276, 1312 (Cart. d'Autun, II, p. 243, et III, p. 145). — *Cepoyo* (*Hugo de*), 1304 (*id.*, III, p. 126).

Le thème primitif adopté par M. d'Arbois de Jubainville est *Cepetum* ou mieux *Corpetum*, formé sur *corpa*, nom latin de l'oignon : ce collectif signifierait donc « lieu consacré à la culture de l'oignon ».

M. Longnon, mû par des raisons d'ordre phonétique, ne croit pas pouvoir accepter ce thème. Il fait valoir que le *p* latin simple intervocal devient d'abord *b* en roman (et persiste tel en français de langue d'oc), puis passe à *v* en français de langue d'oïl. C'est ainsi que *juniperus* a donné genèbre (oc) et genièvre (oïl), que, dans le Nord *Sinapetum* devient Sennevoy (Yonne), *Raparias*, Ravières (Loire, Yonne), *riparia*, rivière, *Luparias* Louvières (Calvados etc.), alors que dans le Midi on a Loubières, la Ribière, etc.

Cepa (mieux *cœpa*) a laissé cive dans le diminutif civette qu'on peut regarder comme appartenant à la France septentrionale, et cibe dans le diminutif ciboule qu'on peut considérer comme formé sous l'influence méridionale. Bref *Cepetum* aurait dû donner dans la France d'oïl Cevoy et non Cepoy, et dans la France d'oc Cebet et non Cepet (Haute-Garonne).

Pour que le *p* soit intact dans Spoy, il faut qu'il ait été primitivement doublé. M. Longnon propose le thème *Cippetum*, formé sur *Cippus*, tronc d'arbre (1) : ce collectif *Cippetum* a en bas-latin le sens de « réunion de troncs formant palissade ». Spoy serait dès lors à peu près synonyme des vocables Tronchoy, le Tronchoy, le Tronchay, le Tronquay, Pâlis, Palisse, la Palisse, qu'on rencontre çà et là sur le sol français.

Albus-Cippus est en 863 le vocable d'une localité de l'Yonne, aujourd'hui disparue, au territoire de Saint-Bris; on le trouve noté *Aucept* en 1496, puis *Aucep*.

HOMONYMES. — Spoy (Aube), Spay (Sarthe); Cepoy (Loiret); Chepoix (Oise); Cepet (Haute-Garonne).

Le Soupoix, lieu dit, un peu en aval des sources de la Seine, est en 1288 *Cepoi* (*usque ad collem dictam dou Cepoi*) (Archives département., Saint-Seine) (2); c'est donc un homonyme, ainsi probablement que Soupois (Jura).

VERNOIS-LES-VESVRES, c. de Selongey.

FORMES ANCIENNES. — *Vernetum*, 1181 (Cart. de Saint-Seine). — *Vernoi*, 1185-1197 (Petit, III, 321, d'après Titres de la Commanderie de Bure).

LE VERNOIS, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES (2). — *Verneio* (*de*), 1195 (Petit, III, 334 d'après Titres des Carmélites de Beaune). — *Le Vernoy*, 1294 (Cart. de l'église d'Autun, p. 288). — *Vernetus*, fin du XII^e s. (pouillé du Cart. de l'évêché d'Autun, p. 377). — *Vernoy* XVIII^e s. (Courtépée, III, 63).

Vernois, ham., com. de Thoisy-la-Berchère, c. de Saulieu.

FORMES ANCIENNES. — *la ville dou Vernoy*, 1283 (Cart. de l'évêché d'Autun, p. 48). — (*apud*) *Vernoy*, 1290 (*id.*, p. 53). — *Vernois*, 1620 (Fiefs de l'Auxois).

Le Vernois, bois, lieudit, commune de Corgoloin, c. de Nuits.

FORME ANCIENNE. — *Varnedum*, 884 (3) (Chron. de Saint-Bénigne, XI^e s. p. 80).

(1) On en rapprochera le gaélique *ceap*, tronc, et le bas-latin *ceppata*, en français cèpée.

(2) D'après Fétu : *Rapport sur les bornes de l'ancienne terre abbatiale de Saint-Seine*; Appendice (Mém. Com. Antiquités, XIII, p. 10).

(3) *Varnedum* ne s'applique pas, comme le croit M. J. Garnier, à Le Vernois, canton de Beaune-Sud. Voici le texte : « *Frodo dedit ad memoratam ecclesiam sancti Benigni terram quamdam juris*

Le thème primitif du vocable de ces deux localités est *Vernetum*, « lieu planté de vernes ou aunes ».

Le mot celtique *vernos*, par lequel nos ancêtres Gaulois désignaient l'aune, a subsisté jusqu'à nos jours dans le langage populaire de nos régions, sous les formes « verne » ou « vergne ». Dans la toponomastique locale, c'est même uniquement sous cette forme qu'on le retrouve, à l'exclusion du mot français « aune », venu du latin *alnus* (1). C'est ainsi qu'outre les deux Vernois précités on trouve dans la Côte-d'Or la **ferme du Vernois**, commune d'Ouges, canton de Dijon-Ouest; la **Vernois**, écart de la commune de La Roche-en-Brenil, canton de Saulieu (jadis *Vernois*, 1377, Rôle des feux de l'Auxois); la **ferme**, le **moulin** et l'**étang du Vernois**, au territoire de Saussey, c. de Bligny-sur-Ouche (jadis *Verneyus*, 1294, Cart. de l'église d'Autun, p. 287); sans compter la forme simple **Vernes** désignant des combes ou des fontaines, les formes dérivées **Vernolles** (combe de), **Vernolot** (fontaine de), et enfin la rivière la **Venelle**, anciennement *Vernela*, 1052 (Chron. de Bèze), qui passe à Vernois-les-Vesvres.

REMARQUES. — La forme *Varmedum* du x^e s., par un *a*, est un peu étrange, car la forme populaire « vargno » pour « vergne » est moderne : c'est seulement vers la fin du Moyen-Age que *-ar-* et *-erse* sont pris l'un pour l'autre.

Le Vernois, étant donnée la présence de l'article roman, semble *a priori* moins ancien que Vernois-les-Vesvres; toutefois à en croire les formes anciennes, le Vernois pourrait bien être un Vernois authentique et dès lors son antiquité pourrait égaler celle de son homonyme.

HOMONYMES. — Sont homonymes les nombreux Vernay, Le Vernay, les Vernays, Vernais, Le Vernait, Verneix, le Verneix, Vernet, Le Vernet, Verney, Le Verney, Les Verneys, Vernois, Le Vernois, Les Vernois, Vernoy, Le Vernoy, qui sont surtout de la France de langue d'oïl.

§ 3. — SUFFIXE **EA**

CHASSAGNE, c. de Nolay.

FORMES ANCIENNES. — *Cussaniæ*, 868 878 (Chron. de Saint-Bénigne,

sui, sitam in pago Belnensi, in fine Cossiniacense, in loco vocato Varmedo. Facta est hec donatio anno primo imperii Caroli magni regis ». Le Vernois du canton de Beaune est trop éloigné de Cussigny, hameau de Corgoloin, pour avoir fait partie de la même *finis*. Le bois du Vernois est au contraire à proximité de Cussigny.

D'autre part, la première année du règne de Charlemagne est l'an 768. Pour des raisons que nous ne reproduirons pas ici, les auteurs de la *Gallia christiana* préférèrent lire *Caroli crassi* au lieu de *Caroli magni*, ce qui reporterait cet acte à l'année 814. Dans les deux cas, ce n'est pas la date de 901 indiquée par J. Garnier dans sa *Nomenclature*, p. 68.

(1) Les Aunay, Aunoy, Launay, Launoy, sont absolument inconnus dans le département. Toutefois se reporter à ce que nous avons dit au vocable ARNAY.

p. 105). — *Cassaneæ*, 886 et 1178 (Cart. de Saint-Seine). — *Chassaignes*, 1253 (Cart. de l'Eglise d'Autun, p. 183). — *Chassaigne*, 1365 (Cart. d'Autun, III, p. 292).

Le thème originel est *Cassaneæ*, au pluriel, comme l'indiquent les formes anciennes. C'est un fréquentatif dérivé au moyen du suffixe *ea* du bas-latin *cassanus*, traduisant le nom gaulois *cassanos*, du chêne. C'est de *cassanos* que procède le mot « chêne » lui-même par l'intermédiaire bas-latin *casnus* devenu « chesne ». *Cassaneæ*, qui se change au Moyen-Age en *Cassaniæ*, amenant en français la mouillure de la finale, signifie donc « lieu planté de chênes, chénaie ». Aussi le nom Chassagne, la Chassagne est-il celui de beaucoup de forêts.

HOMONYMES. — Chassagne (et sa principale variante plus méridionale Cassagne), est un vocable qui reste confiné au sud de la Loire, tout en se rencontrant jusque dans le nord du bassin Rhodanien, au département du Doubs. La Charente-Inférieure, la Haute-Vienne, la Creuse, l'Allier, le Cher, la Nièvre, la Côte-d'Or et le Doubs forment la limite septentrionale de sa distribution géographique. Dans la grande majorité des cas, le vocable est au singulier.

Comme variantes citons **Chassaigne**, nom de deux hameaux de la Côte-d'Or, l'un au territoire de Prusly, l'autre à celui de Touillon), et Chasseigne.

Tandis que le type Chassagne est répandu dans la bordure nord du Languedoc, dans la région du plateau central et dans le nord du bassin Rhodanien jusqu'à l'Isère, le type franchement méridional Cassagne (var. Cassaigne) est sensiblement confiné entre la Dordogne, les Pyrénées et le Rhône. La région entre le Rhône et les Alpes, au sud de l'Isère, paraît comme la France septentrionale, dépourvue de représentants de *Cassanea*.

REMARQUE. — Dans le parler local, Chassagne est « Chaissagne ».

§ 4. — SUFFIXE **-ARIUS, -ARIA, -ARIUM**

Le latin classique a couramment employé un suffixe *-arius* pour former des adjectifs tels que : *adversarius*, *anniversarius*, *alimentarius*, *aquarius*, etc. Cicéron écrit *lex agraria*, *lex somptuaria*, *res nummaria* ; César nomme *res frumentaria* les approvisionnements de blé ; Tite-Live parle du *boarium forum*, le marché aux bœufs.

Ces adjectifs en *-arius* furent, comme beaucoup d'autres, pris substantivement. En cette qualité ils servirent notamment à désigner les occupations professionnelles : *œrarius* (s.-ent. *faber*) est l'ouvrier qui travaille le bronze ; *ferrarius*, *aurarius*, lus sur des inscriptions, rappellent le forgeron, l'orfèvre ; on trouve dans Plin

apiarius, l'éleveur d'abeilles; dans Varron, *asinarius*, *caprarius*, l'anier, le chevrier.

Ces adjectifs furent également, au féminin ou au neutre, usités dans d'autres cas, où ils tendent à exprimer une idée collective. Ex. : *carnarium* (Pline), garde-manger; *vinarium* (Horace), vase à vin; *calcaria*, four à chaux, *carbonaria*, fourneau à charbon, réunis chez Tertullien dans le proverbe: *de carbonaria in calcariam pervenire*, qui correspond commesens à notre expression : tomber de Charybde en Scylla.

Nous en trouvons enfin qui sont nettement fréquentatifs: *apiarium* (Col.), lieu où sont les ruches; *ærarium*, qui dans Cicéron, Suétone, est le lieu, l'édifice où sont réunies les tables législatives d'airain, et qui désigne aussi dans Cicéron le trésor public; *pomarium* (Cicéron, Pline), verger; *vivarium* (Pline, Aulu-Gelle, Horace, Sénèque), parc où l'on entretient des animaux vivants; *ferrariæ*, qu'emploie César faisant allusion aux mines de fer de la Gaule.

De la langue courante, ces fréquentatifs ont, comme tant d'autres, passé aux noms de lieux. Nous en avons des exemples dès l'époque impériale. Pline nous apprend qu'une légion de Germanie donna à une des îles situées à l'embouchure du Rhin le nom de *Glaesaria*, du mot latinisé *glesum*, qui dans la langue des indigènes désignait l'arbre, abondant dans cette île. D'autre part l'Itinéraire d'Antonin nous fait connaître diverses localités dont le nom avait la terminaison *-arius*, ou *-aria*: *Vicus Aquarius*, en Espagne, *Juncaria*, également en Espagne; *Ferraria*, en Sardaigne; *Calcaria*, station de Gaule entre *Massilia* et *Fossæ-Marianæ*, et également station de Grande-Bretagne; *Roboraria*, en Italie, etc.

L'habitude latine d'appliquer aux noms de lieux des fréquentatifs en *-arius*, *-aria* resta très en faveur au Moyen-Âge, alors que déclinait de plus en plus l'usage du procédé de dérivation à l'aide du suffixe *-etum*, ou plutôt de son succédané roman « *-ai*, *-oi* », et cette habitude a persisté jusqu'à nos jours. Le rôle de ce suffixe a d'ailleurs été plus général que celui du suffixe *etum*, en ce sens qu'il s'est indistinctement adapté aux trois règnes de la nature et à divers autres noms communs. De plus il a reçu une extension nouvelle par suite de sa combinaison avec des ethniques ou des noms d'hommes, d'où les vocables tels que Normandière, la Bernardière, la Foucaudière, la Richardière. Ces noms, il est à peine besoin de le faire remarquer, n'ont pas le caractère de fréquentatifs, ce sont des adjectifs pris substantivement, comparables aux vocables en *-acus* gallo-romains. D'autres vocables en *-ière*, dérivés de substantifs communs n'appartenant pas aux règnes naturels, n'ont également que

la valeur d'adjectifs, comme le nom de lieu Vallières ou la Vallière. Toute cette catégorie de vocables adjectifs en « ière » sont relativement peu anciens; ils ne remontent généralement pas plus haut que la seconde moitié du Moyen-Age (XI^e s.).

En somme la famille des vocables relevant du suffixe *-arius*, *-aria*, a ses racines dans les temps gallo-romains, mais sa ramification s'étend à travers l'époque médiévale et même l'époque moderne.

Une série de vocables du même ordre que les vocables en *-ière*, tantôt purement adjectifs, tantôt fréquentatifs, possède une finale « erie », combinée aux mêmes racines que celles des noms en « ière », de sorte que les deux séries sont parallèles et synonymes, offrant des vocables tels que la Bergerie, la Boisserie, la Foucherie, la Saunerie, la Guillotterie, en regard de la Bergère, la Boissière, la Fouchère, la Saunière, la Guillotière. Tous les vocables en « -erie » sont relativement récents, ne datant guère que des XIII^e et XIV^e s. au plus tôt.

Dans la topomastique française, les vocables appartenant à la famille qui nous occupe sont tantôt masculins, tantôt et beaucoup plus souvent féminins. Les vocables masculins répondent à des thèmes étymologiques qui étaient neutres en latin : c'est donc avec un suffixe *-arium* que se présentent les formes anciennes. Les vocables féminins ont, dans les formes pures, la finale *-aria*, et surtout la finale plurielle *-ariæ*, soit *-arias* au cas régime qui se rencontre plus fréquemment que le cas sujet; mais déjà dans les textes de l'époque carolingienne, *-arias* devient souvent *-erias*. Le suffixe *-arium*, *-aria* a laissé en roman « -er, -ère », qui s'est ensuite modifié en « -ier, -ière », finale actuelle dans la presque totalité des cas. Le stade roman a persisté toutefois dans les noms où *-aria* était précédé de la gutturale dure : *Berbicaria*, *Liscaria*, *Berchère* ou *Bergère*, *Lochère*, et dans certains vocables méridionaux, tels que *Rouveyre* (Drôme), *Anère* (Hautes-Pyrénées).

Les noms de lieu collectifs en « -ière » sont comme les vocables en « -ay » ou « -oy », proportionnellement bien plus nombreux dans la France de langue d'oïl que dans celle de langue d'oc, où ils sont concurrencés par les équivalents en « -ède » et en « -ade ».

La toponymie communale de la Côte-d'Or nous offre deux vocables masculins répondant à un thème neutre latin : ce sont *Colombier* (avec sa variante *Coulmier*), et *Veuvey*, tous deux se rapportant au règne animal. Les vocables féminins sont au nombre de cinq : l'un, *Asnières* est tiré du règne animal; deux du règne végétal : *Busnières* (avec son dérivé *Busserotte*), et *Premières*; un du règne minéral : *Pothières*. Pour *Plombières* enfin, il y a doute.

ASNIÈRES, c. de Dijon-Nord.

FORMES ANCIENNES. — *Asinarias*, 880 (Chartes bourguignonnes, p. 127, et Chron. de Saint-Bénigne, p. 112). — *Asnerias*, ix^e s. (Chron. de Bèze, xi^e s.), 1015 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 180), xi^e, xiii^e, xiiii^e s. (Pérard, p. 71. 84, 429). — *Asnières*, 1286 (Pérard, p. 430).

ASNIÈRES-EN-MONTAGNE, c. de Laignes.

FORMES ANCIENNES. — *Asnerias*, 950, 1126, 1145 (*Reomaus*, p. 188, etc.).

Le primitif d'Asnières est *Asinariæ*, endroit où on fait l'élève de l'âne. Les nombreuses localités dénommées Asnières se faisaient donc remarquer à l'origine par une ou plusieurs étables à ânes, de même que les localités dites Vachères, Vacquières, et leurs synonymes plus récents la Vacherie, la Vacquerie, ont eu d'abord pour principal noyau des étables à vaches, qui ont été l'embryon du village actuel.

HOMONYMES. — Le vocable Asnières est répandu à une trentaine d'exemplaires dans la moitié septentrionale de la France, sans compter l'Asnière (Loiret), les Asnières (Indre). En outre, on rencontre les graphies Anières et Anière (Haute-Savoie, Deux-Sèvres), les Anières (Drôme); Agnières (Pas-de-Calais, Somme, Hautes-Alpes); — Anères (Hautes-Pyrénées). — Arnières (Eure) répond aussi au thème *Asinariæ*, comme le prouvent les formes anciennes du xi^e au xv^e s. — L'âne, on le sait, était une bête de somme comparativement bien plus employée dans l'antiquité que de nos jours; il semble qu'elle l'ait été inégalement dans les diverses contrées de la Gaule, s'il est permis du moins d'en juger d'après l'aire de répartition du vocable Asnières. Celui-ci fait à peu près défaut dans le bassin de la Gironde et de la Dordogne, et dans la région méditerranéenne, où l'on ne constate au Dictionnaire des Postes ni Asnières ni autre équivalent, sauf Anères des Hautes-Pyrénées.

BUSSIÈRES, c. de Grancey.

FORMES ANCIENNES. — *Buxeria* (1), 776 (Pérard, p. 11). — *Busceria* (2), ix^e s. (Chron. de Bèze, p. 266). — *Buxeriæ*, 886 et 1173 (Cart. de Saint-Seine). — *Buxères*, v. 1380, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

Le primitif est *Buxaria*, dérivé de *buxus* « buis », et signifiant « endroit couvert de buis ». Tout porte à croire que le vocable était originellement au singulier.

HOMONYMES. — Ce vocable est des plus répandus, sous plusieurs variantes. Les deux types les plus fréquents sont Bussière ou Bus-

(1) Et non *Buxeriæ*, comme l'imprime J. Garnier, *Nom. hist.* L'identification n'est du reste pas absolument certaine.

(2) Et non *Busceriæ* que donne J. Garnier.

sières, et Boissière ou Boissières, qui occupent chacun trois colonnes du Dictionnaire des Postes. A citer ensuite: Buxières (Allier, Aube, Indre, Haute-Marne, Meuse, Puy-de-Dôme); Boussières (Doubs, Nord), Boussière (Doubs, Drôme); Bouissière (Tarn); Bossière (Côtes-du-Nord, Seine-et-Marne); Boussères (Lot-et-Garonne); Busiars (Aisne) qui est *Bossère* en 1169, *Bussière* au xvi^e s.

BUSSELOTTE, c. de Grancey.

FORMES ANCIENNES. — *Buxiacus super Tiliam*, xi^e s. (Chron. de Bèze). — *Buscerotte*, v. 1170 (Titres du grand prieuré de Champagne). — *Buxerotes*, v. 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Buxerottes*, 1423 (*id.*).

La proximité de Busserotte avec Bussières ne laisse aucun doute sur l'étymologie : Busserotte est « le Petit Bussière ». D'ailleurs les formes (*Buxères* et *Buxerotes*) relevées par la Cerche des feux vers 1380 montrent qu'à cette époque les deux vocables ne différaient que par la finale diminutive bourguignonne *-ote*.

Il en résulte que la forme *Buxiacus* donnée par la Chronique de Bèze, à supposer qu'elle s'applique bien à Busserotte, est une latinisation fantaisiste. D'ailleurs si le vocable avait été à cette époque *Buxey* ou *Bussy*, son diminutif eût été le masculin *Busserot* (Cf. Chassey et Chasserot, Flavigny et Flavignerot, Vanvey et Vanverot, etc. Voy. fasc. II, p. 15).

Nous sommes donc conduits à admettre pour Busserotte le même thème étymologique que pour Bussières (Voy. plus haut); mais il est bien vraisemblable que le vocable diminutif est de formation romane.

HOMONYMES. — Pas d'homonyme à proprement parler; mais citons *La Buxerette* (Indre).

COLOMBIER, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Columbarium*, 1004 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 163). — *Columbier*, 1289 (Cart. d'Autun, I, p. 276).

COULMIER-LE-SEC, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Colubarium*, 723 (Cart. de Flavigny). — *Columbare siccum*, 1075-1099 (Cart. de Molesme, I) — *Colomarium*, 1145 (dom Plancher, I, pr., p. 44); 1196 (Petit, III, p. 348, d'après Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Columberius*, v. 1160 (Petit, II, p. 264, d'après Cart. de Fontenay). — *Colummiers*, 1205 (Petit, III, p. 400, d'après fonds de Quincy). — *Colomiers-le-Sec*, 1313 (Cart. de la Ch. des Comptes, B, 200). — *Colomés le Soc*, v. 1380, *Colomeix le Sec*, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Columbeyus Siccus*, xiv^e

et xv^e s. (Longnon, pouillés prov. Lyon, p. 123 et 148). — *Colemier-le-Sec*, xviii^e s. (Courtépée).

Le thème de Colombier est *Columbarium* (1) « pigeonnier, colombier », du mot *columba* « pigeon » (2). Les premières constructions élevées en cet endroit se faisaient sans doute remarquer par un colombier qui les dominait, et qui a valu son nom au lieu habité.

Même thème étymologique pour Coulmier; mais ici un accident phonétique a quelque peu changé la physionomie du vocable français.

Dans ce dernier cas le premier stade d'évolution du latin *Columbarium* a été l'assimilation du *b* à la liquide précédente, d'où le français Colomier; celui-ci est ensuite passé à Colemier; l'e médial atone a finalement disparu de la graphie, d'où Colmier, et par allongement de l'o, Coulmier.

Toutes ces phases, Colombier, Colomier, Colemier, Coulmier, se retrouvent du reste persistants sur le sol français, comme nous allons le voir.

HOMONYMES. — La variante Colombier est la plus répandue; unie ou non à l'article roman, elle occupe quatre à cinq colonnes du Dictionnaire des Postes. Citons ensuite: Coulombiers (Sarthe, Vienne). — Coulommiers, les Coulommiers (Eure-et-Loir, Indre, Indre-et-Loire). — Colomiers (Haute-Garonne). — Collemiers (Yonne), Colmiers (Haute-Marne). — Coulmiers (Loiret), le Coulmier (Meuse).

Colombé-le-Sec (Aube) paraît aussi être un ancien *Columbarium*, à en juger par la forme la plus ancienne connue, *Columbarium* vers 1101; il en est vraisemblablement de même pour Colombé-la-Fosse, au même département. Cette forme s'explique par l'assourdissement de l'r final d'un intermédiaire *Columber*, assourdissement qui s'est fait d'assez bonne heure, car certaines formes prouvent que c'était déjà chose accomplie au xii^e s. Il ne faut pas conclure que les autres Colombé (Haute-Saône) ou Colomboy (Haute-Marne, Meurthe-et-Moselle) sont forcément descendus du même thème étymologique: il est certain au contraire qu'il y a eu en Gaule des *fundi Columbiaci*, auxquels ils peuvent se rattacher: la connaissance des formes anciennes des vocables permet seule en pareil cas de trancher la question (3).

Nous resterons également sur la réserve, faute de renseignements, pour Colomars (Alpes-Maritimes), Colmars (Basses-Alpes); mais la

(1) Les lexiques donnent *Columbarium*, au neutre. D'après M. D'Arbois de Jubainville, la bonne latinité serait *Columbarius*, « par exception masculin » (*Origine de la propriété*, etc, p. 611).

(2) *Columbus* est également latin (Varron, Columelle, Horace). C'est l'origine des noms de lieux Collomb, Colomb, Couloms, Coullon, Coulon.

(3) Colombey-les-deux-Eglises (Haute-Marne) est *Columbeiacus* en 1108, *Columbeius* en 1178 au Cartulaire de Vignory.

ville de Colmar (ancien département du Haut-Rhin) est homonyme car elle est dite *Columbarium* en 823.

A signaler enfin les synonymes Colombières, la Colombière, les Colombières, et la Colomberie.

PLOMBIÈRES-LES-DIJON, c. de Dijon-Nord.

FORMES ANCIENNES. — *Plomberias*, vi^e s. (Chron. de Saint-Bénigne xi^e s.), 886 (Pérard, p. 160). — (*infra*) *Plumberense* 841 (Chartes bourguignonnes, p. 132). — *Plumberias* xii^e s. (Pérard, *passim*). — *Plumbariæ*, 1177, 1184, 1193 (Pérard), 1102, 1106, 1186 (dom Plancher, I, pr., p. 35, 36, 60). — *Plomberæ*, 1170 (dom Plancher, I, pr., p. 51). — *Plombères*, 1258, *Plombières*, 1386 (Pérard, p. 160).

L'origine de ce vocable reste pour nous quelque peu mystérieuse. Les formes anciennes permettent bien de restituer le thème *Plumbarias*, au nom. *Plumbaria*, qui régulièrement a donné Plombières; mais quel est le sens de *Plumbaria*?

Houzé (1) le considère avec raison comme un dérivé en -aria d'un nom commun; mais pour lui ce nom commun serait un mot *plumbus*, qu'on trouve cité dans le glossaire cornique parmi diverses espèces végétales et auquel on attribue le sens de pommier. *Plumbaria* serait donc un lieu où abondent les pommiers. Mais ce thème ne laisse pas que d'être fortement hypothétique.

M. l'abbé Bourlier (2), après avoir rapporté l'opinion de Houzé, émet une hypothèse différente. Il voit dans le nom de Plombières le souvenir d'une exploitation de minerai de plomb (galène argentifère) qui aurait eu lieu autrefois dans cette localité. Malheureusement l'étude géologique des environs de Plombières vient à l'encontre de cette manière de voir, et d'autre part il ne reste nulle trace d'une telle exploitation.

On pourrait peut être, sans trop d'invraisemblance, envisager une troisième hypothèse, celle du thème *Palumbaria*, formé sur le mot *palumba* ou *palumbis*, pigeon ramier.

A vrai dire, le passage de *Palumbaria* à Plombières soulève une difficulté phonétique: comment le premier a serait-il tombé? Cependant cette difficulté n'est peut-être pas irréductible, dans une région où **Baladunum* est devenu Belan (qu'on prononce «*Blan*»).

Dans cette dernière hypothèse, Plombières serait homonyme de Palomières (Hautes-Pyrénées), Le Palomer (Pyrénées-Orientales),

(1) Houzé. *Etude sur la signification des noms de lieux en France*, p. 79.

(2) Bourlier. — Glossaire étymologique, art. *Argentières*.

et aurait le sens de lieu où l'on fait l'élevage des pigeons-ramiers, des *palombes* (1).

Ce serait dès lors un synonyme des innombrables *Columbarium* (Colombier, Coulmier, Coulommier, etc.) qu'on trouve çà et là sur le sol français (Voy. COLOMBIER et COULMIER).

REMARQUE. — Pour Plombières (Vosges) et La Plombière (Savoie), nous ne sommes pas renseignés; mais sans doute la dernière de ces localités tire son nom de mines de plomb jadis exploitées en ce lieu.

Dans le parler local, Plombières (Côte-d'Or) est dit « Pyun mèr ».

POTHIÈRES, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES. — *Pultariæ*, 863 (Gall. christ., IV, instr., col. 133), 868 (Cart. de l'abb. de Pothièrès), 1122 (Cart. de Molesme). — *Puteriæ*, 1150 (Pérard, p. 236). — *Pultheriæ*, 1178, 1206 (dom. Plancher, I, pr., p. 56, 94). — *Poutières* (2), 1247 (Pérard, p. 463). — *Pouthières*, 1383 (d'après Nesle, Voyage d'un touriste, p. 175). — *Poitiers*, 1705 (Mém. sur la Province et Duché de Bourgogne, t. II, mss).

Le village de Pothièrès est bâti dans une partie élargie de la vallée de la Seine, où la rivière se partage aujourd'hui encore en plusieurs branches et où jadis elle couvrait un vaste marécage. C'est de cette particularité que le village tire son nom.

On peut, en effet, rattacher le thème *Pultariæ* (*Pultaria* au singulier) à un mot du latin classique *puls*, *pultis*, ayant primitivement le sens de bouillie épaisse et qui secondairement, dans le latin populaire, aurait pris le sens de « bourbe », « terrain bourbeux ». Pothièrès aurait donc le sens de « lieu bourbeux, endroit marécageux ».

Cette manière de voir est justifiée par un texte relevé par M. Longnon: c'est un passage du Roman de Gérard de Roussillon par Jean Vauquelin, au xvi^e s. Au sujet de l'abbaye de Pothièrès, cet auteur dit « elle est dicte Poulthières à cause des palus bruères et boues qui communément sont dicts en Picardie bourbes » (en réalité tourbeux).

Pothièrès se trouve donc avoir le même sens que Bourberain (Voy. ce mot) et les nombreux vocables tirés du latin *paludes*, à savoir Palus, La Palus, etc.

HOMONYMES. — En dehors de la Poulthière (Eure) qui est *Pulteria* en 1248, puis la Poutière en 1273, 1390, nous ne connaissons pas d'homonyme certain de notre Pothièrès.

(1) Palombe est un mot savant tiré de *palumba*; on ne saurait y prendre appui pour prétendre que *Palumbaria* eût dû donner « Palombière ».

(2) Une faute d'impression a fait que Pérard imprime *Pontières*.

Pothière (Marne) provient d'un nom de possesseur ; la Potière (Ain), la Potlière, com. d'Étalente, c. d'Aignay (Côte-d'Or), semblent avoir même origine ; enfin nous ne sommes pas renseignés au sujet de Pothières (Rhône), Pouthière (Creuse), la Pothière (Oise), les Pouthières (Nièvre).

PREMIÈRES, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES (1). — *Pruneria*, 1132 (dom Plancher, I, pr., p. 38), 1181 (Cart. de Saint-Etienne, II). — *Premères*, 1264 (Petit. V, 236), 1375 (Cerche des feux du Dijonnais). — *Prumères*, 1320, *Primères* XIV^e s. (Longnon, pouillés de la prov. de Lyon, p. 176 et 185). — *Preneria*, 1486 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne, pr., p. 277). — *Prenières* XVIII^e s. (Courtépée, III, p. 302).

Dans le patois local, *Premières* est dit « *Prenère* ».

Le thème étymologique est *Prunaria*, « endroit où abondent les pruniers », thème formé sur le substantif *prunus*, prunier.

Nous voyons que le vocable a subi vers la fin du Moyen-Age un accident assez singulier, la substitution de *m* à *n*. A la vérité ce cas n'est pas absolument isolé et nous en pourrions citer plusieurs exemples dans la région bourguignonne ; c'est ainsi que :

Epermaillies, écart de la com. de Flavigny, était au XVIII^e s. *Epernaille* (Courtépée), plus voisin du thème primitif *Spernalìa*, « lieu abondant en épines ».

Premeseau, autre écart du territoire de Flavigny, est *Preneseaul* en 1364 (Titres de l'abbaye de Flavigny) ; le thème, selon toute apparence, dérive également de *prunus* et doit être le diminutif *Prunicellus*, « petit prunier, prunellier ».

Preneriau, ham. de Migé (Yonne), est *Prunellum* en 1283, *Premereaul* en 1331, et redevient *Preneriau* en 1597 ; c'est un diminutif du mot français prunier.

Pareille substitution de ces deux liquides s'observe d'ailleurs dans d'autres cas : *Alauna* a fait Alleaume (Manche) ; *Druna* a fait Drôme ; *Vendocinum* est auj. Vendôme ; *Fines* est devenu Fismes (Nord) ; etc.

Mais peut-être faut-il simplement voir dans la transformation de *Prenières* en *Premières*, une influence de l'adjectif français « premier, première », influence qui ne s'est pas fait sentir dans le langage populaire qui dit toujours « *Prenère* ».

Quant au fléchissement de l'*u* prétonique en *e*, il est courant en Bourgogne comme nous l'avons dit pour *Prenois* (Voy. ce mot).

HOMONYMES. — La *Prenière* (Rhône). — *Prunières* (Hautes-Alpes, Isère, Haute-Loire, Lozère) ; les *Prunières* (Charente), *Prugnères* (Hautes-Pyrénées).

(1) *Pruntiacus* XI^e s. (Cart. de Saint-Etienne, I) que J. Garnier donne ici et *Prunidium*, 869 (Pérard, p. 150) qu'il propose, dans une note du supplément de sa *Nomenclature*, d'ajouter à la première, ne s'appliquent ni l'une ni l'autre à *Premières*.

VEUVEY, c. de Bligny-sur-Ouche.

FORMES ANCIENNES. — *Vivariensis villa*, 1004 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 163). — *Vivarium super Oscaram*, 1032-1033 (Petit, I, 359, d'après Duchesne, *Ducs de Bourg.*, pr., p. 5, 6 et 7). — *Vivarias*, 1101, (Pérard, p. 203). — *Vivariis*, XII^e s. (ms. biblioth. de Dijon, par Pierre, abbé de Saint-Bénigne); 1319 (Martyrologe de N.-D. de Beaune, p. 57). — *Wivarium*, 1199 (Petit, III, p. 371, d'après Titres de Sainte-Marguerite). — *Viverias*, 1124, 1177 (Pérard, p. 217, 249). — *Vivers*, fin XIII^e s. (pouillé d'Autun, Cart. II, p. 378). — *Vevey*, 1391, 1431; *Vivey*, v. 1470 (Cerche des feux du Nuiton). — *Veuvrey-sur-Ouche* XVIII^e s. (Courtépée, III, p. 114).

Le primitif est *Vivarium*, qui désignait comme substantif commun latin « un endroit où l'on entretient des animaux vivants, *viva* (*animalia*) », en particulier « un parc où l'on conserve du gibier ». Mais dès l'époque classique, *vivarium* a déjà le sens plus restreint de « réservoir pour la conservation des animaux aquatiques », qu'ils soient marins ou d'eau douce : *vivaria ostreorum* (Pline), parc à huîtres; Horace, Juvénal emploient le mot avec le sens que nous donnons actuellement au mot vivier, réservoir à poissons. C'est plutôt cette seconde acception que nous serions tenter d'attribuer à Veuvey, à cause de la situation de cette localité au bord de l'Ouche.

Vivarium a donné régulièrement Viver prononcé « Vivèr » puis l'i antétonique a fléchi en e et l'r final s'est assourdi, d'où Vever, écrit auj. abusivement Veuvey.

HOMONYMES. — Vivey (Haute-Marne), auquel il faut restituer le *Vivarium* de 1133 (Titres du grand prieuré de Champagne) que J. Garnier attribue à Vanvey (Côte-d'Or). Il convient de lui rapporter aussi cet *Hugo de Vivariis* qui paraît dans une charte de l'évêque de Langres, au sujet de la fondation de l'abbaye d'Auberive, en 1135 (Gall. christ., IV, pr., col. 165).

Viviers (Ardèche) (*Vivariensis urbs* dans Grégoire de Tours, ancien chef-lieu du Vivarais; Viviers (Ardennes, Aube, Mayenne, Meurthe-et-Moselle, Savoie, Tarn, Vosges, Yonne), sont aussi des homonymes.

Vivières (Aisne) qui est latinisé *Vivarium* en 1238, et qui est Vivers en 1273, paraît répondre au pluriel *Vivaria* : celui-ci aurait été pris pour un féminin singulier comme ce fut le cas d'un certain nombre de substantifs neutres latins que le roman fit féminins. Pareille tendance se manifeste du reste dans les formes anciennes du Veuvey de la Côte-d'Or.

§ 5. — SUFFIXE **-OLUS**

Le suffixe *-olus*, *-ola* est un des suffixes diminutifs de la langue latine, où son emploi était ancien, puis que nous le rencontrons dans le surnom de ce Mucius Scævola (du cognomen *Scæva*, gauche, maladroit) qui fut contemporain de Tarquin le Superbe, au vi^e s. avant J.-C. Il figure du reste dans plusieurs noms de lieux de l'antiquité parvenus jusqu'à nous.

Dans la toponymie française, la catégorie la plus importante de noms qui le possèdent nous montre le suffixe *-olus*, ou presque toujours le féminin *-ola*, associé comme suffixe secondaire aux vocables collectifs terminés par le suffixe *-arius*, *-aria*, dont nous venons de nous occuper. Comme exemples de cette première catégorie, citons Viverols (Puy-de-Dôme), qui répond à *Vivariolum* ou à son pluriel *Vivariola*, dérivé de *Vicarium*; Fouquerolles, Joncairolles, Vaqueirolle, correspondant à *Fulcariola*, *Juncariola*, *Vaccariola*, dérivés de *Fulcaria*, *Juncaria*, *Vaccaria*.

Dans un autre groupe, le suffixe *-olus*, *-ola* a été combiné à des substantifs communs de nature diverse, empruntés pourtant en majorité aux trois règnes de la nature, ex. : Vernols, Peyrolles, Chassignolles, tirés de *vernus*, *petra*, *cassania*.

Enfin un petit nombre de ces dérivés en *-olus*, *-ola* sont manifestement formés sur des noms propres ethniques, tels Bretignelles (Yonne) *Britaniola* en 680, Sermizelles (Yonne) *Sarmisoliæ* en 1199, dont les thèmes purs étaient *Brittanniola*, *Sarmatiola*, ou sur des noms propres de personnes, notamment des gentilices, ex. : *Matriolæ* qui en 829 désigne Marolles-sur-Seine (Seine-et-Marne), *Valentiolæ*, qui au x^e s. paraît s'appliquer à Valensolles (Basses-Alpes).

Les vocables possédant le suffixe diminutif *-olus*, *-ola* sont généralement donnés à des localités qu'il fallait distinguer d'autres localités homonymes plus anciennes ou plus importantes, situées dans un rayon plus ou moins rapproché, ex. : Champagnole, au voisinage de Champagne (Jura), Valensolle, commune de Valence (Drôme), Marcilloles (Isère), *Massiliola* en 1055 (Cartulaire de Saint-André-le-Bas de Vienne) qu'il faut considérer comme « Marseille-la-Petite » (1). D'autres fois c'est en vain qu'on cherche dans la toponymie le vocable simple dont procéderait le diminutif en *-olus*, *-ola*; celui-ci existe seul, sans son rival plus important. Dans ce cas un nom tel que Favorolles, isolé dans une vaste région, doit bien plutôt être regardé comme une variante de Favières, n'impliquant pas réellement un sens diminutif : il répond à la même tendance qui a

(1) De même à l'époque romaine nous connaissons *Ameriola* en Ombrie qui paraît opposé à *Ameria* (Latium), et *Clusiolum* (Ombrie) qui est en petit le doublet de *Clusium* (Etrurie).

fait prévaloir « bouleau, ormeau, tilleul » sur les noms primitifs « boul, orme, til ».

La finale *-olus* a laissé en français « *-ol* » dans le Midi, « *-eul* » dans le Nord ; le pluriel *-oli* ou *-ola* (neutre) devient de même « *-ols* » ou « *-eux* » ; le féminin *-ola* est resté « *-olle* », plus rarement « *-ole* », parfois « *-eulle* », ex. : Pomerol, Poiseul, Nozerolle, Champigneulle. On peut aussi rencontrer quelques noms terminés en « *-elle* » dont le primitif était en *-ola* : témoins Bretignelles, Sermizelles (Yonne).

Dans le cas fréquent où le suffixe masculin *-olus* est précédé de *i* (ou de *e*, ce qui revient au même), le groupe final *-i-olus* aboutit à « *-eull* », comme le fait la finale *-oialus* étudiée précédemment (livre I, PÉRIODE ANTÉROMAINE). Il devient alors parfois difficile de discerner la véritable nature du suffixe originel ; ainsi pour Marcheseuil on pourrait être tenté de croire à un thème *Marcasioialus*, alors qu'il est en réalité *Marcasiolum*.

Il faut noter, comme autre sujet de confusion, que certains noms de lieux offrant la finale « *-olle* » avaient primitivement une finale *-ella* « *-elle* », ou encore *-illa*, d'ailleurs de même valeur diminutive ; elle a été changée en « *-olle* » dans les pays de dialecte bourguignon ou de dialecte lorrain.

Les vocables en « *-eul, -olle* » ne sont que rarement accompagnés de l'article roman, qu'on trouve pourtant lié fréquemment aux vocables plus simples dont ils dérivent. Cela semble être pour eux jusqu'à un certain point un brevet d'ancienneté ; cela démontre en tous cas que dans la formation des noms de lieux l'usage du suffixe diminutif qui les distingue a cessé plutôt que l'emploi des collectifs en « *-ier* » ou « *-ière* ».

Dans la majorité des cas, le thème des vocables en « *-eul, -olle* » est assez facilement reconnaissable. Dans les cas douteux, dans les cas où l'absence de formes instructives prive du secours nécessaire pour dépister un primitif qui ne se profile pas à travers le vocable français, il faut savoir résister à la tentation de chercher une solution conjecturale du côté des noms de personnes : ceux-ci, dans la plupart des cas, sont étrangers à l'affaire. Lorsqu'un gentilice apparaît de toute évidence, ainsi qu'on le voit dans *Matriolæ*, *Valentiola*, il n'y a pas à hésiter ; mais si l'on manque de forme suffisamment décisive, il vaut mieux s'abstenir que supposer un thème formé sur un gentilice ou sur un cognomen. Dans la classe des vocables en « *-eul, -olle* », il y en a sûrement qui dérivent de substantifs communs autrefois usités dans la langue courante, et dont la signification est maintenant perdue ; il faut se résigner à en ignorer le sens. D'autre part, il faut se garder, quand on a établi l'origine gentili-

ciala d'un vocable tel que Marolles-sur-Seine, de conclure que tous les homographes, tous les Marolles ont la même source. Il y a au Dictionnaire des Postes vingt-cinq à trente Marolles : si certains d'entre eux relèvent du thème *Matriolæ*, d'autres, peut-être en plus grand nombre, doivent être en relation avec le mot vulgaire « mare » au sens de marais : ce qui l'indique, c'est qu'il y a deux « la Marolle » ; d'ailleurs les gentilices, employés comme noms de lieux soit à l'état simple, soit à l'état de dérivé en *-ola*, n'engendrent pas une descendance aussi nombreuse ; ils sont limités à quelques exemplaires.

Parmi les vocables en *-olus* de la Côte-d'Or, deux ont été étudiés dans un autre groupe auquel les rattachaient certaines affinités. Ce sont *Balneolus* et *Puteolus* (Voy. BAGNOT, p. 6, et POISEUL, p. 44). Nous avons à examiner maintenant :

1° Les vocables en *-ola* qui sont les diminutifs de collectifs en *-aria* : Buxerolles, Faverolles, Lignerolles ;

2° Les vocables en *-olus*, *-ola* de souche diverse : Chambolle, Marcheseuil, Savolles, Vignolles.

Nous y adjoindrons le vocable Gevrolles, qui paraît avoir été d'abord Gevrelles.

BUXEROLLES, c. de Recey.

FORMES ANCIENNES. — *Buxerolæ*, 1101 (Cart. de Molême, I ; Gall. christ., IV, instr., col. 149). — *Buxerolæ*, 1129 (Pérard, p. 98). — *Buxerolie* (pour *Buxeroliæ*), xiv^e et xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 134 et 151).

Le primitif est *Buxariolæ*, diminutif de *Buxariæ*, Bussièrres, « lieu couvert de buis ».

HOMONYMES. — Buxerolles (Vienne, Haute-Vienne) ; Buxerolle Indre, Puy-de-Dôme) ; Buxerulles (Meuse) ; Busserolles (Creuse, Dordogne, Seine-et-Marne, Haute-Vienne) ; Busserolle (Creuse) ; Boissierolles (Ain, Puy-de-Dôme, Deux-Sèvres) ; Bousseyrolles (Haute-Loire).

CHAMBOLLE, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Cambola*, 1110 (Cart. de Cîteaux). — *Cambella*, avant 1119 (*id.*).

Nous ne savons rien sur ce vocable. Il a bien l'apparence d'un diminutif soit en *-ola*, soit en *-ella*, mais le terme simple dont il dérive, et qui serait « chambe », ayant vraisemblablement fait partie du vocabulaire roman, n'a pas été retenu par les Dictionnaires de l'ancienne langue française. Du moins, il n'y a pas lieu, croyons-nous de s'arrêter ici au mot « chambe » signifiant « broserie » qui, sous sa forme normande Cambe, est resté le nom de quelques localités

du Calvados, de l'Eure, de l'Orne; nous rencontrons même Cambolle dans l'Eure.

Le mot « chambre » a certainement existé avec une autre acception; c'est lui qui est sans doute représenté par les vocables Cambes (Languedoc), Chambes (Deux-Sèvres), quelques composés comme Chambelève (Haute-Loire, Puy de-Dôme), Cambelève (Lot), et un certain nombre de dérivés, dont le plus important nous paraît être Chambon ou Cambon. Ce vocable, très répandu dans la moitié méridionale de la France, est apparenté comme sens à *campus* « champ » avec toutefois l'acception spéciale de « champ très fertile ». Par ce dérivé nous pouvons pressentir quelque chose du type originel supposé « chambre ».

HOMONYME. — Pas d'homonymie. On peut en rapprocher Chambelle (Deux-Sèvres).

Comme nom de lieudit, nous rencontrons dans notre département un **bois des Chamboles** au territoire de Chevigny-Saint-Sauveur, canton de Dijon-Est.

FAVEROLLES, c. de Recey.

FORMES ANCIENNES. — *Faverollæ*, 1162 (Cart. de la Chartreuse de Lugny). — *Favorellæ*, 1177 (Pérard, p. 251).

Le thème est *Fabariolæ*, diminutif de *Fabariæ*, l'avières, qui, dérivé lui-même de *faba* « fève », signifie « lieu où l'on cultive la fève ».

HOMONYMES. — Faverolles (Aisne, Aube, Calvados, Cantal, Eure, Eure-et-Loir, Indre, Loir-et-Cher, Marne, Haute-Marne, Orne, Puy-de-Dôme, Sarthe, Somme); Faveyrolles (Aveyron, Drôme, Haute-Loire, Lozère); Favairolles (Gard); Favayrolles (Hérault).

GEVROLLES, c. de Montigny-sur-Aube.

FORMES ANCIENNES. — *Garvolæ* (1), ix^e s. (Titres de la cathéd. de Langres). — *Gevrellæ*, 887 (Roserot, Dipl. carol. originaux, p. 16). — *Gibreliæ*, 1084-1102 (Cart. de Molesme). — *Jevrellæ*, 1085-1101 (*id.*). — *Givrellæ*, 1101 (Gall. christ., IV, instr., col. 149). — *Gybrellæ*, 1129 (*id.*, col. 162). — *Geborolles*, 1129 (Petit, II, p. 216, d'ap. Cart. N.-D. de Châtillon). — *Geperolles*, 1135 (Gall. christ., IV, instr., col. 166). — *Givreles*, 1188 (Petit, II, p. 291, d'ap. Cart. de Clairvaux). — *Gevrolles*, 1188 (fonds de l'évêché de Langres). — *Gevrolia*, 1270 (Martyrol. de la collég. de Beaune, p. 373); 1275 (Gall. christ., IV, instr., col. 212). — *Givrolia*, 1294 (Martyr. coll. Beaune, p. 240). — *Gerrolie*, xiv^e s. (Lignon, Pouillés prov. Lyon, p. 135).

(1) La forme *Garvolæ*, ix^e s., donnée par J. Garnier, *Nom. hist.*, manque d'authenticité. M. Roserot, ancien archiviste de la Haute-Marne, qui connaît à fond les chartes et les diplômes carolingiens de l'évêché de Langres, nous a dit n'avoir jamais relevé cette notation. Nous la laisserons donc de côté.

Les formes anciennes montrent qu'il ne s'agit pas ici d'une finale primitive *-olæ*, mais d'une finale *-ellæ* jouant le même rôle diminutif. On a donc dit d'abord Gevrelles, puis l'*e* accentué est devenu *o* à une certaine époque, suivant une habitude du dialecte bourguignon.

Nous estimons que le thème est *Gabrellæ*, dérivé diminutif du nom gaulois de la chèvre, *gabra*. Gevrolles est donc l'équivalent de « Chèvres-la-Petite ». Les localités appelées Chèvres ou les Chèvres ont reçu leur nom de l'abondance de la chèvre domestique en ces endroits, ou bien de ce que les premiers habitants se livraient surtout à l'élevage de cet animal.

Au reste, le nom de la chèvre a dans la toponomastique laissé des traces importantes, qui se répartissent en deux séries de vocables, les uns ayant pour origine le nom latin de la chèvre *capra*, les autres son nom gaulois *gabra*.

La première série, plus riche, nous offre : la Cabre, Cabrol, les Cabrolles, Cabrières, Cabrerolles, dans le Midi, où le *c* ne chuinte pas, et où le *p* latin passe à *b*; Chabre, Chabrel, Chabrelles, Chabrol, Chabrolles, Chabrier, Chabrière, dans des régions déjà moins méridionales; enfin, plus au nord, Chèvre, Chivres, la Chèvre, les Chèvres, le Chevril, Chevrol, Chevrier, Chevière, Chevreuse, etc.

L'autre série comprend : Gabre (Ariège), le Gabre (Alpes-Maritimes), les Gabres (Alpes-Maritimes), la Gabrière (Indre), Gavre (Nord), le Gavre (Loire-Inférieure), Gavres (Morbihan), Gavray (Manche), Gavrelle (Pas-de-Calais); Jabreilles (Haute-Vienne); la Javrelière (Deux-Sèvres); Gesvres (Mayenne), qui est *Gavre* au *ix^e s.*; les Gevrils, Gevrier, Givrelière.

HOMONYME. — Gavrelle (Puy-de-Dôme.)

A citer dans notre département, sur le territoire d'Antigny, **le plateau de Gevrolles**, sur lequel on a relevé des restes de constructions romaines.

LIGNEROLLES, c. de Montigny-sur-Aube.

FORMES ANCIENNES. — *Linerolæ*, 1^{er} quart *x^e s.* (Chron. de Saint-Bénigne, p. 161); 1097 (Cart. de Molesme, I).

Le primitif est *Linariolæ*, dérivé diminutif du fréquentatif *Linariæ*, Lignièrès, qui tire son nom du lin, en latin *linum*, et qui a servi à dénommer des endroits où l'on se livrait à la culture du lin.

HOMONYMES. — Lignerolles (Allier, Calvados, Eure, Indre, Loiret, Manche, Orne).

MARCHESEUIL, c. de Liernais.

FORMES ANCIENNES. — *Marcassolium*, 858 et 859 (Cart. d'Autun, I, p. 30 et 33). — *Marcasolium*, 921 (*id.*, p. 78). — *Marchisolium*, 1171,

(*id.*, p. 105). — *Marchesu*, 1239 (*id.*, p. 340). — *Marchiseul*, 1272, 1329 (Cart. d'Autun, II, p. 23 et III, p. 195); 1391, 1431 (Rôle des feux de Beaune et de Nuits). — *Marchesuil*, 1290 (Terrier de Meloisey); xiv^e siècle (pouillé d'Autun, Cart. II, p. 385).

Le primitif est *Marcasiolum*, diminutif en *-olus* d'un bas-latin *marcasium* qui avait, dit Du Cange, le sens du latin *palus*, *stagnum*, et du français « marais ».

Ce mot « marais », plus anciennement « maresc », auquel on suppose un primitif haut-allemand *marisk*, est d'origine germanique; il n'est point forcé qu'il en soit de même pour *marcasium*, en dépit d'une certaine analogie entre ces termes.

Un passage de la vie de Saint-Ail, *Sanctus Agilus*, rapporté par Du Cange, plaide en faveur de l'ancienneté du mot : « *In eodem loco qui prisco vocabulo propter geminam lacunam Gemellus Marcasius nuncupabatur...* ». La vie de Saint-Ail ayant été écrite au vii^e s., il y a tout lieu de croire qu'un terme qualifié de *priscum vocabulum* à cette époque n'était pas d'importation germanique, faisait partie de la langue antérieurement aux invasions barbares. Le mot ne paraissant pas propre au latin, il appartenait selon toute vraisemblance aux vieux fonds des langages parlés sur notre sol avant la conquête romaine (1); il aura été transmis par le latin populaire au parler roman, qui l'usita sous la forme « marchais », d'où les noms de lieu Marchais, le Marchais répandus dans nos départements de l'Ouest et du Centre, où ils ne dépassent pas vers l'Est le département de l'Yonne.

HOMONYMES. — *Marchezeuil* (Saône-et-Loire); *Marchizeuil*, à deux exemplaires (Saône-et-Loire); *Marchesoif* (Yonne), qu'il faudrait écrire et prononcer *Marchesoy* comme en 1266; il est noté *Marcasolium*, *Marchesulum*. *Marcheroif* en 1213, *Marcheroy* en 1481 (Quantin. Dict. top. Yonne, p. 78 et 166). — *Marchésieux* (Manche).

SAVOLLES, c. de Mirebeau.

FORMES ANCIENNES. — *Sarole*, 1375; *Savolles*, 1387; *Servole*, 1431; *Servoles*, 1469 (Cerches des feux du bailliage de Dijon).

Puisque nous n'avons à notre disposition que des formes françaises relativement récentes, nous ne devons pas nous prononcer catégoriquement sur ce vocable. Toutefois la notation *Servole* du xv^e s., bien qu'elle ne soit pas la première en date, nous paraît une réminiscence d'une forme plus ancienne conservée probablement dans le parler local et capable de nous ouvrir une piste assez sérieuse.

(1) Effectivement, on croit pouvoir rattacher à la langue celtique le mot latinisé *marcasium*.

Servole est en effet un nom de lieu connu. Il représente le latin *silviola* « la petite forêt », diminutif de *silva*, qui laisse d'ordinaire comme équivalent français, Selve ou sa variante Serve. Selve s'est parfois atténué en Sève, comme dans Pleinsève et Pleinsévotte (Loire-Inférieure), la Sevelle (Eure), la Sèvelotte (Lot-et-Garonne). Comme Selve a une variante Salve (Salvecroze, Salvelonge, Salveplane), on comprend que celle-ci par assourdissement de la liquide ait pu se réduire à Save. Savolles, avec *s* parasite, serait donc une simplification, par assourdissement de l'*r*, d'une forme populaire « Sarvole ».

Même disparition de la liquide *r* s'observe dans divers noms de lieu tels que :

Matour (Saône-et-Loire) qui est déjà *Matornus* au *x^e* s., alors que le pouillé du *xi^e* s. d'Autun nous a conservé l'archaïque *Marturnus*;

Maxey-sur-Vaise (Meuse), ancien *Marciacus*, encore noté *Marcey* au *xiv^e* siècle ;

Pagny (Meuse), de *Paterniacus*, resté Pargny jusqu'au *xviii^e* s. ;

Mallgny (Yonne), primitivement *Merlenniacus*, déjà privé de son *r* en 1116 où il est *Melligniacus* ;

Maxilly (Côte-d'Or), qui est encore *Marcilly* au *xv^e* s., etc.

Comme l'étymologie n'est pas certaine, nous nous abstiendrons de citer les homonymes du mot Servolle.

VIGNOLLES, c. de Beaune-Sud.

FORMES ANCIENNES. — *Vineolæ*, 1094 (Bruel, Recueil des Ch. de Cluny, V, 29). — *Vignolæ*, 1093-1098 (Pérard, p. 80). — *Vignolles*, 1200 (Cart. du prieuré de Bar). — *Vignoles*, 1256 (Petit, IV, 425, d'après Ch. des Comptes). — *Vignoliæ*, 1318 (Gall. christ., IV, col. 1036). — *Vinoles*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuits).

Le primitif est *Vineolæ*, diminutif de *vineæ*, « vignes », et signifiant « les petites Vignes ». — C'est le nom à l'époque romaine, d'une localité d'Espagne qui est notée *Viniolis* au cas oblique, dans l'Itinéraire d'Antonin.

HOMONYMES. — Vignolles (Aisne, Cher, Sarthe, Seine-et-Marne, Vienne); Vignolles (Haute-Garonne, Gironde); Vignolle, la Vignolle, (Bouches-du-Rhône, Charente, Gironde, Maine-et-Loire, Puy-de-Dôme, Pyrénées-Orientales); Vigneulles (Meurthe-et-Moselle, Meuse).

§ 6. — VOCABLES D'ÉTYMOLOGIE INCERTAINE

BARGES, c. de Gevrey.

FORMES ANCIENNES. — *Bargæ*, 775, 778 (Pérard, p. 10, 12); *ix^e*, *x^e*, *xi^e* s. (*passim* dans Pérard, Chron. de Saint-Bénigne, Chartes bourguignonnes). — *Balges*, 1190 (Bruel, Ch. de Cluny, V, 709). — *Barges*, 1216 (dom Plancher, p. 100).

Barges est cité une douzaine de fois dans Pérard ; c'est toujours à l'accusatif *Bargas* ou à l'ablatif *Bargis* (1).

Barges est un ancien mot du parler roman ; on ne peut en douter, puisque le vocable la Barge, les Barges, est fréquent. Il figure d'ailleurs dans le *Glossaire* de Du Cange et dans le *Dictionnaire* Godefroy où il revêt des acceptions diverses.

Du Cange dit : *Barga, Borgia, idem quod barca, navicula, scapha oneraria*. Il est possible que l'étymologie « barge = barque » soit justifiée pour certaines localités appelées Barge, situées sur une route fréquentée, au bord d'un cours d'eau qui par exemple guéable l'été devient assez profond l'hiver pour que l'emploi d'un bac de passeur devienne nécessaire. Mais ce sens n'est pas général pour la bonne raison que cette condition topographique fait défaut pour divers villages du nom de Barges placés dans des contrées montagneuses, et même sur un faite constituant une ligne de partage des eaux, comme Barges (Ardèche). L'explication n'est en particulier pas acceptable pour le Barges de la Côte-d'Or, car bien que qualifié de « pays aquatique » par Courtépée, il est assis vers le tiers supérieur d'un ruisseau trop peu important pour rendre indispensable un service de transbordement d'une rive à l'autre, et le chemin qui le traverse n'a jamais dû être que d'ordre très secondaire.

Barge a un autre sens. Selon Godefroy, « barge, barche » est encore de nos jours usité en Poitou, dans le Haut-Maine, en Anjou, pour désigner une meule de foin ou de paille, et aussi une pyramide de fagots. A cette donnée, ajoutons que certains rochers émergeant de la mer au voisinage de nos côtes portent le nom de barges. Ainsi nous lisons dans le *Dict. géogr. et administ. de la France*, par Joanne :

La Barge (Côtes-du-Nord), rocher insulaire des côtes septentrionales de Bretagne, à 1 kil. N. N. O. de la pointe de Pléneuf.

Les Barges (Vendée) : Grande et Petite Barge, rochers insulaires de la côte de Vendée, dont le plus oriental, dit la Grande Barge, est à environ 2 kil. ouest de la pointe de l'Aiguille des Sables d'Olonne.

Le vocable Barge a donc pu être donné, au singulier ou au pluriel (ce dernier s'impose pour le village de la Côte d'Or), à des lieux qui offraient une ou plusieurs buttes artificielles ou naturelles, tertres ou rochers ; le sens serait donc assez analogue à celui de Monceau. Il est d'ailleurs possible que Barge cache encore une autre acception.

De ce que le mot « barge » a pu désigner une éminence d'une

(1) A cinq reprises, de 775 à 954, la dénomination est : *in villa Sanctocolonica sine Bargas*. La localité aurait donc deux noms, dont le second a prévalu. Il est assez difficile de préciser le sens de *Sanctocolonica* : faut-il traduire « la Collonge de Sanctus », *Sancti colonica* ? En tous cas, il ne saurait être question de lire *Sancta Colonica*, pareille sainte n'ayant jamais existé. L'abbé Bourlier propose d'y voir une « *San-Colonge* », « vieille colonge ».

nature plus ou moins spéciale, on pourrait être tenté de le rapprocher du mot *berga* inséré par Du Cange avec la définition suivante : « 1° *Teutonica custodia*; 2° *moles, agger*; du germanique *BERG, mons* ». Nous ne croyons pas toutefois que « barge » soit sur notre sol un mot d'importation germanique; *barga*, indépendant du haut-allemand *berga*, nous semble plutôt un débris d'un ancien idiome de la Gaule. La chose paraît d'ailleurs établie pour « barge » au sens de barque, qui correspond à l'irlandais *barc*, barque (1).

Du reste le fait que l'aire principale de répartition du vocable Barges soit vers le Plateau central ne plaide guère en faveur d'une origine germanique. Rappelons enfin qu'un *prædium Bargæ* a été relevé sur la *Table de Veleia*, gravée en Ligurie au commencement du II^e s. de notre ère; on a voulu retrouver ce nom de lieu dans celui de la ville de Barge, province de Coni (Piémont), tandis que d'autres l'ont placé à Barga, ville de Toscane, au nord de Lucques.

HOMONYMES. — Barges (Allier, Ardèche, Haute-Loire, Morbihan, Orne, Haute-Saône, Vendée); La Barge (Loire, Puy-de-Dôme, Saône-et-Loire); les Barges (Drôme, Loire).

Ajoutons le diminutif Bargette (Puy-de-Dôme, Haute-Loire); la Bargette (Loire).

BOUZE, c. de Beaune-Nord.

FORMES ANCIENNES. — *Bosa*, 1134; *Busa*, 1178 (Cart. de Saint-Seine). — *Bouse*, 1250 et XIV^e s. (Cart. d'Autun, III, p. 41, et II, p. 277). — *Bose*, XIII^e et XIV^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 423).

Nous n'avons rien à proposer qui puisse jeter un jour suffisant sur l'étymologie de ce vocable.

On pourrait être tenté de le rapprocher du vieux mot français « bouze », latinisé *bosa*, signifiant « fange ». Mais cette acception ne saurait être admise pour caractériser Bouze, village situé en pleine région montagneuse, sur le bord d'un plateau d'où ne s'écoule pas le moindre ruisseau.

Faut-il songer à voir dans Pouze une sorte de féminin de Boux? Le substantif commun *buxus* « hui », origine du vocable Boux, a été en effet employé parfois au féminin et latinisé *boxa* au Moyen-Age (Cf. BOUX-SOUS-SALMAISE, latinisé *Busseix* et *Boxa* au XI^e s.). Mais *Boxa* aurait dû laisser Bousse, avec le double s conservé dans divers dérivés de *buxus*: Boisse, Bussy, Boussière, etc., de sorte qu'il n'est guère permis de chercher de ce côté. L'exemple de Bouzot, hameau de Boux, n'est pas à invoquer, étant donné l'apparition certainement tardive de ce vocable.

(1) Il ne serait pas impossible que notre substantif « berge » eût aussi une origine celtique (Cf. le gallois *bargod*, bord).

On peut citer pourtant un certain nombre de noms de lieux qui semblent apparentés à Bouze : Bouzais (Cher), les Bouziais (Maine-et-Loire), Bouzière (Loire), Bouzols (Haute-Loire), Bouzon (Gers, Loire, Vaucluse) et le Bouzon (Isère, Vosges); Bozon (Loire), le Bozon Haute-Saône, les Bozons (Ain), Bozouls (Aveyron). Cette série paraît bien constituer une famille onomastique dérivée d'un substantif commun, soit d'ordre naturel, c'est-à-dire emprunté à l'un des trois règnes de la nature, soit d'ordre topographique. Mais nous ne voyons pas quel peut être ce terme générateur.

La proximité relative du village de Bouze et du point originel d'une petite rivière qui arrose Beaune, la Bouzaise (*Bosesis*, en 1005 (Pérard, p. 170) (1) éveille assez naturellement à l'esprit l'idée d'une relation entre ces deux vocables. Si le cours d'eau prenait sa source à Bouze, ou même seulement sur son finage, il y aurait là un rapprochement dont il faudrait tenir grand compte. Mais la réalité est autre : la Bouzaise a son point d'origine bien plus bas, à 4 kil. et demi de Bouze, à 3 kil. de la limite séparant son finage de celui de Beaune; elle naît d'une source émergeant au pied d'une montagne qui ne porte pas Bouze, ce village étant assis sur un autre contrefort plus élevé et situé derrière le premier. Pour être raisonnablement fondé à soutenir l'existence d'un lien entre les vocables Bouze et Bouzaise, il faut donc supposer soit que le nom de Bouze a été celui de tout le massif montagneux que couronne Bouze et qui voit sourdre à sa base la Bouzaise, explication proposée par M. l'abbé Bournier, soit que la rivière a eu jadis un cours plus prolongé dans les flancs de ce massif, remontant vers le village par un ruisseau qui aurait parcouru un vallon, où se montrent d'ailleurs des niveaux d'eau, marqués par la fontaine de Battault et par une fontaine alimentant un lavoir du finage de Bouze. Au cours des siècles ce ruisseau se serait perdu par suite du tarissement des sources qui le formaient et dont les eaux auraient pris une autre direction souterraine. Malheureusement ce sont là des hypothèses gratuites.

En admettant même pour un instant la corrélation des vocables Bouze et Bouzaise, lequel considérer comme le générateur de l'autre? C'est d'ordinaire le nom de la rivière, le plus ancien, qui passe au lieu habité : il faudrait dès lors admettre que le cours d'eau aurait d'abord été nommé la Bouze, nom qui plus tard aurait été développé en celui de Bouzaise. Or si l'on connaît des exemples de ruisseaux ou petites rivières dont le vocable s'est allongé d'un suffixe tandis que le lieu habité bâti sur les bords gardait le vocable simple primitif, ce suffixe est généralement diminutif, et ce suffixe diminutif

(1) Et non *Bosesa*, 1004 (Pérard, p. 163), comme l'indique J. Garnier, *Nomencl. hist.*

est peu ancien (1). Dans *Bosesis* au contraire, le suffixe *-esis* n'est ni d'origine romano ni vraisemblablement d'origine latine; alors le développement de *Bosa* en *Bosesis* daterait d'une époque reculée, ce qui ferait remonter très loin le nom de Bouze. Ajoutons que si l'étymologie *bosa* « fange » ne convient pas à l'emplacement de ce village, elle serait admissible pour la rivière.

Pas d'homonymie, sauf peut être Boze (Ardèche).

Une station dite *Bosa* figure en Sardaigne à l'Itinéraire d'Antonin.

JEUX-LES-BARD, c. de Semur.

FORME ANCIENNE (?). — (de) *Jocis*, 1404 (*Reomañs*, p. 331).

Nous ne sommes pas en mesure d'établir le thème primitif ni la signification du vocable Jeux. Il paraît bien avoir été parfois l'homonyme de Joux, *Jugum* ou *Juga*, puisque d'une part nous trouvons Montjeu (Jura, Saône-et-Loire), parallèlement à Montjoux (voy. p. 53) et que d'autre part Montjeu, au voisinage d'Autun, est noté *Monjouz* dans le Nécrologe du XIII^e s. de l'Eglise d'Autun (de Charmasse, Cart. I, p. 331) (3). Mais il n'est pas permis d'affirmer que Joux soit partout une variante de Joux. Nous avons au contraire quelque raison de croire que le langage roman a possédé un substantif commun « jeu » indépendant de « jou »; cela résulte de l'existence du nom de lieu Beaujeu répandu à un certain nombre d'exemplaires (Ain, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Bouches-du-Rhône, Chor, Rhône, Haute-Loire, Seine), alors que Beaujoux fait défaut. Beaujeu (Haute-Saône) est *Bellus Jocus* en 1083 et au XIII^e s. (Chron. de Bèze); celui du Rhône est également *Bellus Jocus* en 1081 (Cart. de Savigny, p. 390). Faut-il

(1) Ex.: Dornes (Nièvre) sur la Dornette; Brusson (Marne), sur la Brussenelle, qui est nommée *Bruxio* en 908; Fouvent (Haute-Saône), anciennement Font Vent, à la source du Vannon, qui était probablement *Vennus*, le Van; Fouvent est *Fons Venti* au commencement du XI^e s., *Fons Vennæ* en 1019.

(2) J. Garnier donne les deux formes suivantes : *Jeccus*, 841 (dom Bouquet, VIII, 376). — *Jovi Cella*, 886 (Cart. de Saint-Seine). Aucune d'elles ne concerne Jeux-les-Bard.

La mention *Jeccus* est en réalité écrite *Juccus* dans dom Bouquet, ainsi que dans le Cartulaire de Flavigny, d'où elle est tirée. Elle apparaît là dans un diplôme de Lothaire I^{er}, en date de 811, confirmant un *præceptum* de son père Louis le Débonnaire, relatif à certaines possessions de l'Abbaye de Flavigny. Rien n'indique dans quel *pagus* est situé ce *Juccus*, et comme les localités sont dans cet acte citées pêle-mêle (Glanon du Châlonnais étant nommé par exemple entre Poiseul et Chanceneux, du Duesmois), on ne peut tirer aucune indication de l'ordre d'énumération. En outre *Juccus* ne reparait plus au Cartulaire de Flavigny. Nous sommes portés à repousser l'assimilation de *Juccus* à Jeux parce que l'Abbaye de Flavigny ne possédait rien dans les parages de Jeux, lequel était compris dans la sphère d'influence de l'Abbaye de Moutier-Saint-Jean. S'il fallait identifier *Juccus*, nous préférierions y voir Jours du canton de Baigneux, étant donné que l'Abbaye de Flavigny était largement possessionnée au Duesmois.

Quant à *Jovi Cella*, la bonne lecture est (in) *Jonizello*, chose bien différente. Cette lecture a été faite par M. Longnon, qui a eu en main le Cartulaire de Saint-Seine emprunté aux Archives de Dijon. M. Marc (*Contribution à l'étude du régime féodal sur le domaine de l'Abbaye de Saint-Seine*, p. 77 et 74), a lu *Jovicello* dans le diplôme de 886 et *Jonicello* dans le *privilegium* d'Alexandre III, en 1178. Nous ne trouvons plus aujourd'hui de localité répondant à un nom tel que Jonzeau, Jonceau, Jousseau.

(3) Il est encore latinisé *Mons Joci* en 1282, *Mons Jovis* au XIV^e s.

réellement admettre un primitif *Jocus* pour Jeu, ou bien est-ce seulement là une latinisation facile dont il faudrait se défier? En tous cas le *Glossaire de du Cange* et le *Dictionnaire de l'ancienne langue française* de Godefroy ne nous fournissent aucune indication utile pour l'étymologie de ce vocable, dont l'acception nous reste cachée.

HOMONYMES. — Jeux (Allier, Corrèze).

LANTHES, c. de Seurre.

FORME ANCIENNE. — *Lanthes*, 1475 (Rôle des feux d'outre Saône).

Nous ne savons rien sur ce vocable, pour lequel la documentation est nulle.

Nous ne voyons guère dans la toponymie française qu'un nom de lieu ayant en apparence une structure analogue à *Lanthes* : c'est *Linthes* (Marne) figurant dans une charte de 813 sous la mention *in Limite*. Le mot latin *limes* nous a laissé, par son cas oblique *limite*, la forme savante « limite », alors que régulièrement, en raison de l'accent placé sur la première syllabe, il devait aboutir à « linte » (comme la chose a eu lieu dans le dérivé « linteau »), et même à « lante ». Ce qui a valu au village de la Marne son nom *Limitem* ou *ad Limitem*, c'est qu'il était situé à la limite, sur les confins de deux nations, plus tard de deux diocèses : *Linthes* est en effet la dernière paroisse du diocèse de Troyes, à la bordure de celui de Châlons. *Limitem* est donc un synonyme de *Fines*, frontière.

Le thème *Limitem* ou *ad Limitem* ne serait admissible pour *Lanthes* (Côte-d'Or) que si cette localité satisfaisait à deux conditions : être située à une ancienne frontière de deux cités, *civitates*, de l'époque romaine, et se trouver sur une voie de communication de quelque importance, car c'était sur les routes de l'Empire romain, à la dernière station ou localité traversée avant de passer sur un nouveau territoire qu'on donnait un nom tel que *ad Fines*. Or *Lanthes* n'est pas à proprement parler sur une limite territoriale ; il s'en faut de très peu, il est vrai, mais le finage de Seurre, habité à l'époque romaine, comme l'ont prouvé les découvertes archéologiques, le sépare de la Saône qui a toujours passé pour avoir servi de frontière entre les Séquanes et les Eduens, et plus tard entre les diocèses de Besançon et de Châlons. En outre, il ne paraît pas qu'aucune voie romaine ait traversé *Lanthes*. Il n'y a donc pas lieu de retenir ici cette étymologie, et nous ne voyons aucune autre hypothèse à présenter utilement.

Pas d'homonyme.

ADDENDA

AUX LIVRES I ET II

Il nous reste à réparer quelques omissions, relatives à des vocables qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas pris, dans le cadre que nous avons tracé, le rang que nous aurions dû leur assigner.

Le premier, **Chaumont-le-Bois**, dont nous ne sommes que récemment parvenus à fixer le thème primitif, par une identification inattendue, paraît être un nom de lieu d'origine gauloise composé avec le mot *dunum*. Il vient donc en addition au livre premier (PÉRIODE ANTÉROMAINE).

Les autres qui, à notre avis, remontent à l'époque gallo-romaine, relèvent du livre deuxième. Deux d'entre eux, **Flée** et **Vanvey**, sont très vraisemblablement des noms de *fundi* gallo-romains terminés en *-i-acus*. Nous les avons d'abord méconnus parce que nous avons été trompés par les formes anciennes que J. Garnier leur attribue mal à propos dans sa *Nomenclature historique*. Ils sont donc à rétablir à leur place alphabétique dans la série des vocables dérivés des gentilices au moyen du suffixe *-acus*.

Puis vient **Varanges** que nous nous décidons, après hésitations, à envisager comme un représentant isolé d'une classe de vocables à finale *-anicus* formés, eux aussi, sur des noms de personnes.

Le vocable d'origine ethnique **Solssons**, rappelant celui d'un peuple de la Gaule romaine, aurait dû prendre place aussi dans le livre II.

Nous terminerons enfin par **Gemeaux** et **Premeaux**, dont l'étymologie est obscure, et nous y joindrons le hameau de **Flée-sur-Vingeanne**, que son vocable classe dans la bonne époque gallo-romaine et qui eût dû prendre place dans le présent fascicule, p. 8, après Obtrée.

CHAUMONT-LE-BOIS, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES (1). — (*ecclesia*) *Camedonensis*, 1126, 1147, 1164, 1211 (Reomaüs, p. 188, 201, 209, 240). — (*Odo de*) *Chameon*, 1147 (Cart. de Clairvaux, pièce éditée par Petit, II, 244). — (*in villa de*) *Chamonce* (sic, mais à lire *Chamonte*) ; (*apud*) *Chamoonce* (à lire *Cha-*

(1) J. Garnier, *Nom. hist.*, rapporte à Chaumont-le-Bois une mention *Calvus Mons*, 1097 (Cart. de Molême). Il est possible que cette mention concerne en effet Chaumont-le-Bois ; mais même en ce cas elle ne saurait prévaloir contre la forme *Camedonum*, laquelle possède un cachet indéniable d'archaïsme et d'authenticité.

Il est possible aussi que ce *Calvus Mons* s'applique à un autre Chaumont, vu la diffusion de ce vocable ; c'est ainsi que tout près de là un quartier important de Châtillon s'appelait Chaumont.

moonte), 1296 (*Reomaüs*, p. 299 et 300). — *Chamont-le-Bois*, 1301 (Petit, VI, 472, d'après Ch. des Comptes, B, 10488) ; v. 1380 (Cerche des feux du Châtillonnais). — *Chamont Boscus*, 1315 (Cart. de la Ch. des Comptes, B, 200). — *Chaumons in Bosco*, xiv^e et xv^e s. (Longnon Pouillés prov. Lyon, p. 135 et 152). — *Calmomons sive in Bosco*, 1634 (*Reomaüs*, p. 464).

Le nom de lieu Chaumont se rencontre à peu près exclusivement latinisé soit *Calvus Mons*, soit *Calidus Mons*. Ici, la notation adjective *Camedonensis*, dont on peut inférer *Camedonum*, prouve que l'origine est, par exception, toute différente. Justifions d'abord le bien-fondé de l'attribution de *Camedonum* à Chaumont-le-Bois.

La mention *ecclesia Camedonensis* apparaît en 1126 dans un privilège de l'évêque de Langres *Guillencus* confirmant ceux de ses prédécesseurs en faveur de l'Abbaye de Moutier-Saint-Jean ; on voit ainsi que l'*ecclesia Camedonensis* figurait déjà dans un privilège de l'évêque *Raynardus*, qui porta la mitre de 1065 à 1083 environ. Dans le privilège du pape Eugène III, daté de 1147, cette église est placée dans le diocèse de Langres et elle y est énumérée avec d'autres églises situées soit au nord du département de la Côte-d'Or, soit dans les régions voisines de l'Yonne et de l'Aube. Puis deux pièces de *Reomaüs*, p. 299 et 300, en l'année 1296, nous donnent comme synonymes les expressions *proventus in villa de Chamonce* d'une part, *Camedonensis proventus* d'autre part, d'où il résulte que *Camedonum* se confond avec la localité nommée en 1296 *Chamonce* et *Chamoonce* (à l'ablatif).

Or nous ne croyons pas trop nous avancer en considérant cette lecture comme fautive, et comme devant être restituée *Chamonte*, *Chamoonte* : Pierre Rouvier, qui a édité *Reomaüs*, aura pris un *t* pour un *c*, erreur facile à commettre dans la lecture des manuscrits du Moyen-Age. De plus, si dans la *Notitia dignitatum officiorum et ecclesiarum monasterii S. Joannis Reomaensis*, pour l'année 1634, qui termine l'ouvrage, nous cherchons à retrouver cette localité appelée Chamont, nous voyons qu'une seule identification est possible, c'est avec *Calmomons in Bosco*, Chaumont-le-Bois.

Au point de vue phonétique, le passage de *Camedonum* à Chaumont est très régulier : la chute de la dentale intervocale laisse *Chameon*, *Chamon* ; puis cette graphie, légitime et logique, s'est vite compliquée d'un *t* final au xiii^e s. pour passer enfin à Chaumont au xiv^e s., sans doute sous l'influence du vocable Chaumont si répandu.

Que représente *Camedonum* ? Il est assez indiqué d'y voir une forme basse d'un thème à classer dans la catégorie des noms de lieux composés dont le second élément est le mot celtique latinisé

dunum, signifiant « mont, forteresse » (voir LIVRE I, p. 39). Nous nous en tiendrons là, sans prétendre fixer la structure et la signification du premier élément.

FLÉE, c. de Semur.

FORMES ANCIENNES (1). — *Flaiacus*, fin XIII^e s. (pouillé d'Autun, Cart. II, p. 381). — *Flaiz*, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 112). — *Fley*, 1397 (Rôle des feux de l'Auxois).

La forme ancienne consignée au pouillé d'Autun suffit pour nous faire connaître le thème étymologique de Flée : c'est *Flaviacus* « le domaine de Flavius ». C'est donc un homonyme de Flagey (voir ce vocable, FASCICULE II, p. 71), mais sous une forme condensée, qu'il faudrait écrire Fléey ou Fley. Au reste, cette simplification peut remonter fort loin, car dès l'époque romaine on trouve le gentilice *Flaius* sur une inscription ; rien n'empêche donc que le primitif ait été réellement *Flaiacus*, variante populaire de *Flaviacus*.

HOMONYMES. — Voir FLAGEY.

REMARQUE. — Dans le parler local, Flée est « Fyée ».

VANVEY, c. de Châtillon.

FORMES ANCIENNES (2). — *Vinvé*, 1176 (Petit, II, 380, d'après Titres de la Ferté). — *Vanvex*, 1210 (Petit, III, 432, d'après Cart. de Longuay) ; XIV^e et XV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 134 et 166).

Nous croyons bien nous trouver ici en présence d'un vocable dont le primitif latin était terminé en *-i-acus*. Mais cette finale y serait associée à un gentilice probablement d'origine gauloise et très peu répandu, de sorte qu'il n'est pas connu. On peut supposer un thème *Vinviacus*.

Cette manière de voir est, dans une certaine mesure, appuyée par l'existence du diminutif **Vanverot**, lieu détruit au XVI^e s., com. de Vanvey ; on sait en effet (voir LIVRE II, p. 15) que la finale diminutive *-erot* s'applique presque exclusivement dans notre département aux vocables en *-i-acus*.

HOMONYMES. — Vanvey est isolé dans la toponymie française. Un seul nom de lieu peut en être rapproché, c'est Vanves (Seine), qu'on pourrait considérer comme représentant le féminin *Vinvia* (ou le pluriel *Vinviaë*) de notre gentilice hypothétique.

(1) Il faut laisser de côté la mention *Flexus*, 841 (dom Rouquet, VIII, 376), qui ne concerne pas Flée au canton de Semur, quel qu'en ait pensé J. Garnier, *Nom. hist.*

(2) Nous rejetons la mention *Vivarium*, 1188 (Titres du grand Prieuré de Champagne), donnée par J. Garnier, *Nom. hist.* ; elle concerne Vivey (Haute-Marne).

VARANGES, c. de Genlis.

FORMES ANCIENNES. — *Vedranicæ*, 973 (Cart. de Saint-Etienne) (1). — *Verrangæ*, 1100, et v. 1147 (Pérard, p. 79 et 119). — *Varangia*, 1195 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne, p. 291). — *Verrangia*, 1200 (dom Plancher, I, pr., p. 91); 1392 (Pérard, p. 124).

La forme de 973 nous met en présence d'un vocable appartenant à une série onomastique caractérisée par la finale *-anicus*. D'après M. d'Arbois de Jubainville, cette finale doit être décomposée en deux suffixes, *-anus* et *-icus*, dont la fusion donne *-anicus*; les noms de lieux qui la possèdent auraient été dérivés au moyen du suffixe *-icus*, familier à la langue gauloise, mais que le latin usait aussi, de cognomens en *-anus*, cognomens formés presque tous sur des gentilices: ex.: *Flavianus*, de *Flavius*, donnant *Flavianicus*; *Marcellianus*, de *Marcellius*, donnant *Marcellianicus*. M. Longnon, sans contester que les cognomens en *-anus* aient pu servir plus d'une fois à former des noms de lieux par l'adjonction du suffixe *-icus*, estime que le plus souvent les noms de lieux en *-anicus* ont été tirés directement des gentilices, et des cognomens ou des noms pérégrins, à l'aide du suffixe *-anicus* fonctionnant comme suffixe simple; celui-ci du reste appartenait apparemment au latin courant, comme en témoigne l'adjectif *græcanicus* employé par Varron et par Pline.

De même que les noms de lieux en *-anus* et en *-acus*, les noms en *-anicus* sont primitivement des adjectifs, à l'appui desquels il faut sous-entendre le substantif *fundus*. Lorsqu'on suit leurs formes anciennes au cours des siècles, on constate que d'une façon très générale, jusque vers l'an 1000 environ, ces formes sont au masculin singulier, présentant donc une finale *-anicus*. Au cours du x^e s. pourtant, il se manifeste déjà quelques exceptions à cette règle, et on peut rencontrer soit un masculin pluriel, soit un féminin singulier ou pluriel. Au xi^e s., la tendance à passer au féminin pluriel s'accroît et devient définitive, si bien que le xii^e s. donne toujours ces noms avec la finale *-anicæ* (ou *-anicas*). Puisque les formes les plus anciennes sont à peu près constamment en *-anicus*, on est en droit d'en conclure que, dans la presque totalité des cas, ces noms de lieux ont été primitivement au masculin singulier, comme les noms en *-acus*, et comme la très grande majorité des noms en *-anus*. Mais le féminin pluriel ayant prévalu dans la seconde moitié du xi^e s., c'est la terminaison *-anicas*, avec i bref atone, qui a engendré la finale française. Celle-ci fut successivement « anegues », « engues » (par chute de la voyelle atone), « argues ». Cette dernière notation, qu'on rencontre au plus tôt au xiii^e s. (en 1226 pour Galargues, Gard), est restée définitive en Provence et en Languedoc. Dans quelques départements situés sur les confins des pays de langue d'oc, la finale *-anicas* a laissé « -anges », où la gutturale latine est devenue *g* doux: Sauxillanges (Puy-de-Dôme), Marsanges (Haut-Loire), Marcellanges (Allier).

(1) Pérard, en rapportant, p. 66, cet acte du Cartulaire de Saint-Etienne, imprime à tort *Vedranicas*, avec double *n*.

Les noms de lieux terminés en *-anicus* sont cantonnés dans les contrées de langue d'oc; ils sont à peu près, sinon totalement, inconnus dans la France de langue d'oïl. Les plus septentrionaux paraissent occuper le département de l'Allier; et dans le bassin du Rhône, ils n'existent pour ainsi dire plus à partir du département de l'Isère inclus, car en parcourant les *Indices* du Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble et du Cartulaire de Saint-André-le-Bas de Vienne, nous n'avons rencontré qu'un seul nom en *-anicus*, *Dructalanicus in pago Viennensi*, vers 830.

C'est donc chose tout à fait exceptionnelle de découvrir dans le département de la Côte-d'Or un nom de lieu en *-anicus*, si exceptionnelle qu'en l'absence de cette forme *Vedranicus* du *x^e s.* nous n'aurions pas hésité à classer Varanges dans la série des vocables d'origine germanique à terminaison « *-anges* » latinisé *-ingas*. Mais cette forme existant, il faut bien en tenir compte (1).

Vedranicæ étant admis, que représente ce nom? Nous adoptons la solution proposée par M. l'abbé Bourlier, qui considère *Vedranicæ* comme une forme basse de *Veteranicæ*, à rattacher au cognomen *Veteranus*; nous rétablirons toutefois, en conformité de ce que nous avons dit plus haut, ce thème au masculin singulier : *Veteranicus*, « la propriété de *Veteranus* ».

Il faut s'abstenir de présenter comme homonymes, relevant du même thème étymologique, les vocables homographes suivants : **Le Meix-Varange**, au territoire de Dampierre-en-Montagne (Côte-d'Or), et Varange (Saône-et-Loire).

SOISSONS, c. de Pontailler.

FORMES ANCIENNES. — *Saissims* (2) 1228 (Pérard, p. 411). — *Saissions*, *Soissons*, 1263 (Pérard, p. 505). — *Saissuns*, 1254 (Ch. des Comptes, B, 10473, d'après Petit, Hist. des Ducs, IV, 420). — *Soisons*, 1273 (*id.*, VI, 212). — *Soissons*, 1264, *Saixons*, 1294 (Ch. des Comptes, B, 199 et 200, d'après J. Garnier). — *Saissions*, 1375 (Rôle des feux du Dijonnais).

Malgré l'absence d'une documentation suffisante, nous pensons qu'on doit rattacher ce vocable à un nom de peuple dont une colonie aurait habité la localité aux temps anciens.

Il ne s'agit vraisemblablement pas des Saxons, *Saxones*, car dans le parler roman les originaires de la *Saxonia* d'au delà du Rhin étaient appelés les Saisnes et non les Saissions. Il s'agit plutôt de la peuplade gauloise des *Suessiones*, dont le nom subsiste d'autre part

(1) Toutefois l'on peut se demander si elle ne serait pas l'œuvre factice d'un clerc venu d'Auvergne à Saint-Etienne de Dijon et qui en face d'un vocable en « *-anges* » l'aurait latinisé suivant les habitudes de sa province natale.

(2) Lecture fautive, sans doute pour *Saissuns*.

dans celui de la ville de Soissons (Aisne) qui était la capitale de la *civitas Suessionum*. Dans cette manière de voir, le village de la Côte-d'Or aurait une origine relativement très ancienne.

HOMONYMES. — Soissons (Aisne) et peut-être Saxon, com. de Saxon-Sion (Meurthe), qui est anciennement *Saisons*, 1174, *Soisons*, 1276, *Soisson*, 1487. — Sissonne (Aisne), *Suessonia* au XII^e s., est apparenté.

Sassogne (Nord) semble être plutôt un *Saxonia*, c'est-à-dire une ancienne colonie de Saxons, établie là soit à l'époque romaine, soit au Moyen-Age.

GEMEAUX, c. d'Is-sur-Tille.

FORMES ANCIENNES. — (*de*) *Gimellis*, 2^e moitié du XI^e s. (Chron. de Bèze, p. 361); 1139 (Pérard, p. 110). — (*de*) *Gemellis*, 1120, 1124 (Pérard, p. 89, 101). — (*in terciis*) *Gemellarum*, 1160 (Pérard, p. 136). — (*apud*) *Gemellos*, 1180-1195 (Fyot, Hist. de St-Etienne, pr., p. 121). — (*de*) *Gymelbis*, v. 1166, (Petit, II, 317, d'après Cart. des Templiers de la Romagne). — *Gemeaus*, *Gemeaux*, 1282 (Petit, VI, 293, d'après Ch. des Comptes, B, 10484). — *Gemellum*, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 126). — *Gemeaulx*, 1375, 1431 (Rôle des feux du Dijonnais), 1436 (Longnon, *loc. cit.*, p. 160).

Courtépée dit que cette localité a été ainsi appelée « sans doute à cause des reliques des frères Jumeaux, martyrs de Langres, qu'on y révere ». Mais les Saints Jumeaux, Speusippe, Eleusippe et Méleusippe, ne sont pas les patrons de l'église de Gemeaux, placée sous l'invocation de la Vierge, et M. l'abbé Choiset a fait voir (1) que les reliques des Saints Jumeaux que possède cette église n'y sont déposées que depuis 1659; il en résulte que l'hypothèse de l'historien bourguignon ne paraît pas fondée.

On peut chercher l'étymologie de deux côtés différents.

L'idée qui vient le plus naturellement à l'esprit en face du vocable Gemeaux porte à le considérer comme dû à quelque particularité du site en accord avec la notion exprimée par l'adjectif latin *gemellus* et le français « jumeau », telle par exemple que l'existence de deux éminences voisines et semblables. On en connaît de telles sur le territoire de Massingy au canton de Châtillon, où deux collines situées de chaque côté de la route de Châtillon à Langres sont nommées « **Les Jumeaux** ». Pareil détail orographique se fait-il remarquer à proximité de Gemeaux? C'est l'avis de M. l'abbé Choiset, qui écrit : « Le Mont Meroux et la Charme sont comme deux collines jumelles issues d'une même souche. A leur pied se trouve le village de Gemeaux qu'elles abritent du côté du nord. Or, à notre humble avis,

(1) Bull. d'hist. et d'archéol. relig. du diocèse de Dijon, VI, 1888, p. 88).

c'est à ces deux monticules, et non au culte des Saints Jumeaux, et encore moins à celui des Dioscures, Castor et Pollux, que le village doit son nom : *Vicus e Gemellis*. Est-il besoin de rappeler que, tout près de Châtillon, deux montagnes sœurs sont appelées, elles aussi, *les Jumeaux* ? »

Gemelli (montes), voilà donc une étymologie rationnelle. Toutefois nous estimons qu'elle n'est point démontrée. Elle ne serait admissible que si ce nom de « Gemeaux » était attaché aux deux montagnes qui sont censées l'avoir valu au lieu habité.

Aussi envisageons-nous une autre solution : *Gemellis*, pour *Gemelliis*, représenterait simplement le cas oblique d'un gentilice employé adjectivement au pluriel, ce qui revient à un thème *Gemellii* (*fundi* ou *domus*), « les terres de *Gemellius* ». La gens *Gemellia* figure à l'*Onomasticon* de de Vit ; en outre *Gemilius* est connu par une marque de potier. Il y a eu en Gaule des *fundi Gemelliaci* ou *Gemilliaci* nommés au Moyen-Age. L'un d'eux Jumillac (Dordogne) est connu au vi^e s. par une lettre de Roric, évêque de Limoges, et par des monnaies mérovingiennes : *Gemeliaco* et *Gemiliaco*. Un autre est appelé *villam Gemiliacum* dans l'acte de confirmation des biens de l'église de Besançon par le roi Conrad en 957.

HOMONYMES. — Jumeaux (Puy-de-Dôme, Dordogne) ; Jumels (Aveyron, Tarn) ; Jumeau (Eure-et-Loir, Indre) ; Jumel (Somme). — Le féminin Jumelles se trouve dans l'Eure, Main-et-Loire, Rhône. — Les Jumeaux, le Jumeau, la Jumelle se rencontrent à une dizaine d'exemplaires.

Une station dite *Gemellas* est signalée en Afrique, entre Lambessa et Sétif, à l'Itinéraire d'Antonin. D'autre part *Gemellis* (au cas oblique) désigne en 542 un *agellus in pago Arelatensi* dans le testament de Saint Césaire, évêque d'Arles.

REMARQUE. — En patois bourguignon, Gemeaux se dit « J'maie » ou « J'mya ».

PREMEAUX, c. de Nuits.

FORMES ANCIENNES. — *Prumael*, v. 1148 (Petit, II, 251, d'après fonds de Maizières) ; v. 1160 (Titres de l'abb. de Maizières). — *de Primellis*, 1272 (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 236). — *de Prumello*, 1286 (Cart. d'Autun, I, p. 328). — *de Prumellis*, 1286 (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 15). — *Prumeal*, *Primeal*, XIII^e, -XIV^e s. (*id*, p. 77, 274). — *Prumeaulx*, fin XIII^e s. (pouillé d'Autun, Cart. II, p. 378). — *Prumeaux*, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 108 et 109). — *Premeaulx*, 1391 (Rôle des feux de Beaune et de Nuits).

N'ayant pas d'autre hypothèse à produire, nous envisageons Pre-

meaux, qui paraît avoir été réellement au pluriel, comme un gentile pris adjectivement au pluriel; le thème serait *Prumellii* ou *Prumillii* (*fundi* ou *domus*), « les terres de Prumellius ou Prumillius ». Pareil gentile n'a pas été relevé jusqu'à présent; mais il paraît nécessaire pour expliquer les noms de lieux suivants : Promilhanes (Lot); Promillac (Aveyron); Prémilhat (Allier), Premillat (Vienne), Premillieu (Ain), Premilly (Vienne). — Primelles (Cher) pourrait être le même gentile employé au féminin.

Pas d'homonyme.

Fley, hameau de Dampierre-sur-Vingeanne, c. de Fontaine-Française.

FORMES ANCIENNES. — *Flexus* (1), 746 (Cart. de Flavigny, dom Bouquet, VIII, 376); v. 1100 (Chron. de Bèze, p. 392). — *Fleix*, XII^e s. (Chron. de Bèze, p. 484). — *Flex*, 1220 (Pérard, p. 322). — *Flé*, XVIII^e s. (Courtépée, II, p. 368).

Pour l'étymologie du nom de lieu *Flexus*, écoutons Forcellini, *Totius latinitatis Lexicon*: « *Flexum, locus qui positus est ubi via aut fluvius flectitur, sive Flexum sive ad Flexum dicatur.* » Ainsi ce nom était porté par des localités situées à la courbure d'une voie romaine, ou encore d'un cours d'eau. Toutefois à la forme *Flexum* nous préférons *Flexus*, qui reproduit un substantif commun latin de la quatrième déclinaison.

On connaît trois localités du monde romain qui aux Itinéraires sont notées *Flexus* ou bien *ad Flexum* : deux sont en Italie, la troisième en Pannonie, sur le Danube.

Il ne semble pas qu'aucune voie antique ait traversé le hameau actuel de Fley. Mais il suffit de jeter les yeux sur la carte de la région pour remarquer que ce village est bâti sur une presqu'île enserrée dans une boucle de la Vingeanne, et cette disposition topographique suffit pour justifier l'étymologie que nous venons d'indiquer. Fley, *Flexus*, c'est donc littéralement « la Courbe », c'est-à-dire « localité placée dans une courbure (de la rivière) ».

HOMONYME. — Le Fleix (Dordogne), *Flexus* en 1364. Ce vocable d'époque romane prouve que « fleix » a subsisté au Moyen-Age dans la langue d'oc.

(1) Nous ne croyons pas nous tromper en attribuant à Fley, hameau de Dampierre-sur-Vingeanne, le *Flexus* mentionné ainsi en 746 au Cartulaire de Flavigny : *in pago Athoariorum, Flexo et Blandoneco*. C'est sans doute la même localité qui reparait dans une énumération fort vague, en 841, sous la simple désignation *villam que vocatur Flexus*, sans aucune désignation de *pago*.

LISTE COMPLÉMENTAIRE
DE FORMES ANCIENNES

Nous donnons ci-dessous une liste de formes anciennes parvenues à notre connaissance depuis la publication des fascicules I et II de notre travail ; elles sont pour le plus grand nombre tirées des « preuves » de l'*Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne*, précieux ouvrage dû à la patiente érudition de M. E. Petit, et que nous avons eu le tort de ne pas utiliser plutôt ; elles proviennent aussi des *Pouillés de la province de Lyon*, édités récemment par M. Longnon, et enfin, pour une moindre part, des *Chartes des communes* de J. Garnier (Dijon, 1867-68-77) ainsi que des *Rôles et Cerches des feux* publiées par ce même auteur dans l'*Annuaire départemental de la Côte-d'Or*, années 1874-75-76. A l'occasion, nous accompagnons ces formes anciennes des réflexions qu'elles nous suggèrent (1).

LIVRE I

CHAUME, c. de Baigneux [p. 22] (2).

in villa de Calmis,... *de villa que Calmis dicitur*, 1174 (Petit, II, 370, extrait du Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Chaumes* (Longnon, *Pouillés de la province de Lyon*, p. 87).

LA CHAUME, c. de Montigny [p. 22].

Chalma, 1177 (Pérard, p. 251). — *Calma*, xiv^e s. (Longnon, *Pouillés prov. Lyon*, p. 135).

CHARMES, [p. 23].

La mention *Calnas prope Miribellum*, xi^e s. (Chron. de Bèze) s'applique bien à cette localité. C'est fréquemment que *Calmis* devint *Charmes* dans l'ancien évêché de Langres.

CHAUX, c. de Nuits [p. 24].

(*Paganus de*) *Chax*, 1125 (Pérard, p. 100). — *Chass*, 1173 (Courtépée, III, 161, 1^{re} édition, d'après Cart. de Saint-Vivant de Vergy ; Hist. de Vergy, pr., p. 140). — *Chauz*, 1260 (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 53). — *Chaux*, avant 1312 (Longnon, *Pouillés prov. Lyon*, p. 81).

(1) Dans cette énumération, nous suivrons l'ordre dans lequel les vocables se succèdent dans notre *Etude*.

(2) Les indications de pages relatives au LIVRE I se rapportent au tirage à part ; pour avoir la page correspondante du *Bulletin* (année 1901), il faut augmenter chaque nombre de 272.

ALISE [p. 25].

Alisiens(es) (1), nom des habitants d'Alise, sur une tessère en plomb du temps des Antonins trouvée dans les fouilles d'Alise (Cf. aussi *Revue numismatique*, 1861, p. 253). — *Alisia* (1) *vi^e s.* (Dachery, *Spicilegium*, t. II, p. 18; Bollandistes, 29 juillet). — *Alisana loco* (1) (Bollandistes, t. III de septembre, p. 26). — *Alisiensi oppido* (1) *vi^e s.* (vie de Saint-Amatre, évêque d'Auxerre, Bollandistes 1^{er} mai). — *Alisia cas(tro)*, légende de monnaie mérovingienne. — *in pago Aliensiense vi^e s.* (Fortunat, Vie de Saint Germain d'Auxerre, dans *Mon. Germ. historica, auct. antiquissimi*, IV, pars posterior, p. 14).

BELAN-SUR-OURCE [p. 40].

de Belone, Belleau, 1164 (Petit, II, 295, fonds de Clairvaux. — *Beloon*, 1174 (Petit, II, 267, Cart. de Clairvaux).

Au fascicule II, p. 204, lire *Bellaun* au lieu de *Bellaum*, 1211 (Reomaüs, p. 240). — Lire *de Balone*, au lieu de: *de Belone*, 1373 (Reomaüs, p. 327).

SEMOND [p. 41].

Semum, *xii^e s.*, avant 1146 (Courtépée, VI, 605). — *Semunt*, 1146 (Petit, II, 238, Cart. de Quincy); 1157 (Petit, II, 272, arch. de la Côte-d'Or, II, 620). — (*in finagio*) *Semontis* 1173 (Petit, II, 361, fonds Quincy). — *Submontes*, 1178, *grangiam Submontis*, 1198 (Quantin, Cart. gén. de l'Yonne, p. 294, 490). — *Semont*, 1234, 1248 (Petit, IV, 283 et 365, fonds Quincy).

Nous ne savons rien de certain sur l'étymologie de ce vocable. Le *t* final que nous trouvons à partir de 1146 est-il bien étymologique, et la seconde syllabe du mot présente-t-elle bien le substantif « mont » ? Nous n'oserions l'assurer. Mais ce dont nous sommes maintenant convaincus, c'est que Semond n'est pas l'antique *Sedunum*. Un passage de la Chronique de Hugues de Flavigny, daté de 1097, passage déjà signalé par Bulliot (*Essai sur le système défensif des Romains dans le pays Eduen* p. 86) vient confirmer pleinement l'opinion de M. Longnon qui place *Sedunum* à Brémur: « *Brulinus etiam dominus castri quod olim Sedunum, nunc Blismurus dicitur...* » Nous reviendrons du reste plus tard sur ce sujet, en étudiant Brémur.

IZEURE [p. 45].

Ysurre, 1113-1119 (Petit, I, 457, Cart. de Citeaux). — *Isourre*, v. 1154 (Petit, II, 261, Titres de Saint-Bénigne). — *Ysurra*, *xiii^e s.* (Martyrologe de N.-D. de Beaune, édité par l'abbé Boudrot, p. 6). — *Ysurria*, 1320; *Yssuria*, *xiv^e s.* (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 177, 186). — *Ysoire*, 1375; *Izeurre*, 1431 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

(1) Nous empruntons ces formes à Quicherat: *Examen des armes trouvées à Alise-Sainte-Reine* (Mém. Soc. d'Emulation du Doubs, 11 février 1865).

SEURRE [p. 45].

(Guido de) Sorro, 1143 (Petit, II, 232, Titres de Sainte-Marguerite). — Suerre, 1238, 1246 (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 148, 344). — Saurre, 1245 (Guillemot, Histoire de Seurre, charte d'affranchissement). — de Seurrorgio, 1271 (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 135). — de Serrorgio, 1272 (*id.*, p. 151). — de Soirrgio, 1282 (*id.*, p. 374). — de Sorrogio, 1297 (Pérard, p. 581). — Sorrogium, 1365 (Ch. des communes). — de Sarrogio, 1376 (Cart. d'Autun, III, 319). — Seurra, xiv^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 423). — Seurre, 1490 (Cerche des feux d'outre-Saône).

A porté officiellement le nom de BELLEGARDE, de 1619 à 1646 (érection en duché, par lettres patentes de Louis XIII).

Cette forme *Sorrogium* et variantes, qui nous apparaît dans la seconde moitié du xiii^e s., est-elle une latinisation fantaisiste, ou bien est-elle la résurrection d'une forme archaïque ? La seconde conjecture semble plus probable, et elle le deviendrait tout à fait si la forme *Surrugium* indiquée sans date ni source par Courtépée (t. IV, p. 565) ne remontait au xi^e s., époque à laquelle, d'après cet auteur, Seurre est mentionné pour la première fois comme possédé en franc alleu par Hugues de Vienne, sire de Pagny. Si *Surrugium* se rapprochait réellement du primitif, il faudrait admettre que l'accent était sur la première syllabe, la pénultième étant brève et atone, et destinée à disparaître, comme dans *fastigium* qui a laissé « faite » ; le cas serait donc différent de ce qui s'est passé pour un nom de lieu à finale semblable, noté *Cadugius* en 680, et devenu Chéu (Yonne), avec conservation de l'u médial accentué.

Pareil thème, s'il était justifié pour Seurre, conduirait évidemment à une autre étymologie que celle proposée par nous au LIVRE I, p. 45-46.

BENEUVRE [p. 48].

Bennovra, v. 1169 (Petit, II, 336, d'après Archives Côte-d'Or, II, 1245). — (*Walterius de*) *Bannovre*, 1188 (Cart. de Saint-Seine). — *Benevre*, 1275 (Petit, VI, 231, Archives Côte-d'Or, B, 10480). — *Bonum Opus*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 127).

Bannovre, 1189 (dom Plancher, I, pr., p. 63) est bien Beneuvre.

ARCENANT [p. 57].

Arcenan, fin xiii^e s. (hist. de Vergy, pr., p. 167).

GRELAND [p. 59].

Grenantum, xiv^e et xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 128 et 158).

TERNANT. [p. 59].

Tarnant, 1196 (Duchesne, *Hist. de Vergy*, pr., p. 169). — *Ternant*, avant 1312; *Tarnant*, xiv^e s. (Longnon, *Pouillés prov. Lyon*, p. 81 et 109).

Sans écarter le thème *Taronantos*, qui reste parfaitement admissible, il convient d'envisager la possibilité d'un primitif *Tarnantos*, que suggère la comparaison avec le nom d'une localité du Norique, écrit au cas oblique *Tarnantone* dans la Table de Peutinger. Nous lisons dans Holder que *tar-* jouerait ici le rôle de préfixe augmentatif, analogue au latin *trans*, de même que dans *Tarcondarius*, *Tarcondimotus*, noms d'hommes gaulois.

MALAIN [p. 60].

Moelen, 1189 (Duchesne, *Hist. de la maison de Vergy*, preuves, p. 148). — *Moelain*, 1234 (Petit, IV, 279, Cart. de Saint-Seine). — *Maulain*, 1238 (Petit, IV, 305, Cart. de Saint-Seine). — *Moulaym*, xiv^e s.; *Moolains*, xv^e s. (Longnon, *Pouillés prov. Lyon*, p. 129 et 153).

SAULIEU [p. 62].

Sedeloco rico, légende de monnaie mérovingienne. — *Saaleu*, 1269 (Petit, V, 293, fonds Fontenay).

Pour la mention de l'Itinéraire d'Antonin, Holder préfère la leçon *Sidoloucos*, donnée par un des manuscrits. Il est certain que la pénultième devait être longue et accentuée, ce que veut probablement exprimer la notation par *au* de la voyelle pénultième dans Ammien Marcellin; si elle eût été brève comme dans le latin *locus*, la finale *-oucos* ou *-ocos* aurait disparu, l'accent portant sur l'antépénultième, comme la finale *-agos* a disparu des noms composés avec *magos*.

Sidolocus, donné par l'Itinéraire d'Antonin et par la Table Théodosienne, possède un type plus archaïque que *Sedelaucus* fourni postérieurement par Ammien Marcellin au iv^e s. Ce n'est donc pas sur *Sedelaucus* qu'il faut, à notre avis, s'appuyer pour déterminer le primitif; c'est *Sidolocos* ou *Sidoloucos* qu'il faut considérer comme tel. Holder reproduit une opinion de Much, suivant laquelle *Sidoloucos* est l'équivalent de l'allemand *hirschwald* signifiant « forêt du cerf »; pour cette interprétation, il rapproche le premier élément *sido-* de l'irlandais *sídh* « gibier de chasse », du wallon *hydd* « bête fauve, cerf »; il ne dit rien du second élément *loucos* qui serait apparemment l'analogue du latin *lucus* « bois ».

ECHEVRONNE [p. 63].

Eschacrona, 1154 (Petit, II, 260, d'après Titres de Maizières). — *Echeverone*, 1253 (Gall. christ., IV, col. 402). — *Escabrona*, 1226;

Scabronna, Scabrona, Escabronia, XIII^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 168, 241, 257, 73). — *Eschevrones*, avant 1312 et au XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 80 et 108).

BELLENOD-SUR-SEINE [p. 68].

Bellenou, 1380; *Bellenoud*, 1423 (Cerche des feux du baillage de Châtillon).

BELLENOT, c. de Pouilly [p. 68].

Balleno, 1160 (Petit, II, 278, Titres de Saint-Bénigne).

A rectifier : *Balenou*, 1291 (Cart. de l'évêché d'Autun, p. 154). — *Baleno*, avant 1312 (Cart. de l'évêché d'Autun, pouillé, p. 390).

RENÈVE [p. 69].

de *Renewis*, 1106-1112 (Cart. de l'Eglise d'Autun, 3^e partie, p. 9). — *Renaves, Ranaves*, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 124).

NOGENT [p. 70].

Noigentum, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 131).

DUESME [p. 72].

Rectifier ainsi les formes anciennes : *pagus Duismensis*, 723, 746, 758 (Cart. de Flavigny). — *pagus Dusmensis*, 750 (Cart. de Flavigny); 875 (Hist. de Saint-Martin d'Autun, II, p. 6); 878 (Pérard, p. 156). — *comitatus Dumensis*, 1005 (Pérard, p. 170). — *Duismus*, 1100 (Pérard, p. 84); avant 1112 (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 87), 1265 (Ch. des communes). — *Duisme*, 1185 (Cart. de Saint-Seine), 1262 (Pérard, p. 503); 1380 (Cerche des feux du baill. de Châtillon). — *Duysmus*, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 99). — *Duesme*, 1423 (Cerche des feux du baill. de Châtillon).

LOUESME [p. 73].

Lodisma XIV s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 134). — *Loisme*, v. 1380; *Loyesme*, 1423 (Cerche des feux du baill. de Châtillon).

VANDENESSE [p. 77].

Vandenosse, 1271 (Cart. de l'Eglise d'Autun, p. 206).

Rectifier : *Vendenissa*, XIV^e s. (Cart. de l'évêché d'Autun, pouillé, p. 381).

ANTHEUIL [p. 81].

de *Antheolo*, 1258 (Pérard, p. 494); 1271 (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 98).

CHAZEUIL [p. 82].

Chasutum, XIV^e s.; *Chasu*, XV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 124, 137).

MARANDEUIL [p. 83].

Maranduil, 1188 (Quantin, Cart. gén. de l'Yonne, p. 387). — *Maranduel*, 1375; *Marandeul*, 1431 (Cerche des feux du bailliage de Dijon).

MERCEUIL [p. 83].

Maissolium, 858 (Gall. christ., IV, instr., col. 51). — *Marsolium*, 859 (*ibid.*, col. 56). — *Marsolius*, ix^e s. (Biblioth. Ecole des Chartes, I). — *Marsoil*, 1143 (Petit, II, 230, fonds de Tart). — *Marseul*, 1431 (Rôle des feux du Beaunois).

ORGEUX [p. 85].

(*Willelmus de*) *Orgeolo*, 1181 (Cart. de Saint-Seine).

BAULME-LA-ROCHE [p. 88].

Balma, 723 (Cart. de Flavigny). — *Balmes*, 1189 et 1209 (dom Plancher, I, pr., p. 64 et 98). — *Baume*, 1227 (Petit, IV, 228, Titres de Sainte-Marguerite). — *de Balnis*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 128). — *Baumes*, xv^e s. (*ibid.*, p. 158).

VESVRES [p. 91].

Rectifier ainsi les formes anciennes : *Wabra*, 841 (Cart. de Flavigny; dom Bouquet, VIII, 376); 1154 (Pérard, p. 237). — *Vabra*, 877 et 992 (Cart. de Flavigny). — *Wavra*, xi^e s. (Cart. de l'évêché d'Autun, pouillé, p. 368). — *Vetre*, 1397; *Vesvres*, 1412 (Cerche des feux du bailliage d'Auxois).

BÈZE [p. 94].

Fons Besuæ, 817 (Chron. de Bèze, p. 253); 1027 (*id.*, p. 316). — *Fons Besua*, 826 (*id.*, p. 262). — *Fons Besuus*, 830 (Chron. de Bèze, p. 254). — *Besuæ fons*, 1036 (*id.*, p. 323). — *Besua*, 1076 (*id.*, p. 378). — *Besua*, 1103 (Pérard, p. 83).

C'est, on le voit, au milieu du xi^e s. qu'on abandonne la graphie Font Bèze pour dire Bèze tout court.

LAIGNES [p. 95].

Fontlaine in comitatu Lazensis, 946 (*Gesta abbatum Gemblacensium*, dans Pertz, Mon. Germ., Scriptores, VIII, p. 527). — *Fonlaniæ* (1) 1018 (Gall. christ., IV, instr., col. 139). — *in Lannis*, 1100 (Petit, I, 499, Cart. de Molême). — *Lania*, 1171 (Petit, II, 341, fonds Molême). — *Leigniæ*, 1218 (Petit, IV, 161, Cart. de N.-D. de Châtillon).

On voit qu'ici, comme pour Bèze, le mot « font » est resté partie intégrante du vocable jusque dans la première moitié du xi^e s.

VAL-DE-SUZON [p. 76].

Vallis Suzonis, 1218, *Vaul de Suson*, 1332 (Ch. des communes).

(1) La *Gallia Christiana* a imprimé *Fonsaniæ*, mais ce nom, qui concerne indubitablement Laignes, est évidemment estropié; c'est pourquoi nous avons cru pouvoir restituer *Fonlaniæ*.

BEAUNE [p. 100].

Belna, 861 (dom Bouquet, VIII, 570). — *Bealna*, 1119 (Petit, I, 464, Cart. de Cîteaux). — *Berna*, 1179 (Petit, II, 405, Cart. de Cîteaux); 1190 (Pérard, p. 263); 1198 (dom Plancher, I, pr., p. 90). — *Biasne*, 1249 (Petit, IV, 381, (Cart. de Cîteaux). — *Beaune*, *Biaune*, 1260 (Pérard, p. 501). — *Beane*, 1333; *Beaulne*, 1337 (Cart. d'Autun, III, 200 et 206).

BEAUNOTTE [p. 100].

Belneta, 1165 (Petit, II, 310, Cart. de Longuay).

TART L'ABBAYE [p. 101].

Thar, xiv^e et xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 122 et 170).

TART-LE-BAS ou **-LE CHATEL**.

(*seignor de Tart*, 1262 (Pérard, p. 503). — *Thar*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 123).

TART-LE-HAUT ou **-LA-VILLE**.

(*ecclesiam villæ Tarsensis*, 1141 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne de Dijon, p. 294). — *Tart*, 1283 (*ibid.*, p. 295). — *Thar*, xiv^e et xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 122 et 166).

Supprimer la mention *finis Taruensis in pago oscarensi*, 860 (Pérard), qui est sans doute une erreur de notre part. Rien de tel n'existe dans Pérard, qui ne donne pas de charte sous l'année 860. J. Garnier (Chartes des communes, II, 350) parle de la *finis Taruensis* des chartes du ix^e siècle.

BALOT [p. 103].

Baelo, 1162 (Petit, II, 283, fonds Fontenay). — *Baalo*, xiv^e s.; *Balotum*, xv^e s. (Longnon, Pouillés pr. Lyon, p. 132 et 348). — *Baalou*, v. 1380 et 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

CLOMOT [p. 104].

Clomoul, 1397; *Clomoulx*, 1461 (Cerche des feux du baill. d'Auxois). — *Clomoux*, 1468 (Hist. de Saint-Martin d'Autun, p. 327).

ECHALOT [p. 105].

Aschalo, 1133 (Pérard, p. 106). — *de Escaloio*, *de Eschaloio*, 1136-1142 (Petit, II, 222, Cart. de Fontenay). — *Eschelo*, v. 1162 (Petit, II, 285, Cart. de la Bussière). — *Echelo*, 1246, *Eschalons* (à lire *Echalous*), 1246 (Ch. des communes). — *Eschalotum*, xiv^e s., *Eschelotum*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, 129, 159).

MINOT [p. 105].

Minoius, 1100, *Mignoius*, xii^e s., avant 1125 (Chron. de Bèze, p. 399, 412). — *Migno*, 1189 (Petit, III, 289, Arch. Côte-d'Or, fonds des Tem-

pliers, H, 1158). — *Mignotum*, xiv^e s. et xv^e s. (Longnon, Pouillés pr. Lyon, p. 127, 159).

NOD [p. 105].

No, 1157 (Petit, II, 273, Arch. Côte-d'Or, H, 620). — *Nodus*, xiv^e et xv^e s. (Longnon, Pouillés pr. Lyon, p. 132, 148). — *Nod*, v. 1380. *Noud*, 1423 (Cerche des feux du Châtillonnais).

VERNOT [p. 105].

Varnon (à lire *Varnou*), 1291 (Ch. des communes). — *Varnotum*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 127). — *Varnou*, xv^e s. (*id.*, p. 159).

NANTOUX [p. 106].

Nantaul, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 108). — *Nanthoul*, 1397 (Cerche des feux du Beaunois).

BRION [p. 108].

Rectifier ainsi les formes anciennes : (*Paganus de*) *Brione*, 1136 (Petit, II, 223, Cart. de N.-D. de Châtillon). — (*Obertus de*) *Brione*, 1174 (Petit, II, 366, fonds Quincy). — *Brion*, 1145 (dom Plancher, pr., p. 41, Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Brions*, xiv^e et xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 135, 152).

LIVRE II (PREMIÈRE PARTIE)

AGEY [p. 17] (1).

(*Garnerius de*) *Ageyo*, v. 1150 (Petit, III, 498, Cart. de Saint-Seine). — *Egiacus*, 1152 (Petit, II, 259, Cart. de Saint-Seine). — *Agé*, 1156 (Petit, II, 268, Titres de Sainte-Marguerite); 1160 (Petit, II, 277, Titres de la Commanderie de Dijon). — *Ageius*, 1169 et 1170 (Gall. christ., IV, instr., col. 183 et 185).

La *finis Abbiacensis*, 876 (Pérard, p. 152) doit être lue *Albiacensis* (2). Elle ne peut d'autre part avoir aucun rapport avec Agey ; nous avons en effet reconnu que la *villa Saviniacus* comprise dans cette *finis* est Savigny-le-Sec. La Chronique de Saint-Bénigne, en rappelant cette donation p. 119, dit : *cum capella S. Gervasii nomine dicata* ; or Savigny-le-Sec a son église dédiée à Saint-Gervais.

AIGNAY-LE-DUC [p. 19].

Aiennacus, 1136-1142 (Petit, II, 222, Cart. de Fontenay). — *Ennay*,

(1) Les indications de pages relatives au LIVRE II (première partie) se rapportent à la fois au tirage à part et au *Bulletin* (années 1902-1903).

(2) Nous possédons un exemplaire de Pérard ayant appartenu à Boudot, puis à J. Garnier, qui se succédèrent aux Archives du département de la Côte-d'Or pendant le cours du XIX^e s. Cet exemplaire porte un certain nombre de corrections dues à la plume de ces archivistes, qui eurent toute facilité pour collationner les originaux ; nous utiliserons à l'occasion ces corrections, comme nous le faisons ici pour *Albiacensis finis*, territoire qui d'ailleurs est introuvable aujourd'hui.

1145, 1165, 1166 (Petit, II, 237, 310, 313, Cart. de Longuay); 1201, 1203 (*id.*, III, p. 381, 391, *ibid.*). — *Aennay*, 1157 (Petit, II, 272, Cart. de Quincy). — *Aisnay*, 1173 (Petit, II, 362, fonds Quincy). — *Ainay*, v. 1180 (Petit, II, 406, Cart. de Longuay). — *Ethnay*, 1196 (Petit, III, 349, fonds Fontenay). — *Esna*, 1196 (Petit, III, 345, fonds Fontenay). — *Empnay*, 1219 (Petit, IV, 173, Cart. de Longuay). — *Agnayus*, 1259 (Petit, V, 183, fonds Quincy). — *Eydneyus*, 1265 (Ch. des communes). — *Aignayus*, xiv^e s. Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 112). — *Aignay*, v. 1380 (Cerche des feux du baill. de Châtillon).

La série des formes du xii^e s. prouve suffisamment que le primitif était en *-acus*, et non en *-i-acus*, et qu'on disait alors « Ainay » et non Aignay. La mouillure *gn*, qui paraît s'introduire au xiii^e s. n'est donc pas étymologique, et nous sommes même amenés à nous demander si la notation *Agnaius*, 1150 (Pérard, p. 235) est une bonne lecture, et si elle ne doit pas plutôt être interprétée *Aynaius*. D'ailleurs fût-elle exacte qu'elle serait trop isolée au xii^e s. pour l'emporter sur la documentation ci-dessus. Il faut donc décidément admettre un thème en *-acus*, tel que *Athanacus*; du reste la forme *Aiennacus* de 1136-1142 semble indiquer jusqu'à un certain point la chute d'une consonne, apparemment d'une dentale, qui rétablie produirait une forme basse telle que *Adennacus*.

Une notion bonne à dégager de ce cas particulier, c'est l'importance de la finale « *-ay* », constatée au xii^e s. et invariablement depuis, comme présomption en faveur d'un primitif terminé en *-acus*, et non en *-i-acus*. Cette finale « *-ay* » s'est conservée intacte, alors que la structure du mot avait été altérée par une mouillure injustifiée. C'est d'ailleurs la présence de cette mouillure qui nous avait fait préférer un thème en *-i-acus*.

AISEREY [p. 20].

Esireyus, p. 122; *Aisereyus*, p. 156 (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 122, 156).

AISEY-LE-DUC [p. 20].

Aiseius, *Aseiacus*, 1157 (Petit, II, 271, 273, Arch. Côte-d'Or, H, 620). — *Aseius*, 1181 (Petit, II, 409, Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Aisey*, v. 1380 (Cerche des feux du baill. de Châtillon). — *Azey*, xiv^e s. (Gall. christ., IV, col. 488).

AISY-SOUS-THIL [p. 20].

Asiacus, 1098 (Chronique de Hugues de Flavigny) (1). — *Aiseyus*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 99).

(1) Dans Pertz, *Monumenta Germaniæ historica, Scriptores*, VIII, pages 280-508; aussi dans Labbe, *Nova bibliotheca mss. librorum*.

AMPILLY-LE-SEC [p. 22].

Ampilleius, 1187 (Petit, III, 275, fonds Quincy). — *Ampillicus*, 1206 (Ch. des communes).

AMPILLY-LES-BORDES [p. 22].

Empiliacus, 1098 (Chron. de Hugues de Flavigny).

ANCEY [p. 23].

Ancé, XII^e s. avant 1143 (Cart. de Saint-Marcel-lès-Châlon, p. 35).

Supprimer la mention *Anceius*, 1149 (Reomaüs, p. 194) qu'on trouve dans J. Garnier.

ANTIGNY [p. 23].

Antigniacus, 1287 (Ch. des communes).

ARGILLY [p. 25].

Arzilliacus, 1053 (dom Bouquet, XI, 614). — *Argiliacus*, 1075 (Pérard, p. 83). — *Arzillei*, v. 1140 (Petit, II, 226, fonds de la Forté). — *Argilli*, 1151 (Petit, II, 255, Cart. de Citeaux); 1439 (Pérard, p. 287). — *Argil-liacus*, 1153 (Petit, II, 257, Cart. de Citeaux).

AUXEY [p. 26].

Alciacus, VI^e s. (Cart. de Saint-Marcel-lès-Châlon, p. 13).

BARBIREY [p. 27].

Barbiré, 1169 et 1170 (Gall. christ., IV, instr., col. 183 et 185); 1202 (Marc (1), p. 102, d'après Cart. de Saint-Seine).

BENOISEY [p. 28].

Bonesiacus, 1178 (Petit, II, 391, fonds Fontenay). — *Boniseus*, 1210 (Petit, III, 433, Cart. de Fontenay).

BILLEY [p. 31].

Billeyus, 1163 (Petit, II, 290 (fonds de Tart)).

BLAGNY [p. 32].

Blaingney, 1375; *Blaingney*, 1431; *Blaingny*, 1469 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

BLAISY-BAS [p. 33].

Blaciniacus (2), 886 (Cart. de Saint-Seine). — *Blasiacus*, 1178 (Marc, p. 74, d'après Cart. de Saint-Seine). — *de Blaseio villa*, 1190 (Marc, p. 88, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Blaysiacus*, 1205 (Marc, p. 95, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Blaiseyus*, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 128).

Supprimer *Blatziacus*, 875 (Cart. de Saint-Bénigne), qui est une erreur de J. Garnier.

(1) Marc, *Contribution à l'étude du régime féodal sur le domaine de l'abbaye de Saint-Seine*, 1896. Reproduit un certain nombre de chartes du Cart. de Saint-Seine.

(2) Cette mention désigne incontestablement Blaisy, comme le prouve la comparaison avec le privilège d'Alexandre III, daté de 1178; seulement le clerc a défiguré le vocable en l'allongeant d'une syllabe; il faut restituer *Blaciacus*.

BLAISY-HAUT [p. 33].

Blasiacus, XI^e s., avant 1143 (Cart. de Saint-Marcel-les-Châlon, p. 35). — *Blaseius*, 1152 (Petit, II, 258, d'après Cart. de Saint-Seine). — *de Blaseio castello*, 1190 (Marc, p. 88, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Blasey*, 1234 (Petit, IV, 280, fonds du Lieu-Dieu); 1274 (Petit, VI, 223, fonds Fontenay).

Supprimer *Blasiacus*, 942 (Cart. de Saint-Etienne, I), que J. Garnier attribue à tort à Blaisy-Haut, car cette mention concerne Blaisy, commune de Saint-Mard-de-Vaux, près Mercurey (Saône-et-Loire).

BLESSEY [p. 35].

Blaissé (*Vido de*), 1.00 (Cart. de Saint-Seine). — *Blaessé* (*Bartholomeus de*), 1202 (*id.*).

BLIGNY-SUR-OUCHÉ [p. 35].

Beligné, 1188 (Petit, III, 280, Titres de la Commanderie de Beaune). — *Beligneius supra Hoscam*, 1305 (Cart. d'Autun, III, p. 128).

BLIGNY-LE-SEC [p. 35].

Berineius, *Beligneius*, 1199 (Marc, p. 87, d'après Cart. de Saint-Seine). — (*de*) *Beligneto*, 1199 (Cart. de Saint-Seine).

La forme *Belent*, 836, 1178 (Cart. de Saint-Seine) désigne réellement Bligny; elle est évidemment anormale, mais c'est bien la graphie que tous les auteurs s'accordent à lire au Cartulaire.

BOUSSEY [p. 36].

Boccé, 1149 (Cart. de Flavigny).

BRAZEY-EN-MONTAGNE ou **-EN-MORVAN** [p. 36].

Brasier, 1474 (G. Dumay, Etat militaire et féodal des bailliages d'Autun, etc. en 1474, Autun, 1882). — *Brasiers*, *Brasey*, 1475 (de Char-masse, Le baillage d'Autun en 1475, in Mém. Soc. éduenne, n. s., XXVII).

BRAZEY-EN-PLAINE [p. 36].

Braisey, 1375; *Bracey*, 1431 (Cerche des feux du baill. de Dijon). — *Braseyus*, XIV^e et XV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 122 et 156).

BRÉTIGNY [p. 38].

Bretingné, 1270 (Petit, V, 305, Arch. Côte d'Or, H, 1247).

BRIANNY [p. 38].

Briannaicus, 1143 (Petit, II, 231, fonds de Sainte-Marguerite). — *Brianné*, 1244 (Petit, IV, 346, Cart. de Cîteaux); 1277 (Petit, VI, 255, Cart. de Cîteaux).

CERILLY [p. 42].

Ciriliacus, avant 1113 (Petit, I, 507, Cart. de Molême); 1170 (Petit,

II, 340, Cart. de Pothières). — *Cirilleius*, *Cirillés* (sic), v. 1120 (Petit, I, 460, Cart. de Molême). — *Ceriliacus*, 1170 (Petit, II, 340, Cart. de Pothières). — *Cerilleius*, *Cirillé*, 1218 (Cart. de N.-D. de Châtillon, d'Hocmelle). — *Cerilleyus*, xiv^e s.; *Serilleyus*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 133, 148).

On trouve sur des monnaies mérovingiennes une légende *Ciriliaco.*, ainsi qu'une autre, *Cirilia*, qui est peut-être l'abréviation de la première. Une notation aussi ancienne semblerait venir à l'encontre d'un thème *Cœrelliacus*; mais il ne faut pas perdre de vue que le changement de *e* en *i* a été précoce en Gaule, par suite d'une habitude phonétique de la langue gauloise (ex. *Siquana*, pour *Sequana*, sur une inscription de Lyon).

Cessey-les-Vitteaux [p. 42].

Cecey, 1442 (Ch. des communes).

CHAILLY [p. 43].

Chaali, *Chaailli*, 1257 (Petit, IV, 440, fonds Fontenay). — *Chaally*, *Chailley*, 1337 (Cart. d'Autun, III, 226, 224).

CHAMPAGNY [p. 43].

Campaniacus, 886, 1178 (Cart. de Saint-Seine). — (*ecclesia*) *Campaniaca*, 1110 (Cart. de Saint-Seine). — *Champeni*, 1199 (Marc, p. 87, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Champigneyus*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 128).

CHANNAY [p. 44].

Chaunai, *Chaunnai*, 1171 (Petit, II, 351, fonds Molême). — *Chanetum*, *Chaonnayus*, xiv^e s.; *Champnayus*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 133, 148).

CHARREY-EN-MONT [p. 48].

Cherreius, 1235 (Cart. de N.-D. de Châtillon, d'Hocmelle). — *Chierreius*, 1243 (Petit, IV, 339, fonds de Pothières). — *Chierreyus*, xiv^e et xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 135, 152).

CHASSENAY [p. 49].

Chasseni, 1492 (Ch. des communes).

CHASSEY [p. 50].

Chacé, 1180; *Chacey*, 1216 (Titres de la Bussière). — *Chaacé*, 1264 (Courtépée, V, 509). — *Chaaceyus*, avant 1312; *Chaceyus*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 85, 110).

Supprimer la mention *Casseius*, 1095 (Gall. christ., IV, instr., col. 83), empruntée à J. Garnier, *Nomencl. hist.*; elle concerne Chissey (Saône-et-Loire).

CHAUDENAY-LE-CHATEAU [p. 50].

Chaudenai, 1152 (Petit, II, 258, Cart. de Saint-Seine). — *Chadenai*, 1158 (Gall. christ., IV, instr., col. 175). — *Chaudeniacus*, 1173 (Petit, II, 359, Cart. de N.-D. de Beaune).

CHEVIGNY-SAINT-SAUVEUR [p. 52].

Chavegniacus, 1170 (dom Plancher, I, pr., p. 52). — *Chereigné*, xii^e s., v. 1178. — (Pérard, p. 140). — *Chevigney*, 1386 (Pérard, p. 372).

CHEVIGNY-EN-VALIÈRE [p. 52].

Chiriniacus, 1094 (Bruehl, Recueil des Chartes de Cluny, V, 29).

Chevigny, com. de Millery, c. de Semur [p. 53].

Rectifier ainsi la source de la forme la plus ancienne : *Kavaniacus* v. 780 (Gall. christ., XII, instr., col. 424).

Ajouter : *Chevigné*, 1227 (Petit, IV, 232, fonds Fontenay). — *Chevigny*, 1377 (Cart. d'Autun, III, p. 35).

Sainte-Foy, anciennement **Chevigny** [p. 54].

Cavaniacus, 1100 (Pérard, p. 79).

Chevigny-Fénay [p. 53].

Cavenniachus, 1100 (Pérard, p. 78).

CHOREY [p. 54].

Charriacus, 1150 (Petit, II, 253, Cart. de N.-D. de Beaune); xiii^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 25). — *Cherreius*, *Charré*, *Chorey*, xiii^e s.; *Choré*, 1245 (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 7, 13, 137, 222). — *Choriacus*, 1239 (Pérard, p. 444). — *Chorrey*, xiii^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune).

CIVRY [p. 56].

Sivré, 1156 (Petit, II, 269, Titres de Sainte-Marguerite). — *Syvrey*, 1442; *Sivrez*, 1461 (Cerche des feux du baill. d'Auxois).

CRÉANCEY [p. 59].

Cruanceyus, 1294 (Petit, VI, 411, Recueil de Peincedé IX, 13). — *Cruenceyus*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 111). — *Crainsey*, 1461 (Cerche des feux du baill. d'Auxois).

CRÉCEY-SUR-TILLE [p. 59].

Creceiacus, 1090 (Pérard, p. 76). — *Criceius*, 1100 (Pérard, p. 77). — *Creceius*, 1120 (Pérard, p. 92). — *Crécý*, *Crécey*, 1246 (Pérard, p. 461). — *Creseyus*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 160).

CURLEY [p. 61].

Culleyus, 1252 (Ch. des communes), 1253 (Pérard, p. 477). — *Culley*, 1261 (Petit, V, 202, Titres de l'abbaye de Maizières).

CUSSEY-LES-FORGES [p. 62].

Cuseiacus, 1024 (Pérard, p. 218). — *Cucciacus*, 1124 (Pérard, p. 101).

— *Cuceius*, 1139 (Pérard, p. 110). — *Cusseyus*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 160).

Pérard imprime, p. 110, *Cureio* pour la forme de 1139; mais il n'y a pas à douter, d'après le contexte, que cette localité est la même que celle nommée *Cuseiaco* en 1024, *Cuceiaco* en 1124. Nous sommes en outre portés à croire que *Cuseiacus* est aussi une mauvaise leçon pour *Cusciacus*. Ces trois formes anciennes apparaissent dans des énumérations des biens de Saint-Etienne de Dijon; or le pouillé du diocèse de Langres compilé en 1436 indique l'abbé de Saint-Etienne comme « patron » de l'église de Cussey.

CUSSY-LE CHATEL [p. 62].

Cuissé, 1248 (Petit, IV, 371, Cart. de Cîteaux).

CUSSY-LA-COLONNE [p. 62].

Cuceyus, avant 1312; *Cuceyus la Colonne*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 81, 98).

ESCHANNAY [p. 63].

Escanna, v. 1150 (Cart. de Saint-Seine). — *Eschannetum*, 1158 (Gall. christ., IV, instr., col. 175). — *Eschenna*, 1160 (Petit, II, 277, Titres de la Commanderie de Dijon). — *Echanné*, *Eschanné*, 1267 (Petit, V, 279, Ch. des Comptes, B, 10477). — *Eschannayus*, xiv^e s.; *Eschannés*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 129, 158).

ECHIREY [p. 64].

Rectifier ainsi les formes anciennes : *Ischiriacus*, 870 (Pérard, p. 150). — *Scoriacus*, 870 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 100); 871 (dom Plancher, I, pr., p. 10). — *Escoriacus*, v. 877 et v. 900 (Chron. de Saint-Bénigne, 107, 116), 886 (Pérard, p. 161). — *Ischoriacus*, v. 912 (Pérard, p. 61). — *Aschiriacus*, 1015 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 179). — *Hyschiriacus*, xi^e, xii^e s. (Biblioth. de Dijon, ms. de Pierre, abbé de Saint-Bénigne). — *Escherius*, 1100 (Pérard, p. 81). — *Eschiriacus*, 1124 (Pérard, p. 217). — *Heschereius*, *Heschiré*, 1140; *Eschireius*, *Eschiré*, 1145 (Pérard, p. 113, 117 et 120). — *Escheiriacus*, *Eschiriacus*, 1177 (Pérard, p. 249). — *Escheré*, 1188 (Petit, III, 279, fonds de la Bussière). — *Escheriacus*, 1193 (Pérard, p. 268). — *Eschireys*, xiv^e s.; *Eschierreyus*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 122, 155).

Nous avons adopté le thème *Scariacus*, tiré d'un gentilice *Scarius*, connu par une inscription de Nîmes. En considération de la forme *Scoriacus* dominante au ix^e s., un autre primitif pourrait entrer en ligne de compte, c'est *Scauriacus*, qui par changement régulier du groupe au latin en o français bref, aurait produit d'abord Echorey (1),

(1) Il n'est pas nécessaire, pour expliquer le chuintement, d'admettre un thème en *Sca* : la transformation du c latin en ch français s'est produite aussi bien devant la diphtongue *au*, qu'on prononçait en latin comme on prononce aujourd'hui en allemand la même diphtongue dans le mot *Bau*. *Sca*-a donné *Escho*- comme *causam* a donné chose.

latinisé *Scoriacus*. Si le gentile *Scaurius* n'a pas été relevé jusqu'ici, l'existence du cognomen *Scaurus* ainsi que du nom de lieu *Scauriniacus* (Pardessus, *Dipl.*, I, p. 137) rendent très vraisemblable celle de *Scaurius*.

ECUTIGNY [p. 65].

Asculinniacus, 1143 (Petit, II, 231, fonds Sainte-Marguerite). — *Scutiniacus*, 1166 (Petit, II, 315, Titres de Sainte-Marguerite).

EPERNAY [p. 67].

Esparnaius, 1163 (Petit, II, 290, fonds de Tart). — *Espernaius*, 1230; *Esparnay*, *xiv^e s.* (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 177, 185).

La mention de la *Gallia christiana*, IV, instr., col. 131, est *Spernacus*, en 830, et non *Sparnacus*, en 834.

ETROCHEY [p. 69].

Estreché, 1170 (Petit, II, 339, Cart. de Pothières). — *Estrocheius*, 1235 (Cart. de N.-D. de Châtillon, d'Hocmelle).

FAUVERNEY [p. 70].

Farerniacus, *Fauverniacus*, 1142 (Petit, II, 227, fonds de Tart), 1215 (Cart. de Saint-Seine). — *Fauverné*, 1171; *Fauverneyus*, 1181 (Fyot, *Hist. de Saint-Etienne*, pr., p. 111, 119).

FÉNAY [p. 70].

Faenai, 1187, *Faanai*, 1194, *Faennai*, 1314 (Ch. des communes).

FLACEY [p. 71].

Flacciacus, *xix^e*, *xiii^e s.* (Biblioth. de Dijon, ms. de Pierre, abbé de Saint-Bénigne). — *Flaceyus*, *xiv^e* et *xv^e s.* (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 124, 156). — *Flaccey*, 1431 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

FLAGEY-LES-AUXONNE [p. 71].

Flaigey, 1142; *Flaigé*, 1490 (Cerche des feux du comt^é d'Auxonne).

FLAVIGNEROT [p. 72].

Flaviniacus, 1178 (Marc, p. 74, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Flavinerot*, 1320; *Flavignerot*, *xiv^e s.* (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 177, 186).

FLEUREY [p. 72].

Fluré, 1185 et 1199 (Cart. de Saint-Seine). — *Florey*, 1234 (Petit, IV, 233, *Hist. ms. de Saint-Vivant de Vergy*).

Après *Floriacus*, *vi^e s.*, ajouter (Grégoire de Tours, *Hist. Francorum et Vita Patrum*), et (Cart. de Saint-Marcel-lès Chalon, p. 13).

FOIGNEY [p. 73].

Fooneus, v. 1181 (Pérard, p. 256).

GISSEY-SOUS-FLAVIGNY [p. 78].

Gysciacus, 886 (Cart. de Saint-Seine). — *Gisiacus*, 1178 (Marc, p. 74, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Gissejus*, avant 1312 (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 83). — *Gysciacus* en 885 est la lecture de M. Longnon ; M. Marc donna *Gyssciacus*.

GISSEY-LE-VIEIL [p. 78].

Gyssejus, avant 1312 (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 85).

Lire *Gyssiacus*, 1180 (Cart. de l'évêché d'Autun, p. 46).

GISSEY-SUR-OUCHÉ [p. 78].

Gyseius, 1169 (Gall. christ., instr., col. 183). — *Gypseius*, 1170 (*id.*, col. 185). — *Gisseius*, 1171 (Petit, II, 350, Cart. de Cîteaux). — *Jussiacus*, 1209 (Cart. d'Autun, II, p. 110).

GRANCEY-LE-CHATEAU [p. 79].

(*Petrus de*) *Grancé*, 1185 (Cart. de Saint-Seine).

GRÉSIGNY [p. 79].

Gysciniacus (pour *Grysciniacus*), 885 (Cart. de Saint-Seine). — *Grisiné*, 1154-1160 (Petit, II, 262, Cart. de Fontenay). — *Grisigni*, *Grisignei*, vers le milieu du xii^e s. (Petit, II, 267, Cart. de Fontenay).

Gysciniacus en 886 est la lecture de M. Longnon. Celle de M. Marc est *Berysciniacus*. Cf. la lecture *Berosone* qu'il donne pour *Grosone* (Grozon, Jura).

GURGY [p. 80].

* (*castrum*) *Gurgeius*, 1105 (Gall. christ., IV, instr., col. 153). — *Gurgi*, v. 1178 (Petit, II, 396, Arch. Côte-d'Or, H, 1179). — *Gurgeyus castrum*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 135).

JAILLY-LES-MOULINS [p. 81].

Galiacus, 1037 (Chron. de Hugues de Flavigny).

Petit-Jailly [p. 81].

Parrus Jalliacus, 1178 (Petit, II, 391, fonds Fontenay). — (*in grangia*) *Galiaco*, 1182 (Petit, III, 258, Cart. de Cîteaux).

JANCIGNY [p. 82].

Jenseigné, *Jencigné* 1220 (Gall. christ., IV, col. 856). — *Jancineyus*, xiv^e s. ; *Gencignejus*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 123, 157).

LANTENAY [p. 84].

Lenteniacus, 1160 (Cart. de Saint-Seine).

LARREY [p. 86].

Ladriacus, ix^e s. (Héric, Vie de Saint Germain d'Auxerre, in Labbe, Nova bibliotheca mss. librorum, t. I, p. 546). — (*prata de*) *Larri*,

1198 (Quantin, Cart. gén. de l'Yonne, p. 490). — *Lariacus* (imprimé *Rariacus* fautivement), 1226 (Pérard, p. 407). — *Larreyus*, xiv^e s.; *Lareius*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 123, 156).

La forme *Ladriacus*, dont l'attribution est certaine, nous oblige à abandonner le thème *Lariacus* que nous avions d'abord choisi. Nous nous dispenserons d'en fixer un autre aujourd'hui, dans l'attente de formes encore plus archaïques que laissent pressentir les mentions *Elariacus*, *Eladriacus* insérées sans indication d'origine dans Courtépée; elles sont probablement réelles, au moins la seconde, et empruntées à des récits hagiographiques dans lesquels nous espérons les retrouver quelque jour.

Une monnaie mérovingienne porte la légende *Elariaco*. Elle se rapporte très vraisemblablement à l'un des deux Larrey de la Côte-d'Or, seuls à porter ce vocable en France: c'est plutôt Larrey-sur-Ouche qu'il faut y voir, l'autre comportant une dentale dans son primitif.

LÉRY [p. 87].

Liri, v. 1172 (Petit, II, 356, fonds Fontenay). — (*apud*) *Lyriacum*, 1188 (Cart. de Saint-Seine). — *Lyri*, 1189 (Petit, II, 289, Titres de Sainte-Marguerite).

LUSIGNY [p. 88].

Luciniacus, 1097 (Chron. de Hugues de Flavigny).

Il y a également *Luciniacus* en 841 au Cartulaire de Flavigny, et non *Lusiniacus*, comme J. Garnier nous l'a fait dire.

MAGNY-SAINT-MÉDARD [p. 89].

Maniacus, 1188 (Quantin, Cart. gén. de l'Yonne, p. 387).

MAGNY-LA-VILLE [p. 90].

Maigni la Vile, 1275 (Petit, VI, 231, Arch. Côte-d'Or, B, 10480).

Rectifier ainsi : *Finis Magnacensis*, 750; *Magnacus*, 758 (Cart. de Flavigny).

MAGNY-LES-VILLERS [p. 90].

Finis Manniacensis, 878 (Chartes bourguignonnes, p. 116). — *Manni*, début du x^e s. (Petit, I, 413, Cart. de Cîteaux); avant 1119 (Petit, I, 459, *id.*). — *Manneius*, xiii^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 41).

Nous rencontrons en même temps, en 878, la forme *Manniacus* concurremment avec *Magnacus*. Il est dès lors difficile de conclure ferme en faveur du primitif *Magniacus* que nous avons préféré; le thème *Manniacus* est en effet possible, car la *gens Mannia* est connue

MAISEY [p. 91].

Masciacus, 1082, 1108-1113 (Petit, I, 397, 506, Cart. de Molême). —

Maziacus, 1097 (Chron. de Hugues de Flavigny). — *Masiacus*, 1133 (Petit, II, 218, Titres de la Commanderie de Bure); 1147 (Petit, II, 244, titres de Clairvaux). — *Maisi*, 1202 (Petit, III, 383, fonds Fontenay).

MALIGNY [p. 92].

Masquiliné, 1169 (Petit, II, 324, Cart. de N.-D. de Beaune). — *Maligni*, avant 1312; *Maligneyus*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 82, 100).

MANLAY [p. 93].

Mallé, 1205 (de Charmasse, Annales du prieuré de Mesvres, dans Mém. Soc. éduenne, IV, 8). — *Manletum*, 1253; *Manlé*, 1268 (*id.*, p. 10, 12).

MARCILLY-SUR-TILLE [p. 94].

Rectifier ainsi les formes anciennes : *Marciliacus*, 801 (Pérard, p. 47, sous la date de 791). — *Marcilliacus*, v. 1129 (Petit, II, 210 fonds Saint-Bénigne). — *Marcelliacus*, v. 1140 (Chron. de Bèze, p. 497). — *Marcilleius juxta Tylecastrum*, *Marcillé*, 1150 (Pérard, p. 119).

MARIGNY-LE-CAHOUE [p. 96].

Marigné le Caoer, 1248 (Petit, IV, 372, Cart. de Citeaux). — *Marrigneus le Qaroer*, le *Quaroer*, 1299 (Petit, III, 502, 503, fonds Maizières).

Supprimer *Mariniacus*, 883 (dom Bouquet, IX, 430) que nous avons reproduit sur la foi de J. Garnier. Il s'agit d'un autre Marigny, situé in *comitatu Nivernensi super fluvium Icaunam*, dit une charte de 920 (Cart. de l'Eglise d'Autun, 1^{re} partie, p. 70) mentionnant le même lieu : c'est Marigny-sur-Yonne (Nièvre).

Marigny (château de) [p. 97].

Marrigneium, 1187 (Ch. des communes).

MARRIGNY-LES-REULLÉE [p. 97].

Marriniacus, 1113-1119 (Petit, I, 455, 459, Cart. de Citeaux); 1150 (Petit, II, 253, Cart. de N.-D. de Beaune).

MASSINGY-LES-SEMUR [p. 98].

Massiniacus, 1098 (Chron. de Hugues de Flavigny).

MAUVILLY [p. 98].

Mavillé, 1134 (Marc, p. 97, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Mavilleus*, 1164 (Petit, II, 293, Cart. de Longuay). — *Maviley*, 1178 (Marc, p. 74, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Mavilleus*, 1208 (Gall. christ., IV, instr., col. 198).

Il faut avouer que les formes connues de Mauvilly ne viennent guère à l'appui du thème *Malriliacus* que nous avons admis, puis-

qu'aucune d'elles ne nous montre la lettre *l* attendue à la fin de la première syllabe. Il devient plus probable que nous avons là un Mavilly primitif, *Maviliacus*, dont le premier *a* se sera tardivement allongé en *au*. Toutefois pour se prononcer nettement, il faudrait posséder des formes plus reculées.

MAXILLY [p. 96].

Marceliacus, 1125 (Pérard, p. 101). — *Marsilleyus*, 1269 (Pérard, p. 517). — *Massilly*, 1277 (Pérard, p. 539). — *Massilé*, 1292 (Pérard, p. 566). — *Maxileius*, 1454 (Fiot, Hist. de Saint-Etienne, pr., p. 195).

MEUILLEY [p. 101].

Muillé, v. 1120 (Petit, I, 476, Cart. de Citeaux). — *Muillé*, 1189 (Hist. de Vergy, pr., p. 147). — *Meullé*, 1224 (Petit, IV, 215, fonds du Lieu-Dieu). — *Muulley*, 1234 (Petit, IV, 280, fonds du Lieu-Dieu).

MONTIGNY-SUR-AUBE [p. 103].

Montiniacus, 921 (Roserot, Chartes inédites des ix^e et xi^e s. du diocèse de Langres).

MONTIGNY-SUR-VINGEANNE [p. 103].

Finis Montiniacensis, 858-880 (Roserot, Chartes inédites, p. 14). — *Montaniacus*, 887 (Roserot, p. 33).

MONTLAY [p. 104].

Molaycus, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 98).

NEUILLY [p. 106].

Nuillei (territorium), 1199 (Cart. de Saint-Seine).

NOLAY [p. 107].

Nollaicus, 855 (dom Bouquet, VIII, 540). — *Nolliacus* (et non *Nol-laicus*), ix^e s. (Biblioth. Ecole des Chartes, I, 209); 936 (Hist. de Vergy, pr., p. 32). — *Noulla*, 1204 (Petit, III, 397, Arch. Côte-d'Or, B, 10470). — *Nollayus*, 1277 (Cart. d'Autun, III, p. 77). — *Noullai*, 1248 (Petit, IV, 371, Cart. de Citeaux). — *Noulayus*, 1338 (Cart. d'Autun, III, p. 230). — *Nolley*, *Noulley*, 1475 (de Charmasse, le bailliage d'Autun en 1475, Mém. Soc. éduenne, n. s., XXVII).

OIGNY [p. 108].

Ungniacus, v. 1150 (Petit, II, 253, fonds d'Ogny). — (*canonici S. Marie de*) *Uniaco*, 1178 (Marc, p. 74, d'après Cart. de Saint-Seine). — (*conventus*) *Oingniacensis*, 1328 (Cart. d'Autun, III, p. 193).

OISILLY [p. 109].

Vuido de Oseleit (sic), de *Oselio*; *Oseleius*, 1085-1110 (Pérard, p. 201). — *Oselli*, 1144 (Petit, II, 234, fonds de la Commanderie de la Romagne). — *Osili*, 1164 (Petit, II, 2300, Cart. des Templiers de la Romagne). — *Osilleius*, v. 1164 (Petit, II, 404, Cart. de Theuley).

— *Oisilleus*, xiv^e s. ; *Oisileyus*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 124, 156). — *Oiseilley*, 1469 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

ORIGNY [p. 109].

Orogné, 1196 (Petit, III, 341, Cart. de N.-D. de Châtillon).

PERRIGNY-LES-DIJON [p. 111].

Patriniacus, 1252; *Parrigney*, 1383 (Ch. des communes).

PLUVET [p. 112].

Plovot, 1442 (Ch. des communes).

PLUVAUT [p. 112].

Plovot, 1442 (Ch. des communes).

POUILLENAY [p. 114].

Pulleniacus, 1154-1160 (Petit, II, 262 (Cart. de Fontenay). — *Polle-niacus*, 1162 (Petit, II, 284, Cart. de Fontenay).

POUILLY, ch.-l. de canton, arr. de Beaune [p. 115].

Polleius, 1160 (Petit, II, 278, Titres de Saint-Bénigne). — *Pulli*, 1162 (Petit, II, 287, Cart. de Citeaux). — *Puillé*, 1170 (Petit, II, 340, Cart. de Pothières) ; 1200 (Cart. de Saint-Seine). — *Poillé*, 1202 (Petit, III, 382, Cart. de Saint-Seine).

POUILLY-SUR-SAONE [p. 115].

Poliacus super Ararim, 996 (Chron. de Hugues de Flavigny, au Nécrologe). — *Poilleius super Sagonniam*, 1248 (Petit, IV, 372, Cart. de Citeaux). — *Poilliacus*, 1320; *Poilleus*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 177, 185).

Poulligny [p. 116].

Poloigney, 1448 (Ch. des communes).

PRÉCY [p. 117].

Prisciatus, 1024 (Chron. de Hugues de Flavigny, au Nécrologe); 1098 (Chron. de Hugues de Flavigny); 1077 (Petit, I, 392, Biblioth. nat., fonds Moreau, t. 31, fol. 207). — *Prisseus subtus Tillium*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 101).

PRISSEY [p. 117].

Prissiacus, v. 1129 (Petit, II, 210, fonds Saint-Bénigne).

PRUSLY [p. 117].

Pruillé, 1175 (Petit, II, 375, Cart. de Longuay). — *Prulleyus*, xiv^e et xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 135, 152). — *Prulley*, 1405 (Arch. Côte-d'Or, G, 3, terrier n° 409).

PULIGNY [p. 118].

Puligné, 1253 (Cart. d'Autun, I, 183). — *Poleni*, *Paliné* XIII^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 38, 178).

QUÉTIGNY [p. 119].

Quintiné, v. 1166 (Petit, II, 317, Cart. de Saint-Etienne). — *Cunti-gneius*, 1242 (Ch. des communes). — *Custigneyus*, 1243 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne, pr., p. 128). — *Cutigneyus*, 1510 (Fyot, pr., p. 347).

RECEY [p. 120].

Rucé, 1177 (Petit, II, 388, fonds Lugny). — *Recé*, 1273 (Petit, VI, 219, fonds des Templiers d'Épailly). — *Receyus*, XIV^e s. ; *Rexeyus*, XV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 135, 151).

RUFFEY-LES-BEAUNE [p. 122].

Rofiacus, VI^e s. (Cart. de Saint-Marcel-lès-Chalon). Il y a doute pour l'attribution de cette forme, qui concerne peut-être Ruffey, près Sennecey, arr. de Chalon (Saône-et-Loire).

SACQUENAY [p. 122].

Sacuniacus, 909 (Roserot, Chartes inédites, p. 21). — *Saconiacus*, 1133 (Petit, II, 218, Titres de la Commanderie de Bure). — *Sacuneus*, 1144 (Petit, II, 233, Titres de la Commanderie de la Romagne). — *Secuniacus*, *Sacuneius*, v. 1166 (Petit, II, 317, 218, Cart. des Templiers de la Romagne). — *Sacuney*, 1255 (Petit, IV, 429 Cart. de l'évêché de Langres). — *Sacunneyus*, XIV^e s., *Sacuneyus*, XV^e s. (Longnon, Pouillés, prov. Lyon, p. 124, 153). — *Sacqueney*, 1581 (Duchesne, Hist. de Vérgy, pr., p. 367).

Une forme *Suconicus*, 830 (Gall. christ., IV, instr., col 131) s'applique peut-être à Sacquenay. Il est toutefois difficile de se faire une opinion certaine ; le contexte est trop peu précis.

SAUSSEY [p. 124].

Salciacus, 872 (Cart. de Saint-Marcel-lès-Chalon, p. 2). — *Saltiacus*, 872 (*id.*, p. 4).

SAUSSY [p. 124].

Sauciacus, XI^e-XIII^e s. (Biblioth. Dijon, ms. de Pierre, abbé de Saint-Bénigne). — *Sauciacus alias Chaceu*, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 127).

SAVOISY [p. 126].

Salvesé, v. 1166 (Petit, II, 321, fonds Fontenay). — *Salvisé*, 1171 (*id.*, p. 343, *ibid.*). — *Salvisiacus*, 1173 (Petit, II, 391, Cart. de Fontenay). — *Savoisius*, 1238 (Petit, IV, 309, fonds du Puits d'Orbe). — *Salvoisi*, 1257 (Petit, IV, 442, fonds Fontenay).

SELONGEY [p. 127].

Selongeius, Selongé, 1179-1197 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne, pr., p. 121).

SENAILLY [p. 128].

Seneillé, Senoilleius, Senoillé, 1257 (Petit, IV, 442, 447, fonds Fontenay).

SERRIGNY [p. 129].

Sarrigny, 1134; *Sarigniacus*, 1178; *Sarreigni, Sarreigny*, 1185; *Sarreigneius*, 1199 (Marc, p. 97, 74, 94, 87, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Sarrigné*, 1188 (Petit, III, 278, fonds de la Bussière).

SOUSSEY [p. 130].

Celsiacus, XI^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 66). — (*ecclesiam de*) *Socei*, 1134 (Cart. de Saint-Seine). — *Sussé, Succé*, 1178 (Petit, III, 278, fonds de la Bussière).

L'identification, due à M. Longnon, de Soussey avec le *Celsiacus* d'un fragment de pouillé du XI^e s. du diocèse d'Autun nous amène à abandonner le thème *Socciacus* que nous avions proposé, pour adopter le primitif *Celsiacus*, formé sur le gentilice *Celsius*.

Sourcieux (Rhône) est également *Celsiacus* vers 920 (A. Bernard, Cart. de Savigny, p. 13), et Serceu en 1225 (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 8).

SUSSEY [p. 130].

Suxé, 1176 (Petit, II, 380, Titres de la Ferté). — *Susseius*, 1233; *Suissé*, 1261 (Cart. d'Autun, I, 148, 193).

TAILLY [p. 131].

Talliacus, Talé, XIII^e s. (Martyr. de N.-D. Beaune, p. 233, 150): *Talleyus*, 1304 (*id.*, p. 235).

THENISSEY [p. 131].

Tenisseius, v. 1180 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne, p. 117 et 118). — *Tenissé*, 1219 (Petit, IV, 169, d'après Cart. de Saint-Etienne).

A côté du thème que nous avons supposé, on peut aussi songer à *Taniciacus*, tiré du gentilice *Tanicius* (Corp. inscr. lat., III, 34).

THOISY-LA-BERCHÈRE [p. 132].

Thoseyum, 1284, *Thoisiacum castrum*, 1375 (Ch. des communes).

THOMIREY [p. 134].

Taumereius, 1241 (Pérard, p. 447).

Au lieu de *Taumiré*, 1239 (Pérard), lire *Taumiré*, 1263 (Pérard, p. 448).

THOREY-SUR-OUCHÉ [p. 135].

Thuré, 1181 (Petit, II, 408, Cart. de Cîteaux).

TORCY [p. 137].

Il faut retirer *Torciacus*, 852 (Bibliot. Ec. Chartes, I, 209), car l'acte auquel cette mention est empruntée place cette localité *in pago Bel-nensi*. Ce ne peut donc être le Torcy du canton de Semur. Il n'existe pas d'homonymie dans le Beaunois, de sorte que l'identification est impossible ; peut-être la leçon est-elle incorrecte, la lecture de ce diplôme de Charles-le Chauve paraissant avoir été laborieuse.

Ajouter : *Torcey*, 1448 (Ch. des communes).

TOUTRY [p. 137].

Tultriacus, 1147 (Ch. des communes). — *Toutri*, *Toitri*, 1271 (Petit, V, 318, fonds Moutiers Saint-Jean). — *Toutrey*, 1448 (Ch. des communes).

TURCEY [p. 138].

Turciacus, v. 1163 (Cart. de Saint-Seine), — *Turci*, 1185 (Marc, p. 93, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Torcé*, v. 1200 (*id.*, p. 94, *ibid.*). — *Turceius*, 1205 (Cart. de Saint-Seine).

Rectification : *Turceius*, 1190 (Cart. de Saint-Seine).

URCY [p. 139].

Ulcis, 1301 (Ch. des communes).

En considération de cette forme, on pourrait envisager un thème *Ulcias*, sur lequel nous ne sommes malheureusement pas renseignés.

VENAREY [p. 140].

Veneriacus, v. 1150 (Petit, II, 253, fonds d'Oigny). — (*Wido de Veneré*, 1154-1160 (Petit, II, 262, Cart. de Fontenay). — (*Vido de Venerri*, v. 1160 (Petit, II, 266, Cart. de Fontenay). — (*Vido de Venerré*, 1166 (Petit, II, 316, Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Vernareyus*, avant 1312 ; *Venarreyus*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 87, 111).

VERDONNET [p. 140].

Verdenay, 1238 (Petit, IV, 303, fonds du Puits d'Orbe).

VERGY [p. 141].

locus Verziacensis, 1033 (Cart. d'Autun, I, p. 23). — *Virziacus*, v. 1100 (Petit, I, 412, Cart. de Cîteaux).

VERREY-SOUS-SALMAISE [p. 143].

Varriacus, 1027 (Pérard, p. 177). — *Verré*, v. 1172 (Petit, II, 356, fonds Fontenay) ; 1185 (Marc, p. 93, d'après Cart. de Saint-Seine). — *Verreius*, 1205 et 1220 (Marc, p. 94 et 110 d'après Cart. de Saint-Seine).

VEILLY [p. 144].

Viéglé, 1249 (Petit, IV, 381, fonds de la Command. Saint-Jean-de-Jérusalem de Beaune).

VILLEY-SUR-TILLE [p. 144].

Viillé, 1234 (Gall. christ. IV, instr., col. 206). — *Veillé*, 1254 (Petit, IV, 418, fonds Saint-Bénigne).

VILLY-LE-MOUTIER [p. 144].

Viiliacus, v. 1120 (Petit, I, 471, Cart. de Citeaux). — *Vieilli*, 1152 (Petit, II, 257, Cart. de Citeaux).

VILLY-EN-AUXOIS [p. 144].

Vidiliacus, 1099 (Chron. de Hugues de Flavigny).

J. Garnier (Chartes des communes) donne *Vulle*, 1265, qu'il faut sans doute, comme le *Vullé* de 1149 du Cart. de Flavigny, lire *Viillé*.

VOLNAY [p. 146].

Volena, v. 1148 (Petit, II, 251, fonds Maizières). — *Voleniacus*, 1173 (Petit, II, 361, Cart. de N.-D. de Beaune). — *Volleniacus*, 1188 (Petit, III, 281, Cart. de N.-D. de Beaune). — *Volenai*, 1248 (Petit, IV, 371, Cart. de Citeaux). — *Voleniacus*, *Vuleniacus*, *Vulenai*, xiii^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 221, 192, 219).

VOUDENAY [p. 150].

Wldenaius, 1076 (Chron. de Bèze, p. 378). — *Voldonai*, v. 1080 (Petit, I, 395, Cart. de Cluny). — *Voldenay*, 1174 (Petit, II, 373, fonds N.-D. de Beaune). — *Vuldenacus*, xiii^e s. (Martyr. de N.-D. de Beaune, p. 220).

MOSSON [p. 152].

Monceons, 1224 (Petit, IV, 217, Cart. de Clairvaux). — *Monçon*, 1269 (Petit, V, 295, Cart. du Val-des Choux). — *Monçom*, 1296 (Petit, VI, 425, Ch. des Comptes, B, 10487).

Ces formes appuient le thème *Montionem* proposé.

POINÇON [p. 152].

Poissum, *Possun*, 1188 (Petit, III, 283, Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Poisson*, 1218 et 1235 (Cart. de N.-D. de Châtillon d'Hoemelle). — *Peisson*, 1224 (Petit, IV, 211, Cart. de N.-D. de Châtillon). — *Poissons*, xiv^e s.; *Poinsons*, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 135, 152).

AVOSNES [p. 155].

Avonna, *Aconne*, 1174 (Petit, II, 368, titres de la Commanderie du Temple de Dijon). — (*apud*) *Avosnas*, 1185 (Petit, III, 261, fonds de la Commanderie de Dijon). — *Avogna*, 1187; *Avogne*, 1197 et 1199 (Petit, III, 261, 354 et 371, Commanderie du Temple de Dijon). — *Avogne*, 1199 (Cart. de Saint-Seine).

VITTEAUX [p. 159].

Vietellus, 1156 (Petit, II, 263, Cart. de N.-D. de Beaune). — *Vietel*, 1179 (Petit, II, 404, Cart. de Cîteaux). — *Victel*, 1192 (Bruel, Ch. de Cluny, V, 718). — *Vietaul*, 1302 (Duchesne, Hist. de Vergy, pr., p. 218) — *Vieteaul*, *Viteaulx*, 1474 (Ch. des communes).

TANAY [p. 166].

Tasnay, 1574 (Ch. des communes).

ETORMAY [p. 169].

Etormet, 1169 (Petit, II, 333, fonds Fontenay).

TALMAY [p. 171].

Thallemay, 1457, *Thallemey*, 1457, *Thalemet*, 1491 (Ch. des communes).

ARRANS [p. 172].

Aren, 1107-1108 (Petit, I, 442, Titres de Saint-Marcel-lès-Chalon). — *Arran*, 1162 (Petit, II, 283, fonds Fontenay).

BRAIN [p. 174].

in Brino, 886 (Cart. de Saint-Seine).

M. Marc a lu *in Brinone*; mais nous possédons une copie manuscrite paraissant remonter au XVIII^e s., et qui nous donne la leçon *in Brino*. Nous considérons celle-ci comme la bonne, parce que la mention *in Brino* se retrouve dans le privilège d'Alexandre III, daté de 1178.

BROCHON [p. 175].

(*in villa que dicitur*) *Brisconus*, 852 (Roserot, Chartes inédites des IX^e et X^e s. du Chapitre de Langres, p. 14). — *Breschon*, 1172 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne, pr., p. 113). — *de Brochone*, 1276 (Fyot, *id.*, pr., p. 139). — *Broychons*, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 122). — *de Broichone*, 1412 (Fyot, pr., p. 32).

Le thème le moins compliqué qui puisse expliquer Brochon serait *Briscaunus*, qui justifie le chuintement (Voy. la note en bas de la page 130). On connaît un certain nombre de noms d'hommes et de lieux terminés en *-aunus*; ils sont celtiques, ou le paraissent. L'hypothèse d'un primitif ayant comporté une syllabe de plus, avec dentale tombée, est difficile à concilier avec le fait que nous ne trouvons déjà plus trace de cette syllabe supplémentaire, de cette dentale au milieu du IX^e s.

CHAMBŒUF [p. 177].

Camboius, 1023 (Hist. de Vergy, pr., p. 65). — *Chamboeius*, 1180-1200 (Duchesne, Hist. de Vergy, pr., p. 149). — *Chambiu*, 1192 (*id.*, pr., p. 150).

CHEUGE [p. 179].

de Chugiis, 1164 (Petit, II, 299, fonds Moreau à la Biblioth. nat.).

CITEAUX [p. 180].

Cistiaus, *Citiaus*, 1238 (Petit, IV, 306, Cart. de Citeaux).

DAIX [p. 181].

Dex, 1187 (Petit, III, 274, fonds de la Bussière). — *Dez*, 1272 (Petit, V, 332, Cart. d'Auberive).

Rectification : *Cormedista* figure, non au Cartulaire d'Autun, mais au Cartulaire de Perrecy (Pérard, p. 28, au ix^e s.).

DÉTAIN [p. 182].

Desteng, 1167 (Hist. de Vergy, pr., p. 165) — (*in territorio*) *Desten*, 1169 et 1194 (Duchesne, Hist. de Vergy, pr., p. 139 et 402). — *de Destanno*, 1179 (*id.*, pr., p. 143).

DRÉE [p. 182].

(*villam*) *Dries* (*dictam*), v. 1160 (Cart. de Saint Seine). — (*Barnui-nus de*) *Dreis*, 1190 (*id.*).

FROLOIS [p. 185].

(*de*) *Frolesio*, 1218 (Cart. de Saint-Seine).

LEUGLAY [p. 188].

Uggler, 1174 (Petit, II, 369, Titres de la command. du Temple de Dijon). — *Luglerus*, *Luglerius*, 1176 (Petit, II, 384, fonds Lugny).

ORAIN [p. 194].

Horren, 1164 (Petit, II, 301, Cart. du Temple de la Romagne). — *Orrein*, v. 1164 (Petit, II, 303, Cart. de Theuley).

SAULON [p. 196].

Solon, 1598 (Ch. des communes).

TALANT [p. 197].

Talentum, 146 (Ch. des communes) ; *Thalant*, 1314 (*id.*).

Tarsul, hameau d'Izeure [p. 199].

(*in territorio*) *Tharsulle*, 1151 (Petit, II, 255, Cart. de Citeaux). — *Tarsulla*, 1152, 1162, 1168 (Petit, II, 257, 286, 330, Cart. de Citeaux). — (*in grangia de*) *Tarsula*, 1190 (Petit, III, 302, Cart. de Citeaux).

VANNAIRE [p. 200].

Vennayres, 1180 (Petit, II, 406, Cart. de Saint-Etienne de Dijon).
Supprimer *Venerre*, 1166 ; il faut lire *Venerré* ; il s'agit de *Venarey*.

VAROIS [p. 201].

Varoyes, 1456 (Ch. des communes).

VONGES [p. 202].

Voinges, 1257 (Ch. des communes).

VOSNE [p. 203].

Vohana, 1241 (Hist. de Vergy, pr., p. 160). — *Vohonne*, 1332 (Ch. des communes).

Si la forme *Vaona* de 630 et 664 était réellement du vi^e s., il serait difficile d'admettre un thème tel que *Valona*, et surtout *Vagona*, car les consonnes intervocales, surtout les gutturales, sont forcément conservées au vi^e s. ; il faudrait des lors admettre un primitif *Vaona*, avec hiatus comme on l'observe dans *Epaona*, localité où se tint un concile en 517. Mais, abstraction faite de la mention de 630, qui fait partie, non d'un acte, mais du texte du chroniqueur, nous avons quelque raison de croire que dans le diplôme de Clotaire III, daté de 664 par Pardessus, quelques noms de lieux ont été interpolés : tels *Cocheiacum*, *Boensem villam*, qui ne sont manifestement pas des formes du vi^e s., mais qui appartiennent au x^e ou au xi^e s. : *Cocheiacum* désigne Couchey, noté *Cupiacus* en 801, *Copiacus* en 900 au Cartulaire de Saint-Bénigne ; *Boensem* est Bouhans, noté *Bodingis* en 817 à la Chronique de Bèze. Il est donc possible que *Vaona* soit le fruit d'une interpolation tardive de même ordre.

LIVRE II (2^e PARTIE)

ARCEAU [p. 4] (1).

Aceas, 1144 (Petit, II, 234. fonds de la Commanderie de la Romagne). — (*Martinus de*) *Acceolis*, 1149 (Pérard, p. 235). — *Acias*, 1207 (Deguin, Arceau, in Bull. d'Hist. et d'Archéol. re'ig. du diocèse de Dijon, 1895, p. 78).

L'assourdissement de l'r, que nous supposons avoir existé dès une époque reculée pour Arceau, se rencontre dans la prononciation locale d'Arc sur-Tille, qui est « à stille ».

BAIGNEUX-LES-JUIFS [p. 6].

Baigneux, avant 1312 ; *Baigniaux*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 87 et 112).

BAGNOT [p. 6].

Baigneux, 1320 ; *Baigneulz*, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 177, 186).

CHANCEAUX [p. 9].

Chanciaus, 1185 ; *Chanceas*, 1190 (Marc, p. 94 et 89, d'après Cart. de Saint-Seine).

(1) Les indications de pages relatives au LIVRE II (2^e partie) se rapportent à la fois au tirage à part et au Bulletin (année 1905).

FAIN-LES-MONTBARD [p. 11].

Fanum, 2^e moitié du ix^e s. (*Acta Sanctorum*, édition Palmé, t. VI de mai, p. 16).

Cette forme ancienne, antérieure de plus d'un siècle à celle que nous connaissions déjà telle en 992, vient confirmer le thème proposé. Elle figure dans le récit de la translation des corps de saint Urbain, pape, et de saint Tiburce, apportés de Rome à Auxerre, puis plus tard à Châ'ons-sur-Marne. Avant la dernière étape qui devait conduire à Auxerre, le cortège, traversant alors le *pagus alesiensis*, passa la nuit à *Fanum*, et déposa les corps des saints *in ecclesia Sancti Germani*; comme Fain les-Montbard a son église dédiée à saint Germain, et que la localité est située à la frontière de l'Auxois vers le Tonnerrois, sur l'ancienne voie d'Alise à Sens, l'identification est certaine.

Le récit, reproduit d'après un manuscrit de l'abbaye de Saint-Urbain-en Perthois, qui reçut tout ou partie des reliques de saint Urbain, n'est pas daté; mais il y a tout lieu de croire qu'il est sensiblement contemporain de la translation, accomplie vers 862-864. Il est permis d'en juger ainsi d'après certains détails du texte, tels que la mention des *pagus* traversés, et surtout d'après la forme très archaïque *Pompeiacus* (1) désignant Poinchy, à l'est d'Auxerre. Une forme si pure est de la bonne époque carolingienne; écrite au x^e s., elle aurait été déjà déformée.

Un récit très analogue au précédent, à tous points de vue, si bien qu'ils semblent calqués l'un sur l'autre, est celui que le moine Héric nous a laissé, au ix^e s., de la translation du corps de saint Germain d'Auxerre, ramené de Ravenne, où cet évêque était mort, à Auxerre. Mais ce texte, tel qu'il est donné dans Labbe, *Nora Bibliotheca manuscriptorum librorum*, a passablement maltraité les noms de lieux *Fanum*, qu'il note *Panthum*, et *Pompeiacus* écrit *Pompeianis*.

ETAIS [p. 22].

Tecta, xv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 148).

Le changement de la voyelle initiale a de *Attegie* en *e* dans *Etais*, qu'on observe transitoirement dans *Athée* vers le xv^e s., a persisté aussi dans un dérivé diminutif *Attegiolæ*, qui est aujourd'hui Etiolles (Seine-et Oise).

VIX [p. 28].

Vicus subtilus Rossillon, xiv^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 135).

(1) On n'avait jusqu'ici pour cette localité, au *Dictionnaire topographique de l'Yonne*, que des formes insignifiantes du xii^e s. Celle-ci vient corroborer le thème *Pompeiacus* que M. Longnon avait assigné à Poinchy dans ses Conférences de l'Ecole des Hautes-Etudes consacrées en 1899-1900 à l'étude des vocables communaux du département de l'Yonne.

BOUILLAND [p. 36].

Bolliens, XIII^e-XIV^e s. (Martyrol. de N.-D. de Beaune, p. 423).

EPOISSES, c. de Semur [p. 55].

Espisia, 1227 (Petit, IV, 230). — *Espicia*, 1227 (Petit, IV, 232) : XV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 149). — *Epissia*, 1229 (Petit, IV, 1245). — *Espitia*, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 132).

Epoisses, écart de Bretenières.

Yspissia, 1320 (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 178).

BOUIX [p. 61].

Bouxum, Bois, XIV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 135).

NESLE [p. 66].

Neeles, XIV^e s. ; *Naestes*, XV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 133, 148).

SAULX-LE-DUC [p. 70].

in villa Salice dicta, 1012 (Chron. de Saint-Bénigne, p. 165). — (*Ebolus*, comes de) *Salciaco*, 1120 (Pérard, p. 90). — (*Yblo*, comes) *Salcensis*, 1125-1138 (Pérard, p. 94). — (*Eblo* comes de) *Sauz*, v. 1129 (Petit, II, 210, d'après fonds Saint-Bénigne).

FRÉNOIS [p. 79].

Frasnetum, 1178 (Cart. de Saint-Seine). — *François*, *Franoy*, XIV^e s. ; *Franetum*, XV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 126, 160).

PRENOIS [p. 82].

Prunetum, XIV^e et XV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 123 et 156).

ROUVRAY [p. 84].

Rovroi, 1269 (Petit, V, 293, d'après fonds Fo: tenay).

SPOY [p. 84].

Cepeum, 1179-1193 (Fyot, Hist. de Saint-Etienne, pr., p. 121). — *Cepetum*, XIV^e s. ; *Cepoy*, XV^e s. (Longnon, Pouillés prov. Lyon, p. 124, 157). — *Cepoys*, 1431 ; *Sepoy*, 1469 (Cerche des feux du baill. de Dijon).

A propos du lieu dit le Soupoix, au nord du finage de Saint-Germain-source-Seine, où un bois est encore de nos jours appelé **le Petit Soupois**, ajoutons, que ce lieu est ainsi désigné vers 1012-1013 au Cartulaire de Flavigny : « ... *ex saltu qui appellatur Cœpetus*. »

Quant à Soupois (Jura), ce hameau tire vraisemblablement aussi son nom d'un bois dont il est question en 1341 dans une pièce du Cartulaire de la ville d'Arbois, p. 28 : « ... ès bois de ladite abbaye de Ba'erne que l'on appelle les bois du Cepoy et de Monlanfroy per dessus le biez de Glannun, encontre Grosen ».

L'application du nom Cepoy à des bois vient appuyer l'étymologie *Cippetum*, signifiant quelque chose comme « troncroy, futaie », à l'encontre de *Capetum*, lieu où l'on cultive l'oignon.

Outre la ferme de Spoy, le département d'Eure-et-Loir renferme le hameau de Spoir, dont un r final abusif a déformé l'ancien nom Spoy, prouvé par les formes anciennes : *Cepeium*, 1224, 1299; *Cepoy*, 1335; *Espoy*, 1405; *Seppoy*, 1526; *Spoy*, 1555. Nous faisons abstraction d'une mention *Spotmeri-villa*, v. 954, rapportée à Spoir par le Dictionnaire topographique d'Eure-et-Loir, mais évidemment inapplicable ici.

Le Supoy, écart de Saint-André-le-Désert (Saône-et Loire) est très probablement une variante sortie de *Cippetum*.

Un vocable du même département a subi une altération assez profonde pour le rendre méconnaissable : c'est Ussepoix, ou Ussepoil, écrit aussi Uspoix ou Uspoil. C'est encore un *Cippetum*, car il est Spoy en 1475 (de Charmasse, *Le bailliage d'Autun* en 1475, dans Mém. Soc. éduenne, n.s., XXVII), et l'*Espoy* en 1645 (Dumay, *Etat des paroisses et communautés du bailliage d'Autun* en 1645, dans Mém. Soc. éduenne, n.s., V, 269). C'est vraisemblablement à ce village que se rapporte le personnage dit *magistrum Hugonem de Cepoyo*, 1304, de *Cepoy*, 1312, cité au Cart. de l'évêché d'Autun, p. 126, 145.

BUSSIÈRES [p. 90].

L'application à Bussièrès de la mention *Buxeria*, relevée en 886 et en 1178 au Cartulaire de Saint-Seine, n'est pas sûre. Il se peut qu'il s'agisse d'une localité disparue, plus rapprochée de Saint-Seine, et située à peu près entre Léry et Pellerey, à en juger d'après l'énumération suivante de la pièce de 1178 : « ... Meletum cum capella ; res que sunt in villa de Tarsu, Frasnatum cum capella, et aliis adjacentibus, Lyriacum cum capella, Buxerias, Pelliriacum... ».

BUSSEROTTE [p. 91].

Buxeretes, v. 1169 (Petit, III, 336).

VARANGES [p. 112].

Vorroinges, 1294 (Pérard, p. 573).

ADDENDA ET CORRIGENDA

DU PRÉSENT FASCICULE (LIVRE II, 2^e PARTIE)

Page 8. — Ligne 5, au lieu de : à l'époque mérovingienne, lire : à la fin de l'époque mérovingienne.

Ligne 30, au lieu de : *Cancellata*, lire *Cancelata*, (Courtépée, III, p. 9).

Page 11. — Ligne 13, lire : *ecclesia beatæ Mariæ*.

Ligne 17, lire : ... plusieurs localités dans le nom desquels entre...

Page 14. — Ligne 11, au lieu de : l'acceptation, lire : l'acception.

Ligne 28, au lieu de Luagnes, lire Luynes.

Page 15. — Ligne 8, au lieu de : nord, lire : bord.

Page 22. — Ligne 18, le dernier mot doit être lu *Testæ*.

Page 24. — Ligne 32-33, rétablir ainsi la phrase : Tandis que *sinapem*, accentué sur la première syllabe, a donné en français « seneve », puis « senve » ou « sanve », etc.

Page 30. — Ligne 14, lire *reças*.

Page 33. — Ligne 19, lire : Senmur, prononcé Senn'mur.

Supprimer la note en bas de page. M. Bourlier professe une opinion différente sur Semur, qu'il considère comme un nom de lieu celtique composé en *-durum* (Bull. d'Hist. et d'Archéol. rel. du diocèse de Dijon, 1894, p. 222).

P. 39. — Après la ligne 44, ajouter : Dans le parler bourguignon, la liquide *l* placée après une voyelle et suivie d'une consonne ne se vocalise pas, comme en français proprement dit, elle s'assourdit. On constate le même phénomène dans quelques noms de lieux de Lorraine, tels que Belfort, prononcé Béfort dans le pays, tel que Béchamp (Meurthe-et-Moselle), dont les formes anciennes sont : *Bellus campus*, 959, 1202; *Belchamp*, 1612; *Beschamps*, 1642; *Béchamp* ou *Belchamp*, XVIII^e s.

Page 39. — Ligne 14, après : Bourborizot, hameau de Savilly (Côte-d'Or), supprimer le reste de l'alinéa, l'opinion qu'il exprime étant sujette à caution.

Page 39. — Ligne 31, ajouter à la fin de cette ligne, comme renvoi en note : M. Bourlier a également donné le thème *Bellus Fons*.

Page 39. — Ligne 39, après : n'est pas admissible ci, remplacer le reste de l'alinéa par ce qui suit : car ce primitif hypothétique (*Bellæ fons*) aurait une structure en désaccord avec celle qu'on constate d'ordinaire dans les vocables pareillement composés, où le nom de

somme, appartenant à la première déclinaison, suit en règle générale la déclinaison dite germanique, qui conduit à *Bettanæ fons*, « Bettanfon ».

Page 40. — Ligne 14 lire *secretum*, au lieu de *secretus*.

Note 3, ligne 3, lire *eum*, au lieu de *cum*.

Note 4, ligne 7, lire *aut*, au lieu de *ant*.

Page 41. — Ligne 17, au lieu de : fasc. II, lire : livre II, première partie.

Ligne 36. Le dernier mot de cette ligne est : du, et non : de.

Page 42. — Ligne 27, au lieu de : à l'époque mérovingienne, lire : au début de l'époque carolingienne.

Page 42. — Après la ligne 26, ajouter l'alinéa suivant :

La gutturale a également disparu dans un autre exemple où la position de l'accent est différente ; c'est dans le nom de lieu noté *Sagraciacus* et *Saraciacus* sur des monnaies mérovingiennes, et qu'on a identifié avec Sarrazac (Dordogne). On voit que, dans ce cas, la chute de la gutturale a été fort précoce, quoique en pays de langue d'oc.

Page 43. — Ligne 24, au lieu de : époque à laquelle, lire : époque au delà de laquelle..

Page 47. — Ligne 28, au lieu de : Brenon et Bernon, lire : Brenon en Bernon.

Page 48. — Ligne 8, au lieu de : la Vann, lire : le Van.

La forme latine paraît en effet avoir été *Vennus*.

Page 49. — Ligne 11, lire : du Cange, et non : Cange.

Page 53. — Ligne 33, au lieu de : dans la même région, lire : dans certaines régions.

Page 62. — Ligne 34, au lieu de *Buxellum*, lire *Buxellus*.

Page 70. — Ligne 33, au lieu de **THIL-LA-VILLE**, rétablir : **Thil-la-Ville**.

Page 72. — L'opinion émise aux lignes 23-28 est trop absolue. Il y a eu des substantifs communs latins dérivés des noms d'ordre minéral à l'aide du suffixe *-etum* : ex. *saxetum* (Cic.), *sabuletum* (Pline) ; d'autre part *Argiletum* était le nom d'une rue d'un quartier de Rome situé au pied du mont Capitolin.

Page 77. — Note 2, à la liste des cours d'eau dont le nom commence en Arn-, ajouter l'Arnon, ruisseau qui tombe dans le lac Léman.

Page 82. — Ligne 20, au lieu de *Prunoy*, lire *Prunay*.

Page 85. — Ligne 30, au lieu de fin du XII^e s., lire : fin du XIII^e s.

Page 86. — Ligne 19, au lieu de X^e s., lire : IX^e s.

Ligne 35, au lieu de *Cussantie*, lire : *Cassantie*.

Page 99. Ligne 40, au lieu de : « brosserie » lire : « brasserie ».

Page 117. — Ligne 6, au lieu de : plutôt, lire : plus tôt.

Page 119. — Ligne 35, ajouter : M. Pajot (Attribution à Beneuvre d'un atelier monétaire de l'époque mérovingienne, in Bulletin d'Hist., de Littérat. et d'Art religieux du dioc. de Dijon, 1903, p. 10) vient de montrer que, selon toute vraisemblance, la mention *Pennobrias vico* relevée sur un triens d'or de l'époque mérovingienne, s'applique à Beneuvre.

Page 123. — Ligne 34, au lieu de : *Echalous*, lire : *Eschalous*; et ajouter la mention : au lieu de *Scalum* 1172; lire *Scalo* 1178 (Cart. de Saint-Seine).

Page 125. — Ligne 30, lire *Esireyus* ^{xiv^e} s.; *Aisereyus* ^{xv^e} s.

Page 127. — Ligne 18, au lieu de : *Beligneto*, lire : *Beligneio*.

Page 130. — Ligne 28, au lieu de : ^{xi^e}, ^{xii^e} s., lire : ^{xi^e} ou ^{xii^e} s.

Page 131. — Ligne 23, au lieu de : ^{xi^e}, ^{xii^e} s., lire : ^{xi^e} ou ^{xii^e} s.

Page 133. — Ligne 26, ajouter : *Magniacus*, 994 (dom Bouquet, X, 562).

Page 134. — Ligne 29, au lieu de : **MARRIGNY**, lire : **MARIGNY**.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LOCALITÉS

ET DE LEURS FORMES ANCIENNES

Les noms de communes sont en **CAPITALES**, les noms de hameaux ou écarts en « romain », les formes anciennes en *italique*.

Lorsqu'en face d'un nom plusieurs pages différentes sont indiquées, c'est le nombre écrit en caractères gras (ex. **3**) qui renvoie à l'article principal relatif à ce mot.

<i>abbiacensis (finis)</i>	124	<i>Albestrées</i>	7
<i>Acceaus, Accellis</i>	4	<i>albiacensis (finis)</i>	124
<i>Acceolis (de)</i>	143	<i>Alciacus</i>	126
<i>Aceas</i>	143	<i>Alisana loco</i>	118
<i>Acelet</i>	6	ALISE	118
<i>Acellis, Acels</i>	4	<i>Alisia</i>	118
<i>Acellulis</i>	6	<i>Alisia cas(tro)</i>	118
<i>Aces</i>	4	<i>Alisiens(es)</i>	118
<i>Acias</i>	143	<i>alisiense (in pago)</i>	118
<i>Aennay</i>	125	<i>Alisiensi (oppido)</i>	118
<i>Agé, Ageius</i>	124	<i>Ampilleius, Ampillicus</i>	126
AGEY	124	AMPILLY-LES-BORDES	126
<i>Ageyo (de)</i>	124	AMPILLY-LE-SEC	126
<i>Agnayus</i>	125	<i>Ancé, Anceius</i>	126
<i>Aheuz, Ahuit</i>	3	ANCEY	126
AHUY	1 3	<i>Antheolo (de)</i>	121
<i>Ahuy (la Motte d')</i>	3	ANTHEUIL	121
<i>Ahuy (le Plain)</i>	3	<i>Antigniacus</i>	126
<i>Aiennacus</i>	124	ANTIGNY	126
AIGNAY-LE-DUC	124	<i>Aqueductus</i>	3
<i>Aignay, Aignayus</i>	125	<i>Aquatorilla (en note)</i>	3
<i>Ainay</i>	125	<i>Aqueductus</i>	3
<i>Aiseius, Aisey</i>	125	<i>Aquodium (en note)</i>	3
AISEREY	125	<i>Arbor (en note)</i>	74
<i>Aisereyus</i>	125	<i>Arceau</i>	1 4 143
AISEY-LE-DUC	125	<i>Arceau, Arcellis</i>	4
<i>Aiseyus</i>	125	<i>Arcclot</i>	6
<i>Aisnay</i>	125	<i>Arcenan</i>	119
AISY SOUS-THIL	125	ARCENANT	119

<i>Archum</i>	4	ATHIE-SOUS-MOUTIER	1 20
<i>Arciacum</i> (en note).	4	ATHIE-SOUS-RÉOME.	20
ARC-SUR-TILLE	1 4	<i>Athies</i>	20
<i>Arcus</i>	4	Athie-Villiers	21
<i>Aren</i>	141	<i>Atœnis</i> (en note).	20
<i>Argiliacus</i>	126	<i>Attegiæ, Alteias</i>	20
<i>Argilli, Argilliacus</i>	126	<i>Attiriacum</i> (en note)	20
ARGILLY	126	-ATUS, -ATA	61
-ARIUS, -ARIA, -ARIUM	61 87	<i>Aubtrée</i>	7
<i>Arna</i> (de).	75	AUXEY	126
<i>Arnoi</i> (de).	75	<i>Avogna, Arogne</i>	140
<i>Arnanus</i>	75	<i>Avonna, Aronne</i>	140
ARNAY-LE-DUC	2 74	<i>Avosnas</i> (apud)	140
ARNAY-S.-VITTEAUX	2 75	AVOSNE.	140
<i>Arnay-soubs-Viteal</i>	75	<i>Azey</i>	125
<i>Arnay-soubs-Viteaulz</i>	75		
ARNAY-SUR-ARROUX	75	<i>Baalo, Baalou</i>	123
<i>Arnayus</i>	75	<i>Baelo</i>	123
<i>Arné</i>	74	<i>Bagna villa</i> (en note)	6
<i>Arneias</i> (en note)	74	<i>Bagnos</i>	6
<i>Arnetum</i>	74 75	BAGNOT.	1 6 143
<i>Arney</i>	75	<i>Baigneul</i>	6
<i>Arran</i>	141	<i>Baigneulz</i>	143
ARRANS.	141	<i>Baigneux</i>	6 143
<i>Arsnacus Ducis</i>	75	BAIGNEUX-LES-JUIFS	1 6 143
<i>Arzillei, Arzilliacus</i>	126	<i>Baigniaux</i>	143
<i>Aschalo</i>	123	<i>Baignol</i>	6
<i>Aschiriacus</i>	130	<i>Baignoul, Baignous</i>	6
<i>Asceaux</i>	4	<i>Baingneux</i>	6
<i>Asceleth</i>	6	<i>Baleno, Balenou</i>	121
<i>Ascutinniacus</i>	131	<i>Balges</i>	103
<i>Aseiæ, Aseius</i>	125	<i>Balleno</i>	121
<i>Asiacus</i>	125	<i>Balma, Balmes</i>	122
<i>Asinarias</i>	90	<i>Balmis</i> (de)	122
<i>Asnerias</i>	90	<i>Balone</i> (de)	118
ASNIÈRES	2 90	BALOT	123
ASNIÈRES-en-Montagne	2 90	<i>Balotum</i>	123
<i>Asnières</i>	90	<i>Bannovre</i>	119
<i>Ateæ, Ateia</i>	20	<i>Barbiré</i>	126
<i>Atées</i>	21	BARBIREY	126
<i>Ateias</i> (en note)	20	<i>Bargæ, Barges</i>	103
<i>ateiensis</i> (ecclesia)	20	BARGES	2 103
ATHÉE	1 20	BAULME-LA-ROCHE	122

<i>Baume, Baumes</i>	122	<i>Belfons</i>	39
<i>Bealna, Beane</i>	123	<i>Beuf, Beux</i>	17
<i>Beaulne, Beaune</i>	123	BÈZE	122
BEAUMONT	2 51	<i>Biasne, Biaune</i>	123
BEAUNE.	123	<i>Bière</i>	50
BEAUNOTTE	123	<i>Bières (ferme de)</i>	50
BEIRE-LE-CHATEL	2 49	<i>Bières</i>	49 50
BEIRE-LE-FORT	2 49	<i>Bières-en-Morcans.</i>	50
BELAN-SUR-OURCE	118	BIERRE-LES-SEMUR	2 49
<i>Belent</i>	127	<i>Bierre-l'Egaré</i>	50
<i>Beligné, Beligneius</i>	127	<i>Bierre</i>	50
<i>Beligneto (de)</i>	127 149	BILLEY	126
<i>Bellafons</i>	34	<i>Billeyus</i>	126
<i>Bellaun</i>	118	<i>Blaciacus (en note).</i>	126
<i>Bellean</i>	118	<i>Blaciniacus</i>	126
BELLEFOND	2 34	<i>Blaessé</i>	127
<i>Bellefons, Bellefont</i>	34	BLAGNY	126
<i>Bellefontz</i>	34	<i>Blaingney</i>	126
BELLEGARDE	119	<i>Blaingney, Blaingny</i>	126
BELLENOD-SUR-SEINE	121	<i>Blaiseyus</i>	126
BELLËNOT.	121	<i>Blaisé.</i>	127
<i>Bellenou, Bellenoud</i>	121	BLAISY-BAS	126
<i>Bellimons.</i>	51	BLAISY-HAUT.	127
<i>Bellomonte (de)</i>	51	<i>Blaseio castello (de)</i>	127
<i>Bellus-mons.</i>	51	<i>Blaseio villa (de)</i>	126
<i>Belmons</i>	51	<i>Blaseius</i>	127
<i>Belna</i>	123	<i>Blasey.</i>	127
<i>Belneta</i>	123	<i>Blasiacus</i>	126 127
<i>Belone (de)</i>	118	<i>Blatziacus.</i>	126
<i>Beloon.</i>	118	<i>Blaysiacus</i>	126
BENEUVRE.	119 149	BLESSEY	127
<i>Benevre</i>	119	BLIGNY-LE-SEC	127
<i>Bénnouva.</i>	119	BLIGNY-SUR-UCHE	127
BENOISEY	126	<i>Boccé</i>	127
<i>Bera, Bère</i>	49	<i>Boccius</i>	61
<i>Beria</i>	49	<i>Boerot</i>	18
<i>Berineius.</i>	127	<i>Boes</i>	17
<i>Berna</i>	123	BOEUF (SAINT-JEAN-DE) 1 16	
<i>Berysciniacus</i>	132	<i>Boex</i>	17
<i>Bessua.</i>	122	<i>Boies</i>	16
<i>Besua, Besuæ, Besuus (fons)</i> 122		<i>Boillans</i>	36
<i>Besuæ fons</i>	122	<i>Bois</i>	17 145

<i>Boliantus</i>	36	<i>Brochone (de)</i>	141
<i>Bolliens</i>	145	<i>Broichone (de)</i>	141
<i>Bonesiacus</i>	126	<i>Broychons</i>	141
<i>Boniseus</i>	126	<i>Buceneis (en note)</i>	62
<i>Bonum opus</i>	119	<i>Buefs</i>	17
<i>Booi, Booïs</i>	16	<i>Buffo, Buffon.</i>	39
<i>Borberein</i>	36	BUFFON	2 39
<i>Borberem, Borberim</i>	36	<i>Bullans, Bullens</i>	36
<i>Bosa, Bose</i>	105	<i>Bullientes.</i>	36
BOUHEY	1 17	<i>Bullientis (in villa).</i>	36
BOUILLAND	2 36 145	<i>Burburano (de)</i>	36
BOUIX	2 61 145	<i>Burburena, Burbureno (de)</i>	36
BOURBERAIN	2 36 94	<i>burburenensis (finis)</i>	36
<i>Bourborizot</i>	39 147	<i>burburinensis (en note)</i>	36
<i>Bouse</i>	105	<i>Busa</i>	105
BOUSSEY	127	<i>Busceria</i>	90
BOUX	2 61 105	<i>Busceriæ (en note)</i>	90
<i>Bouxum</i>	145	<i>Buscerotte.</i>	91
<i>Bouyer, Bouyers</i>	17	BUSSEAUT	2 62
BOUZE	2 105	<i>Busseias</i>	61
<i>Bouzot.</i>	62	BUSSEROTTE	2 91
<i>Boxa</i>	61	BUSSIÈRES.	2 90 146
<i>Boyer, Boyers</i>	17	<i>Bussus.</i>	61
<i>Boyes</i>	16	<i>Buxeau, Buxeaui</i>	62
BRAIN	141	<i>Buxères</i>	90
<i>Braisey</i>	127	<i>Buxeretes.</i>	146
<i>Brasey, Braseyus</i>	127	<i>Buxeria</i>	90
<i>Brasier, Brasiers</i>	127	<i>Buxeriæ (en note)</i>	90
BRAZEY-EN-MONTAGNE	127	<i>Buxeriæ</i>	90 146
BRAZEY-EN-PLAINE	127	<i>Buxerolæ, Buxeroleæ</i>	99
<i>Brazey.</i>	127	<i>Buxerolie.</i>	99
<i>Breschon</i>	141	BUXEROLLES.	2 99
BRÉTIGNY	127	<i>Buxerotes, Buxerottes.</i>	91
<i>Bretingné.</i>	127	BUXEROTTE	146
<i>Briannaicus, Brianné.</i>	127	<i>Buxiacus</i>	91
BRIANNY	127	<i>Buxus</i>	61
<i>Brino (in).</i>	141		
<i>Brinone (in)</i>	141	<i>Calma</i>	117
BRION	124	<i>Calmas.</i>	117
<i>Brion, Brions</i>	124	<i>Calmis.</i>	117
<i>Brione (de)</i>	124	<i>Calmomons sive in Bosco.</i>	110
<i>Brisconus.</i>	141	<i>Cambella</i>	99
BROCHON	141	<i>Camboius.</i>	141

<i>Cambola</i>	99	<i>Chailley</i>	128
<i>Camedonensis (ecclesia)</i>	109	CHAILLY	128
<i>Campaniaca (ecclesia)</i>	128	<i>Chalma</i>	117
<i>Campaniacus</i>	128	<i>Chambiu</i>	141
<i>Campus Sigillatus</i>	9	<i>Chamboeius</i>	141
<i>Canabæ</i>	23	CHAMBOËUF	141
<i>Canavæ</i>	23	<i>Chamboles (bois des)</i>	100
<i>Cancelata, Cancellata</i>	147	CHAMBOLLE	2 99
<i>Cancelladus, Cancellata</i>	10	<i>Chameon (de)</i>	109
<i>Cancellæ</i>	9	<i>Chamonce (de)</i>	109
<i>Cancelli, Cancellum</i>	9	<i>Chamont Boscus</i>	110
<i>Cancellis</i>	9 10	<i>Chamont le Bois</i>	110
<i>Canævæ</i>	23	<i>Chamoonce (apud)</i>	109
<i>Casneacus, Casneachus</i>	78	CHAMPAGNY	128
<i>Casnedus major, minor</i>	78	<i>Champeni</i>	128
<i>Casnedum</i>	78	<i>Champigneyus</i>	128
<i>Casnello (de)</i>	78	<i>Champnayus</i>	128
<i>Casnethum</i>	78	<i>Chanceas</i>	143
<i>Casnetum</i>	78	<i>Chanceaulx, Chanceaux</i>	9
<i>Cassanæ</i>	87	CHANCEAUX	1 9 143
<i>Cassaniæ</i>	148	<i>Chancelay</i>	10
<i>Casseius</i>	128	<i>Chancelle (grange de)</i>	11
<i>Castnedum, Castnetum</i>	78	<i>Chanciaus</i>	143
<i>Cavaniacus</i>	129	<i>Chanetum</i>	78
<i>Cecey</i>	128	CHANNAY	128
<i>Celliers (Les)</i>	23	<i>Channetum</i>	128
<i>Celsiacus</i>	138	<i>Chanois (le)</i>	78
<i>Cepetum</i>	145	<i>Chaonnayus</i>	128
<i>Cepeum</i>	145	CHARMES	117
<i>Cepoi</i>	85	<i>Charré, Charriacus</i>	129
<i>Cepoy, Cepoyo (de)</i>	84	CHARREY-EN-MONT	128
<i>Cepoy, Cepoys</i>	145	<i>Chass</i>	117
<i>Ceriliacus</i>	128	CHASSAGNE	2 86
<i>Cerilleius, Cerilleyus</i>	128	<i>Chassaigne</i>	87
CERILLY	127	<i>Chassaigne, Chassaignes</i>	87
<i>Cessey-les-Vitteaux</i>	128	CHASSENAY	128
<i>Chaacé, Chaaceyus</i>	128	<i>Chasseni</i>	128
<i>Chaaili, Chaali, Chaally</i>	128	CHASSEY	128
<i>Chacé, Chacey, Chaceyus</i>	128	<i>Chasu, Chasutum</i>	121
<i>Chadenai</i>	129	<i>Chaudenai, Chaudeniacus</i>	129
CHIAIGNAY	2 78	CHAUDENAY-le-Château	129
CHAIGNOT (VAROIS-ET-) 2	78	CHAUME	117
<i>Chaignot</i>	78	CHAUME (LA)	117

<i>Chaumes</i>	117	<i>Clomoul, Clomoulx, Clomoux</i>	123
<i>Chaumons in Bosco</i>	110	<i>Cœpetus</i>	143
CHAUMONT-LE-BOIS	109	<i>Colemier le Sec</i>	92
<i>Chaunai, Chaunnai</i>	128	COLLONGES-LES-BÉVY 1	25
CHAUX	117	COLLONGES-les-Premières . 1	25
<i>Chaux, Chauz</i>	117	<i>Collonges</i>	25
<i>Chavegniacus</i>	129	<i>Cologne (pont de)</i>	26
<i>Chax</i>	117	<i>Colomarium</i>	91
CHAZEUIL	121	COLOMBIER 2	91 94
<i>Chenavæ (en note)</i>	23	<i>Colomeix le Sec</i>	91
<i>Chenaves</i>	23	<i>Colomés le Soc</i>	91
<i>Chenevæ</i>	23	<i>Colomiers le Sec</i>	91
CHENOVE 1	23	<i>Colonges</i>	25
<i>Chenôve</i>	25	<i>Colonges</i>	25
<i>Chenove</i>	25	<i>Colonias</i>	25
<i>Chenoves</i>	23	<i>Colonica (villa)</i>	25
<i>Cherreius</i> 128	129	<i>Colonicas</i>	25
CHEUGE	142	<i>Colubarium</i>	91
<i>Cheveigné</i>	129	<i>Columbare siccum</i>	91
<i>Chevigné</i>	129	<i>Columbarium</i>	91
<i>Chevigney</i>	129	<i>Cumberius</i>	91
CHEVIGNY-EN-VALIÈRE . 129		<i>Cumbeyus siccus</i>	91
CHEVIGNY-Saint-Sauveur . . 129		<i>Cumbier</i>	91
<i>Chevigny</i>	129	<i>Cummiers</i>	91
<i>Chevigny</i>	129	<i>Colunges</i>	25
<i>Chèvre</i>	63	<i>Colungias</i>	25
<i>Chierreius, Chierreyus</i> . . . 128		COULMIER 2	91 94
<i>Chiriniacus</i>	129	<i>Coulonges</i>	25
CHIVRES 2	63	<i>Crainsey</i>	129
<i>Chivres</i>	63	CRÉANCEY	129
<i>Choré, Chorey</i>	129	CRÉCEY-SUR-TILLE 129	
CHOREY	129	<i>Crécey</i>	129
<i>Choriacus</i>	129	<i>Crécy</i>	129
<i>Chorrey</i>	129	<i>Creceiacus, Creceius</i> 129	
<i>Chugiis (de)</i>	142	<i>Creseyus</i>	129
<i>Cipetum</i>	84	<i>Criceius</i>	129
<i>Ciriliacus</i>	127	<i>Cruanceyus</i>	129
<i>Cirillé, Cirilleius, Cirillés</i> . 128		<i>Cruenceyus</i>	129
<i>Cistiaus</i>	142	<i>Cucciacus</i>	129
CITEAUX	142	<i>Cuceius</i>	130
<i>Citiaus</i>	142	<i>Cuceyus, Cuceyus la Colonne</i> 130	
CIVRY	129	<i>Cuissé</i>	130
CLOMOT	123	<i>Culley, Culleyus</i>	129

<i>Cuntigneius</i>	137	<i>Empnay</i>	125
<i>Cureio</i>	130	<i>Ennay</i>	124
CURLEY	129	Epermailles	95
<i>Cuseiacus</i>	129	<i>Epernaille</i>	95
<i>Cussania</i>	86 148	EPERNAY	131
CUSSEY-LES-FORGES	129	<i>Epissia</i>	145
<i>Cusseyus</i>	130	<i>Epoisse</i>	55
CUSSY-LE-CHATEL	130	EPOISSES	2 55 145
CUSSY-LA-COLONNE	130	Epoisses	55 145
<i>Custigneyus</i>	137	Epoisses (Métairie d')	56
<i>Cutigneyus</i>	137	Epoissotte	55
<i>Cypetum</i>	84	<i>Ernai (de)</i>	75
DAIX	142	<i>Escabrona</i>	120
<i>Destanno (de)</i>	142	<i>Escabronia</i>	121
<i>Desten, Desteng</i>	142	<i>Escaloio (de)</i>	123
DÉTAÏN	142	<i>Escanna</i>	130
<i>Dex, Dez</i>	142	<i>Eschaloio (de)</i>	123
DRÉE	142	<i>Eschalons</i>	123
<i>Dreis</i>	142	<i>Eschalous</i>	123 149
<i>Dries</i>	142	<i>Eschalotum</i>	123
DUESME	121	ESCHANNAY	130
<i>Duesme, Duisme, Duismus</i>	121	<i>Eschannayus</i>	130
<i>duismensis (pagus)</i>	121	<i>Eschanné, Eschannés</i>	130
<i>dumensis (comitatus)</i>	121	<i>Eschannetum</i>	130
<i>dusmensis (pagus)</i>	121	<i>Eschavrona</i>	120
<i>Duysmus</i>	121	<i>Escheiriacus</i>	130
-EA	61 86	<i>Eschelo</i>	123
<i>Ecellis</i>	4	<i>Eschelotum</i>	123
ECHALOT	123	<i>Eschenna</i>	130
<i>Echalous</i>	149	<i>Escheré</i>	130
<i>Echanné</i>	130	<i>Escheriacus</i>	130
<i>Echelo</i>	123	<i>Escherius</i>	130
<i>Echererone</i>	120	<i>Eschevrones</i>	121
ECHEVRONNE	120	<i>Eschierreyus</i>	130
ECHIREY	130	<i>Eschiré, Eschireius</i>	130
ECUTIGNY	131	<i>Eschireys</i>	130
<i>Egiacus</i>	124	<i>Eschiriacus</i>	130
<i>Eladriacus</i>	133	<i>Escoriacus</i>	130
<i>Elariacus</i>	133	<i>Esireyus</i>	125
<i>Empiliacus</i>	126	<i>Esna</i>	125
		<i>Esparnaius</i>	131
		<i>Esparnay</i>	131
		<i>Espicia</i>	145

<i>Espisia</i>	145	FÉNAY	131
<i>Espissia, Espoisse</i>	55	<i>Flaccey</i>	131
<i>Espitia</i>	145	<i>Flacciacus</i>	131
<i>Estabully</i>	26	FLACEY	131
<i>Estaubles</i>	26	<i>Flaceyus</i>	131
<i>Estauille, Estaulles</i>	26	FLAGEY-LES-AUXONNE .	131
<i>Estay</i>	22	<i>Flaiacus</i>	111
<i>Estées</i>	20 22	<i>Flaigé, Flaigey</i>	131
<i>Estés</i>	22	<i>Flaiz</i>	111
<i>Esteth, Estel, Estetz</i>	22	FLAVIGNEROT	131
<i>Estelhz.</i>	22	<i>Flavignerot, Flavinerot</i> . .	131
<i>Estez</i>	22	<i>Flaviniacus</i>	131
<i>Esthays</i>	22	<i>Flé</i>	116
<i>Estoes, Estoets, Estoetz</i>	22	FLÉE	109 111
<i>Estreché</i>	131	<i>Fleix</i>	116
<i>Estrée (l')</i>	8	FLEUREY	131
<i>Estrocheius</i>	131	<i>Flex</i>	116
ETAIS	1 22 144	<i>Flexus</i>	116
ETAULES	2 26	<i>Flexus (en note)</i>	111
<i>Etaules</i>	26	Fley-sur-Vingeanne .	109 118
<i>Ethnay</i>	125	<i>Fley</i>	111
ETORMAY	141	<i>Florey</i>	131
<i>Etormet</i>	141	<i>Floriacus</i>	131
ETROCHEY	131	<i>Fluré</i>	131
-ETUM	60 72	FOIGNEY	131
<i>Eygneyus</i>	125	FONCEGRIVE	2 40
		<i>Fonlanix</i>	122
<i>Faanai</i>	131	<i>Fonsaniæ (en note)</i>	122
<i>Faenai, Faennai</i>	131	<i>Fons Besua, Fons Besuæ</i> .	122
FAIN-les-Monthard	1 11 144	<i>Fons Besuus</i>	122
FAIN-LES-MOUTIER	1 11	<i>Fontlaine</i>	122
FAIN-LES-RÉOME	11	Fontenay	2
<i>Fain (le), Fains</i>	11	<i>Fooneus</i>	131
<i>Fanium, Fanis</i>	11	FOURCHES (Saint-Léger-de-) .	2 63
<i>Fanum</i>	11 144	<i>Fraignoy</i>	80
<i>Fauverné, Fauverneyus</i>	131	<i>Fraisnay</i>	79
FAUVERNEY	131	<i>Fraisnetum</i>	79
<i>Fauverniacus</i>	131	<i>Fraisnoy</i>	80
<i>Faverniacus</i>	131	<i>Franelum</i>	145
<i>Faverollæ</i>	100	<i>Franois</i>	145
FAVEROLLES	2 100	<i>Franoy</i>	145
<i>Favorellæ</i>	100	<i>Frasneius, Frasneoius</i> . .	65
		<i>Frasnes</i>	65

<i>Frasnetum</i>	80 145	<i>Givrolia</i>	100
<i>Frasnetum</i> (en note)	79	<i>Grancé</i>	132
<i>Fraxinus</i>	65	GRANCEY LE-CHATEAU .	132
FRÉMOY (Courcelles)	2 79	GRENAND	119
<i>Frémoy</i>	79	<i>Grenantum</i>	119
<i>Frémoy</i> (Villars-)	79	GRÉSIGNY	132
<i>Frémoy</i>	79	<i>Grisignei, Grisigni</i>	132
<i>Frémoy</i> (Villars-, Villiers-) .	79	<i>Grisiné</i>	132
FRÉNOIS	2 79 145	<i>Grysciniacus</i>	132
<i>Fresmoy</i>	79	<i>Gurgeius, Gurgi</i>	132
FRESNES	2 65	<i>Gurgeyus</i>	132
<i>Frolesio</i> (de)	142	GURGY	132
FROLOIS	142	<i>Gybrellæ</i>	100
<i>Fulchis</i> (S. Leodegarius de) .	63	<i>Gypseius</i>	132
		<i>Gysciacus, Gyssciacus</i> . . .	132
<i>Galiaco</i> (in <i>grangia</i>)	132	<i>Gysciniacus</i>	132
<i>Galiacus</i>	132	<i>Gyseius</i>	132
<i>Garvolæ</i>	100		
<i>Geborolles</i>	100	<i>Heschereius, Heschiré</i> . . .	130
<i>Gemeaulx</i>	114	<i>Hesthest</i>	22
<i>Gemeaus, Gemeaux</i>	114	<i>Horren</i>	142
GEMEAUX	109 114	<i>Hyschiriacus</i>	130
<i>Gemellarum</i> (in <i>terciis</i>) . . .	114		
<i>Gemellis</i> (de)	114	-IA	61
<i>Gemellos</i> (apud)	114	<i>Ischiriacus</i>	130
<i>Gemellum</i>	114	<i>Iskoriacus</i>	130
<i>Gencigneyus</i>	132	<i>Isourre</i>	118
<i>Geverolles</i>	100	IZEURE	118
<i>Gevrellæ</i>	100	<i>Izeurre</i>	118
<i>Gevrolia, Gevrolie</i>	100		
GEVROLLES	2 100	<i>Jalliacus</i> (parvus)	132
<i>Gevrolles</i> (plateau de)	101	JAILLY-LES-MOULINS .	132
<i>Gevrolles</i>	100	<i>Jailly</i> (Petit-)	132
<i>Gibrelia</i>	100	<i>Jancigneyus</i>	132
<i>Gimellis</i> (de)	114	JANCIGNY	132
<i>Gisiacus</i>	132	<i>Jeccus</i> (en note)	107
<i>Gisseius</i>	132	<i>Jencigné</i>	132
GISSEY-LE-VIEIL	132	<i>Jenseigné</i>	132
GISSEY-SOUS-FLAVIGNY .	132	JEUX	2 107
<i>Gisseyus</i>	132	<i>Jevrellæ</i>	100
<i>Givreles</i>	100	<i>Jocis</i> (de)	107
<i>Givrellæ</i>	100		

<i>Jonicello</i> (in) (en note).	107	<i>Lodisma</i>	121
<i>Jonizello</i> (in) (en note).	107	<i>Loisme</i>	121
<i>Jorx, Joriz</i>	52	<i>Loncvy</i>	30
<i>Jovi cella</i> (en note).	107	<i>Lône, Losne</i>	13
<i>Jovicello</i> (in) (en note).	107	LONGCHAMP	2 51
JOURS	2 52	<i>longoviacense</i> (in fine).	30
<i>Joux</i>	52	<i>Longoviana</i> (in villa)	30
<i>Juccus</i> (en note).	107	<i>Longovicus</i>	30
<i>Jugis</i>	52	<i>Longus campus</i>	51
<i>Jumeaux</i> (les)	114	<i>Longus vicus</i>	30
<i>Jussiacus</i>	132	<i>Longvy</i>	30
 		LONGVIC.	2 30
<i>Kavaniacus</i>	129	<i>Lonvi, Lonvy</i>	30
 		<i>Loone, Loosne</i>	13
<i>Ladona</i>	13	LOSNE	1 13
<i>Ladriacus</i>	132	LOUESME	121
LAIGNES	122	<i>Loyesme</i>	121
<i>Lania</i>	122	<i>Lu, Lucium</i>	56
<i>Lannis</i> (in)	122	<i>Luciniacus</i>	33
LANTENAY	132	<i>Lucus</i>	56
LANTHES	2 108	<i>Luensis</i>	56
<i>Lanthes</i>	108	<i>Luglerius, Luglerus</i>	142
<i>Laona</i>	13	<i>Lusigniacus</i>	133
<i>Lareius</i>	133	<i>Lusigny</i>	133
<i>Lariacus</i>	133	LUX	2 56
LARREY	132	<i>Lyri, Lyriacum</i>	133
<i>Larreyus</i>	133	 	
<i>Larri</i> (prala de).	132	<i>Maginontense</i> (Magmontense) 53	
<i>Latona</i>	13	<i>Magnacensis</i> (finis).	133
<i>Laudana, Laudona</i>	13	<i>Magnacus</i>	133
<i>Laulne</i>	13	<i>Magniacus</i>	149
<i>Laumpna</i>	13	<i>Magnimons</i>	53
<i>Launna</i>	13	<i>Magnimontense</i> (in pago).	53
<i>Leigniæ</i>	122	<i>Magnimontensium</i>	53
<i>Lenteniacus</i>	132	<i>Magnum montem</i>	53
LÉRY	133	MAGNY-LA-VILLE	133
<i>Lestrée</i>	8	MAGNY-LES-VILLERS	133
LEUGLAY	142	MAGNY-SAINT-MÉDARD	133
LE VERNOIS	2 85	<i>Maigni-la-Vile</i>	133
LIGNEROLLES	2 101	MAISEY	133
<i>Linerolæ</i>	101	<i>Maisi</i>	134
<i>Liri</i>	133		

<i>Maissolium</i>	122	<i>Marriniacus</i>	134
MALAIN	120	<i>Marseul</i>	122
<i>Maligneyus</i>	134	<i>Marsilleyus</i>	135
<i>Maligni</i>	134	<i>Marsoil</i>	122
MALIGNY	134	<i>Marsolium, Marsolius</i>	122
<i>Mallé</i>	134	<i>Masciacus</i>	133
<i>Maloy</i>	80	<i>Masiacus</i>	134
<i>Maneicles</i>	15	<i>Masquiliné</i>	134
<i>Maniacus</i>	133	<i>Massilé, Massilly</i>	135
MANLAY	134	MASSINGY-LES-SEMUR	134
<i>Manlé, Manletum</i>	134	<i>Massiniacus</i>	134
<i>Manneius</i>	133	<i>Maulain</i>	120
<i>Manni</i>	133	MAUVILLY	134
<i>Manniacensis (finis)</i>	133	<i>Maviley</i>	134
MARANDEUIL	122	<i>Mavillé, Mavilleius</i>	134
<i>Marandeul</i>	122	<i>Mavilleyus</i>	134
<i>Maranduel, Maranduil</i>	122	<i>Maxileius</i>	135
<i>Marcasolium</i>	101	MAXILLY	135
<i>Marcassolium</i>	101	<i>Maziacus</i>	134
<i>Marceliacus</i>	135	<i>Meimont</i>	53
<i>Marcelliacus</i>	134	<i>Meimontem (ad)</i>	53
MARCHESEUIL	2 101	<i>Meix-Varange (lc)</i>	113
<i>Marchesu, Marchesuil</i>	102	<i>Meleis (in villa)</i>	80
<i>Marchiseul</i>	102	<i>Meletum</i>	80
<i>Marchisolium</i>	101	MÉMONT	2 53
<i>Marciliacus</i>	134	<i>Menelues</i>	15
<i>Marcillé</i>	134	<i>Menervis</i>	15
<i>Marcilleius, Marcilliacus</i>	134	MENESBLES	1 15
MARCIILY-SUR-TILLE	134	<i>Menevles</i>	15
<i>Marcomannia</i>	18	<i>Menevres</i>	15
<i>Marigné le Caoer</i>	134	<i>Menièbles</i>	15
MARIGNY-LE-CAHOUE	134	MERCUEIL	122
<i>MARIGNY-les-Reuillé</i>	134 149	MEUILLEY	135
<i>Marigny (château de)</i>	134	<i>Meulle</i>	135
<i>Mariniacus</i>	134	MEURSAULT	2 58
MARMAGNE	1 18	<i>Miémont</i>	53
<i>Marmagnia</i>	18	<i>Migno, Mignoius</i>	123
<i>Marmaigne, Marmaignes</i>	18	<i>Mignotum</i>	124
<i>Marmania</i>	18	MIMEURE	2 32
<i>Marmeigne</i>	18	<i>Mimeures</i>	32
<i>Marmuriæ</i>	32	<i>Mimur, Mimures</i>	32
<i>Marrigneium</i>	134	<i>Minelves</i>	15
<i>Marrigneyus le Qaroer</i>	134	<i>Minervis</i>	15

<i>Minois</i>	123	<i>No, Nod, Nodus.</i>	124
MINOT	123	NOD	124
<i>Moelain, Moelen</i>	120	NOGENT	121
<i>Molaycus</i>	135	<i>Noigentum</i>	121
MOLOY	2 30	NOLAY	135
<i>Monceons</i>	140	<i>Nollaicus, Nollayus</i>	135
<i>Monçom, Monçon</i>	140	<i>Nolley</i>	135
<i>Montaniacus</i>	135	<i>Nolliacus</i>	135
<i>Montiniacensis (finis)</i>	135	<i>Noud</i>	124
<i>Montiniacus</i>	135	<i>Noulayus</i>	135
MONTIGNY-SUR-AUBE	135	<i>Noulla, Noullai.</i>	135
MONTIGNY-sur-Vingeanne.	135	<i>Noulley</i>	135
MONTLAY	135	<i>Nuillei (territorium)</i>	135
<i>Moolains</i>	120		
<i>Mormannia</i>	18	OBTREE	1 7
MOSSON	140	OIGNY	135
<i>Moulayn</i>	120	<i>Oingniacensis (conventus)</i>	135
<i>Muilé, Muillié</i>	135	<i>Oiseilley</i>	136
<i>Murassalt</i>	58	<i>Oisileys, Oisilleys</i>	135
<i>Muresaldo (de), Muresaut.</i>	58	OISILLY	135
<i>Muresaltus, Muresellum</i>	58	-OLUS, -OLA	61 97
<i>Muressalli, Muressaud (de).</i>	58	ÔRAIN	142
<i>Murisault, Murisellum</i>	58	<i>Orgeolo (de)</i>	122
<i>Murissalt, Murissaut</i>	88	ORGEUX	122
<i>Mursaltum</i>	58	ORIGNY	136
<i>Mussalt</i>	58	<i>Orogné.</i>	136
<i>Muulley</i>	135	<i>Orrein</i>	142
<i>Mymeure</i>	32	<i>Oseleit (de)</i>	135
		<i>Oseleius, Oselio (de)</i>	135
		<i>Oselli</i>	135
<i>Naella, Naellæ</i>	66	<i>Osili, Osilleius</i>	136
<i>Naesles.</i>	145	-OSUS, -OSA.	61
<i>Nantaul, Nanthoul.</i>	124		
NANTOUX	124	<i>Pacquier (le)</i>	54
<i>Neellæ, Neelles</i>	66	<i>Pâquier (la Borde du).</i>	55
<i>Neellas.</i>	66	<i>Pâquier (la rente du)</i>	54
<i>Neeles</i>	145	<i>Pâquier (le)</i>	54
<i>Negellæ</i>	66	<i>Pâquiers (les)</i>	55
<i>Nella</i>	66	<i>Parrigney.</i>	136
NESLE-et-Massoult	2 66 145	<i>Pasca, Pascæ.</i>	54
NEUILLY	135	<i>Pascha, Paschæ.</i>	54
<i>Niella</i>	66	PASQUES	2 54
<i>Nigellæ</i>	66		

Pasquier	54	Poisson, Poissons	140
Pasquier (le Grand).	54	Poissum	140
Pasquiers larges	55	Poitiers	94
Pasquis	54	Poix	46
Pasquis de Nantz	55	Poiz.	45
Pâtis de Nant (le)	55	Poleni	137
Patriniacus	136	Poliacus	136
Peisson	140	Polleius	136
Pennobrias	149	Polleniacus	136
PERRIGNY-LES-DIJON.	136	Poloigney.	136
Petit-Jailly	132	Ponthières (en note)	94
Plaanei	81	Possun	140
Plaaneta, Plaanetum	81	Potière (la)	95
PLANAY.	2 81	POTHIÈRES.	2 94
Planetum.	81	POUILLENAY.	136
Platanetum villa	81	POUILLY-EN-AUXOIS.	136
Platenatum	81	POUILLY-SUR-SAONE.	136
Plomberæ	93	Pouiseul, le Pouiseul.	44
Plombères.	93	Pouligny	136
Plomberias	93	Pouthières	94
PLOMBIÈRES-le-Dijon	2 93	Poutières	94
Plombières	93	Poyseaux	44
Plovot	136	Pradogalando	41
Plovot	136	PRÉCY	136
Plumbariæ	93	Préjelan	41
Plumberense (infra)	93	Premeaulx	115
Plumberias	93	PREMEAUX.	109 115
PLUVET	136	Premères	95
PLUVAUT	136	Premeseau	95
Poillé	136	PREMIÈRES.	2 95
Poilleius, Poilleyus.	136	Preneriæ	95
Poilliacus.	136	Preneseaul	95
POINÇON	140	Prenières	95
Poinçons	140	PRENOIS.	2 82 145
Pois.	46	Primeal	115
Poiset (le).	44 45	Primellis (de)	115
POISEUL-LA-GRANGE.	2 44	Primères	95
POISEUL-LA-VILLE.	2 44	Prisciacus	136
POISEUL-LES-SAULX	2 44	PRISSEY.	136
Poiseul (le), Poiseus, Poiseux	44	Prisseyus	136
Poiseulx	44	Prissiacus.	136
Poisoez.	44	Provisum (en note).	82
Poisot	45	Pruillé.	136

<i>Prulley, Prulleyus</i>	136	RECEY	137
<i>Prumael, Prumeal</i>	115	<i>Renaves</i>	121
<i>Prumeaux</i>	115	RENÈVE	121
<i>Prumellis (de), Prumello (de)</i>	115	<i>Renevis (de)</i>	121
<i>Prumères</i>	95	<i>Reu, Reu-les-Haults</i>	46
<i>Prumide (in)</i>	82	<i>Reulées</i>	83
<i>Prunay</i>	148	REULLÉE (<i>Marigny-les-</i>)	2 82
<i>Prunedum</i>	82	REULLE-VERGY	2 67
<i>Prunerix</i>	95	<i>Reulley</i>	83
<i>Prunetum</i>	145	<i>Rexeyus</i>	137
<i>Prunidum</i>	82 95	<i>Riel-les-Aulx</i>	46
<i>Prunoi</i>	82	RIEL-LES-EAUX	2 46
<i>Prunoy</i>	82 148	<i>Rieth</i>	46
<i>Pruntiacus (en note)</i>	95	<i>Riu</i>	46
PRUSLY	136	<i>Rivus</i>	46
<i>Puillé</i>	136	<i>Roboris (villa, potestas)</i>	68
<i>Puisseoli, Puiseulx</i>	44	<i>Rofiacus</i>	137
PUITS	2 45	<i>Rolles</i>	67
<i>Puligné</i>	137	<i>Rolles</i>	67
PULIGNY	137	<i>Roringi, Roringorum (cente-</i> <i>na) (en note)</i>	68
<i>Puliné</i>	137	<i>Roules</i>	67
<i>Pulleniacus</i>	136	ROUVRAY	2 84 145
<i>Pulli</i>	136	<i>Rouvredum</i>	84
<i>Pultariæ</i>	94	<i>Rouvre, Rouvres</i>	68
<i>Pultheriæ</i>	94	ROUVRES	2 68
<i>Puoiz</i>	45	ROUVRES-SOUS-MEILLY	68
<i>Puseoli</i>	44	<i>Rouvres-en-Aussois</i>	68
<i>Pussessium (en note)</i>	44	<i>Rouvroy</i>	84
<i>Pulei</i>	45	<i>Rovræ</i>	68
<i>Puteoli, Puteolis</i>	44	<i>Rovra, Rovre</i>	68
<i>Puteolus</i>	44	<i>Rovretum</i>	84
<i>Puteriæ</i>	94	<i>Rovroi</i>	145
<i>Puteus</i>	45	<i>Rualata</i>	83
<i>Puy</i>	46	<i>Rucé</i>	137
<i>Quelonges</i>	25	<i>Ruecée</i>	83
QUÉTIGNY	137	<i>Ruele, Rueles</i>	67
<i>Quintiné</i>	137	<i>Rueledum</i>	82
<i>Ranaves</i>	121	<i>Ruelée</i>	83
<i>Rariacus</i>	133	<i>Rueleia, Ruelia</i>	83
<i>Recé, Receyus</i>	137	<i>Ruellata</i>	83
		RUFFEY-LES-BEAUNE	137
		<i>Ruiletum</i>	83

<i>Rulée, Rulie</i>	83	<i>Samaise</i>	19
<i>Ruleta, Ruleto (de)</i>	83	<i>Sanctocolonica (villa) (en note)</i> .	104
<i>Rurelata, Rurelato (de)</i>	83	<i>Sanvigne</i>	2 72
<i>Ruuelleius, Ruulleius</i>	83	<i>Sanvignes</i>	2 72
<i>Ruylleyus</i>	83	<i>Sarigniacus</i>	138
<i>Saaleu</i>	120	<i>Sarmacia</i>	19
<i>Saconiacus</i>	137	<i>Sarmasia, Sarmasiæ</i>	19
SACQUENAY	137	<i>Sarmatia</i>	19
<i>Sacqueney</i>	137	<i>Sarmatiaca</i>	19
<i>Sacriba</i>	41	<i>Sarmatii (castrum)</i>	19
<i>Sacuneus, Sacuneius</i>	137	<i>Sarreigneius</i>	138
<i>Sacuney, Sacuneyus</i>	137	<i>Sarreigni, Sarreigny</i>	138
<i>Sacuniacus</i>	137	<i>Sarrigné, Sarrigny</i>	138
<i>Sacunneyus</i>	137	<i>Sarrogio (de)</i>	119
<i>Saffre, Saffres</i>	69	<i>Sauciacus</i>	137
SAFFRES	2 68	<i>Saulce</i>	70
<i>Saffris (de)</i>	69	<i>Saule</i>	70
<i>Safra</i>	68	<i>Saule (rente de)</i>	70
<i>Safres</i>	69	SAULIEU	120
<i>Safris (de)</i>	69	<i>Saulmaise, Saumaise</i>	19
<i>Safro, Safrum</i>	69	<i>Saulon</i>	142
<i>Saigrive (fontaine de)</i>	41	<i>Sault (ferme de)</i>	70
<i>Sainte-Foy</i>	129	<i>Saulx</i>	70
<i>Saissims</i>	113	SAULX-EN-MONTAGNE	70
<i>Saisons, Saissuns</i>	113	SAULX-LE-DUC	2 70 145
<i>Saixons</i>	113	<i>Saulx-la-Ville</i>	70
<i>Salcensis</i>	145	<i>Saumaise</i>	20
<i>Salciaco (de)</i>	145	<i>Saumoises</i>	19
<i>Salciacus</i>	137	<i>Saurre</i>	119
<i>Salice (in villa)</i>	145	<i>Sausseau</i>	70
<i>Salices</i>	70	SAUSSEY	137
<i>Salicum, Salicus</i>	70	SAUSSY	137
<i>Salio, Salius</i>	70	<i>Saux</i>	70
<i>Saliva, Salive (en note)</i>	42	<i>Sauz</i>	145
SALIVES	41	<i>Savoisius</i>	137
SALMAISE	1 19	SAVOISY	137
<i>Salmasia, Salmacia</i>	19	<i>Savole, Sarolles</i>	102
<i>Saltiacus</i>	137	SAVOLLES	2 102
<i>Salvesé</i>	137	<i>Scabrona, Scabronna</i>	121
<i>Salvisé, Salvisiacus</i>	137	<i>Scalo, Scalum</i>	149
<i>Salvoisi</i>	137	<i>Scoriacus</i>	130
<i>Salx</i>	70	<i>Scutiniacus</i>	131
		<i>Secuniacus</i>	137

<i>Sedeloco vico.</i>	120	<i>Stet.</i>	22
<i>Selongé, Selongeius</i>	138	<i>Subernio</i>	47
SELONGEY.	138	<i>Submontes</i>	118
<i>Sembernon</i>	47	<i>Submontis (grangiam).</i>	118
<i>Semeur, Semur.</i>	32	<i>Succé</i>	138
SEMUR	2 32	<i>Succonicus</i>	137
SEMOND.	118	<i>Suerre</i>	119
<i>Semont.</i>	118	<i>Suissé</i>	138
<i>Semontis (in finagio)</i>	118	<i>Sumbernone (de)</i>	47
<i>Semum, Semunt</i>	118	<i>Sumbornun, Sunbernone</i>	47
SENAILLY	138	<i>Sussé, Susseius.</i>	138
<i>Seneillé</i>	138	SUSSEY	138
<i>Senmurus</i>	32	<i>Suxé</i>	138
<i>Senoillé, Senoilleius</i>	138	<i>Syvrey.</i>	129
<i>Sepoy</i>	145		
<i>Serilleyus.</i>	128	TAILLY	138
SERRIGNY	138	TALANT.	142
<i>Serrorgio (de)</i>	119	<i>Talé</i>	138
<i>Servole, Servoles</i>	102	<i>Talentum.</i>	142
<i>Seurra, Seurre</i>	119	<i>Talliacus, Talleyus</i>	138
SEURRE.	119	TALMAY.	141
<i>Seurrorgio (de)</i>	119	TANAY	141
<i>Simbernone (de).</i>	47	<i>Tarnant</i>	120
<i>Sinemuro.</i>	32	<i>Tarsensis (villa)</i>	123
<i>Sinevineas</i>	72	<i>Tarsul.</i>	142
<i>Sivré, Sivrez.</i>	129	<i>Tarsula, Tarsulla</i>	142
<i>Socci</i>	138	<i>Tart.</i>	123
<i>Soirrorgio (de)</i>	119	TART-L'ABBAYE.	123
<i>Soisons</i>	113	TART-LE-BAS.	123
SOISSONS	109 113	TART-LE-HAUT	123
<i>Solon</i>	142	<i>Taruensis (finis)</i>	123
SOMBERNON	2 47	<i>Tasnay.</i>	141
<i>Sombernone (de)</i>	47	<i>Taumereius, Taumiré.</i>	138
<i>Sonbernom</i>	47	<i>Tecta</i>	144
<i>Sorro, Sorrogio (de).</i>	119	<i>Tenissé, Tenisseius.</i>	138
<i>Sorrogium</i>	119	TERNANT	120
<i>Soupois (le Petit)</i>	145	<i>Ternant</i>	120
<i>Soupoix (le)</i>	85	<i>Testæ</i>	147
SOUSSEY	138	<i>Testis</i>	22
<i>Sparnacus, Spernacus.</i>	131	<i>Thalant</i>	142
<i>Spinssia, Spissia</i>	55	<i>Tyalemet.</i>	141
SPOY	2 84 145	<i>Thallemay, Thallemei</i>	141
<i>Stables.</i>	26	<i>Thar</i>	123
<i>Stabolensis (finis)</i>	26	<i>Tharsulle.</i>	142
<i>Stabula, Stabulis, Stabulo</i>	26	THÉNISSEY.	138
<i>Stabulensis (finis)</i>	26	<i>Thet</i>	22
<i>Stafiacus (en note)</i>	22		

Thil-la-Ville	2 70 148	Vanvex	111
Thil (château de)	70	VANVEY.	109 111
Thil.	71	Vaona	143
Thillot (Le)	71	VARANGES.	109 112 146
Thillot (ferme du)	71	Varangia.	112
Thillots (ferme des)	71	Varnedum	85
Thoisiacum castrum	138	Varnedum (en note)	85
THOISY-LA-BERCHÈRE	138	Varnon, Varnou, Varnotum.	124
THOMIREY.	138	VAROIS	142
THOREY-SUR-OUCHÉ.	139	Varoyes	142
Thoseyum	138	Varriacus.	139
Thuré	139	Vaul de Suzon	122
Til	71	Vedis vineas.	71
Tilium, Tilius	71	Vedranicæ	112
Tillidum (en note).	71	Vedrannicas (en note).	112
Toitri	139	Veillé, Veilly	140
Torcé, Torcey	139	VENAREY	139
Torciacus, Torcy	139	Venarrejus	139
Toutrey, Toutri.	139	Vendenissa	121
TOUTRY.	139	Venelle	86
Trecasæ	27	Veneré, Veneriacus	139
Trescasæ, Trescase.	27	Venerre, Venerre	142
TROCHÈRES	2 27	Venerre, Venerri	139
Troicheriæ, Troichères	27	Vennayres	142
Troicherre	27	Verdenay.	139
Tultriacus	139	VERDONNET	139
Turceius, Turci.	139	VERGY	139
TURCEY.	139	Vernarejus	139
Turciacus	139	Verneio (de)	85
Tylia	71	Vernes.	86
Uggler.	142	Vernetum, Vernetus, Vernoi.	85
Ulcis	139	VERNOIS-les-Vesvres	2 85
Ungniacus	135	Vernois (la)	86
Uniaco (de)	135	Vernois (ferme, moulin, étang du).	86
URCY.	139	Vernois	85
Vabra	122	Vernolles	86
Vacua Aula	: 59	Vernolot	86
Vacua Sella	59	VERNOT.	124
Vacua Silva	59	Vernoy, Vernoy (le)	85
VAL-DE-SUZON	122	Verrangæ, Verrangia.	112
Vallis Suzionis.	122	Verré, Verreius.	139
VANDENESSE.	121	VERREY-sous-Salmaise.	139
Vandenosse	121	Verziacensis (locus)	139
VANNAIRE.	142	VESVRES	122
Vanverot	111	Vesvres	122
		Veteres vineas	71

<i>Vetus vicus</i>	31	<i>Vineolæ, Vinoles</i>	103
<i>Vetus vineas.</i>	71	<i>Vinvé</i>	111
<i>Vetus vineis (in fine)</i>	71	<i>Virziacus</i>	139
<i>Vetus vintiensis (finis)</i>	71	<i>Viteaulx</i>	141
VEUVEY	2 96	VITTEAUX	141
<i>Veuvrey</i>	96	<i>Vivarias, Vivariis</i>	96
VEUXHAULLES	2 59	<i>Vivariensis villa</i>	96
<i>Vevey</i>	96	<i>Vicarium</i>	96
<i>Veure</i>	122	<i>Vicarium (en note)</i>	111
<i>Vi, Vic</i>	28	<i>Vicerias, Vivers, Vivey</i>	96
<i>Viavi</i>	31	VIX.	2 28 114
<i>Vic-Chassenay</i>	28	<i>Viz</i>	28
VIC-DE-CHASSENAY	2 28	<i>Vogii Silva</i>	59
VIC-DES-PRÈS	2 28	<i>Vohana, Vohonne</i>	143
VIC-SOUS-THIL	2 28	<i>Voinges</i>	142
<i>Vico Regine Sicilie (in)</i>	28	<i>Voldenay, Voldonai</i>	140
<i>Victel</i>	141	<i>Volena, Volenai</i>	140
<i>Vicus</i>	28	<i>Voleniacus, Volleniacus</i>	140
<i>Vicus Cordubanariorum (en note)</i>	28	VOLNAY	140
<i>Vicus de Chacenay</i>	28	VONGES	142
<i>Vicus subtus Rossillon</i>	144	<i>Vorroinges.</i>	146
<i>Vicus subtus Thillium</i>	28	VOSNE	143
<i>Vidiliacus, Viéglé</i>	140	VOUDENAY	140
<i>Vieilli</i>	148	<i>Vuldenacus</i>	140
<i>Vietaul, Vieteaul.</i>	141	<i>Vulenai, Vuleniacus</i>	140
<i>Vietel, Vietellus.</i>	141	<i>Vulle, Vullé</i>	140
VIÉVIGNE	2 71	<i>Vyavy</i>	31
VIÉVY	2 31	<i>Vy de Chassenay.</i>	28
<i>Viez Vignes</i>	71	<i>Vy-sous-Thil</i>	28
<i>Viezvis, Vievzy.</i>	31	<i>Wabra, Wavra.</i>	122
<i>Vignolæ, Vignoliæ.</i>	103	<i>Wivarium</i>	96
<i>Vignoles, Vignolles</i>	103	<i>Wldenaius</i>	140
VIGNOLLES.	2 103	<i>Ysoire</i>	118
<i>Viiliacus, Viillé.</i>	140	<i>Yspissia</i>	145
VILLEY-SUR-TILLE.	140	<i>Yssuria</i>	118
VILLY-EN-AUXOIS.	140	<i>Ysurra, Ysurre, Ysurria</i>	118
VILLY-LE-MOUTIER	140		

FIN DE LA PÉRIODE GALLO-ROMAINE

TABLE DES MATIÈRES

DE LA PÉRIODE GALLO-ROMAINE

PREMIÈRE PARTIE

(Bulletin de la Société des Sciences de Semur, années 1902-1903)

	PAGES		PAGES
GÉNÉRALITÉS	1	VI. Vocables d'étymologie	
I. Suffixe ACUS	3	douteuse mais vrai-	
II. Suffixe ANUS	147	semblablement gallo-	
III. Suffixe O, ONIS	149	romaine	167
IV. Noms de personnes		Vocables en MARUS	169
employés directement		Vocables non classés.	172
comme noms de lieux.	153	ADDENDA et CORRIGENDA.	204
V. Suffixes ATUS et ATIS	160	ERRATA.	219
		Table alphabétique des noms	
		de localités et de leurs	
		formes anciennes.	221

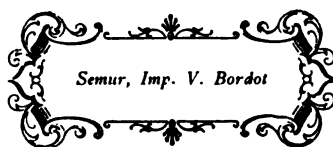
DEUXIÈME PARTIE

(Bulletin de la Société des Sciences de Semur, année 1905)

	PAGES		PAGES
GÉNÉRALITÉS	1	VIII. Vocables d'ordre to-	
VII. Établissements ro-		pographique.	
mains.		Vocables d'ordre hy-	
Constructions romai-		drographique	34
nes.	3	Plaines et montagnes.	49
Voies romaines.	7	Pâturages et forêts.	54
Souvenirs religieux.	8	IX. Vocables empruntés	
Colonies barbares en		aux trois règnes	
Gaulc.	16	de la nature.	60
Dénominations généri-		Noms d'espèces natu-	
ques de lieux habi-		relles.	61
tés.	20	Suffixe ETUM	72
Souvenirs de murail-		Suffixe EA	86
les antiques.	32	Suffixe ARIUS, ARIA,	
		ARIUM	87

	PAGES		PAGES
Suffixe <i>OLUS</i>	97	Livre II, 1 ^{re} partie . .	124
Vocables d'origine in-		— 2 ^e partie . .	143
certaine.	103	ADDENDA et CORRIGENDA du	
ADDENDA aux livres I et II. .	109	présent fascicule. . . .	147
LISTE complémentaire de		Table alphabétique des noms	
formes anciennes.		de localités et de leurs for-	
Livre I.	117	mes anciennes.	151





Princeton University Library



32101 066388636

